

Cahiers
Emmanuel Mounier
n°3

2016-2017

Responsable de la publication : Jacques Le Goff

Rédacteur en chef : Yves Roullière (roulliere.yves@orange.fr)

Comité d'orientation : Marie-Étiennette Bély, Patrick Bizot-Espiard, Bernard Comte, Pierre-Baptiste Cordier, Yves Le Gall, Daniel Lindenberg, Gérard Lurol, Patrice Obert, Marc-Olivier Padis, Jean-François Petit, Maria Villela-Petit.

Prix : 15 euros

LES AMIS D'EMMANUEL MOUNIER
11, rue des 3 Forget – 29000 Quimper
<http://www.emmanuel-mounier.org>

Mise en page : <https://rftypo.fr/>

Dépôt légal : 1^{er} semestre 2017

ISSN : 0407-8330

SOMMAIRE

Présentation.....	5
-------------------	---

Documents

Emmanuel Mounier et la Guerre d'Espagne (présenté et annoté par Yves Roullière).....	7
Lettre de Mounier à un ancien élève de terminale.....	92

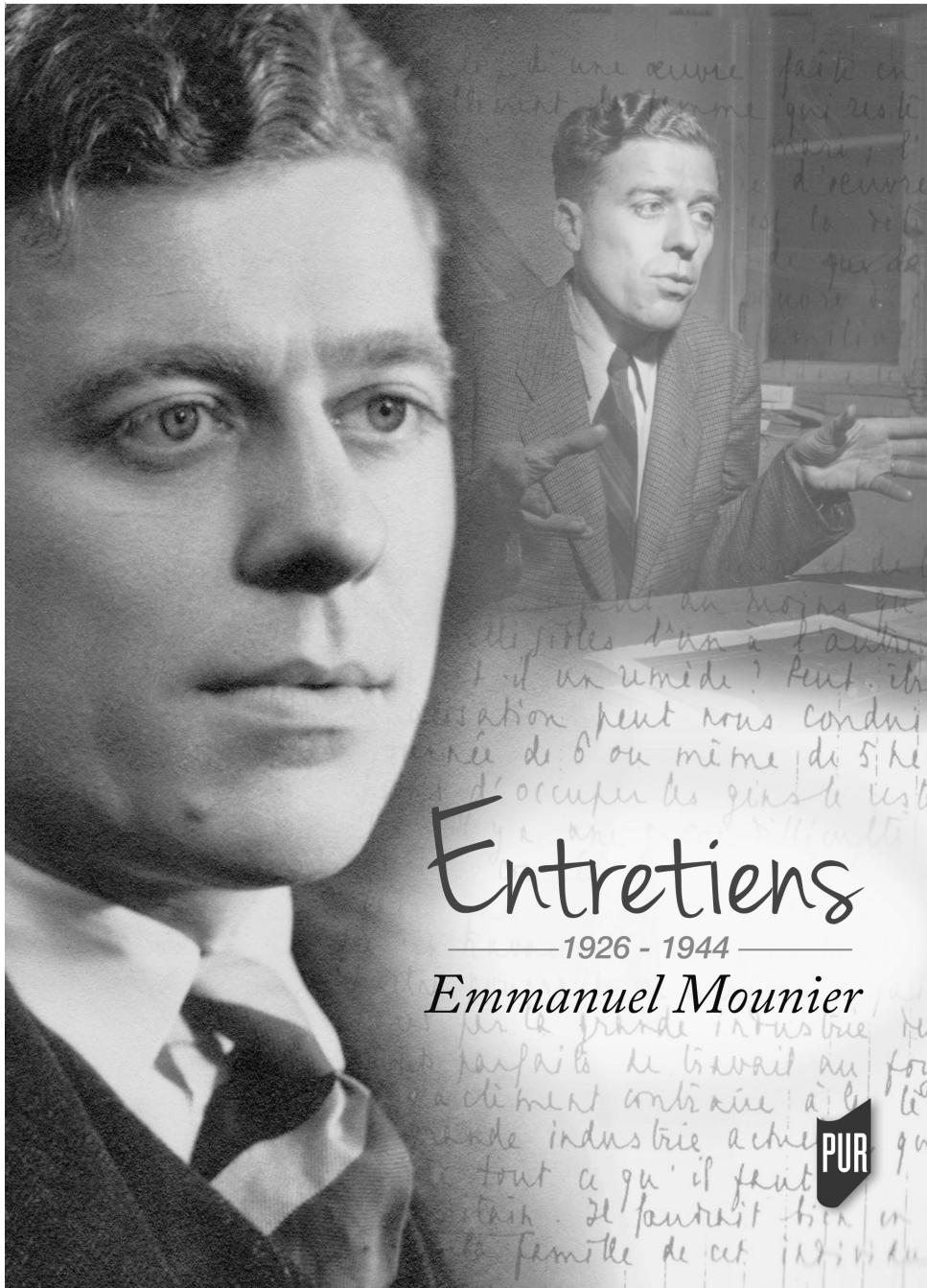
Chroniques

I - Études sur Mounier

De la « mélodie motrice » au geste mental <i>La pensée-action d'Emmanuel Mounier confrontée au globalisme de Marcel Jousse</i> Marie-Étiennette BÉLY.....	93
La vulnérabilité selon Emmanuel Mounier Marek LANGOWSKI.....	111

II - Postérité de Mounier

Jacques, Michel, Edmond et les autres <i>Sur la postérité politique de Mounier</i> Jacques Le Goff.....	121
António Alçada Baptista et João Bénard Da Costa, deux présences portugaises Guilherme d'Oliveira Martins.....	167
Le personalisme latino-américain Adrián García.....	170
La « perspective eurafricaine » selon Emmanuel Mounier Eustache NOMIBE.....	179
Livres	190
Nouvelles	200



Entretiens

— 1926 - 1944 —

Emmanuel Mounier

PUR

PRÉSENTATION

Jacques LE GOFF

Dans ce Cahier n° 3, nous vous proposons un gros dossier sur *Mounier et la guerre d'Espagne*, composé par Yves Roullière. Le tragique événement d'outre-Pyrénées constitua, on s'en souvient, l'une des premières grandes confrontations d'Esprit à la question du politique dans son expression la plus implacable. Comme le dira Michel Winock, cette expérience « allait mener Esprit sur le terrain boueux de l'histoire ». Faut-il opter pour un camp, faut-il intervenir ? La réponse n'allait pas de soi mais Mounier choisira la non-abstention et le soutien au camp républicain.

Parmi les documents de ce numéro figure la lettre adressée par Mounier à Jacques Gallay, son ancien élève de Vienne dans la Drôme.

Nous vous proposons également un article de Marie-Étiennette Bély rapprochant les œuvres de Mounier et de Marcel Jousse, le grand anthropologue du geste dans sa relation à la connaissance. L'auteur du *Traité du caractère* s'est intéressé de très près à la pensée de Jousse auquel il a d'ailleurs consacré des recensions. Dans son étude, M.-E. Bély s'attache à « montrer qu'au-delà des multiples différences, leur œuvre est orientée vers la recherche de ce qui constitue l'homme dans sa globalité et sa singularité. Comment l'être humain opère-t-il pour transformer ce qui l'environne en une réalité intelligible, mémorisable et transmissible ? » Du geste à l'acte.

La vulnérabilité de la personne est au cœur de la réflexion de Marek Langowski qui vient de consacrer sa thèse à cette thématique d'une grande actualité, du moins dans son énonciation.

Suit un article sur la postérité politique de Mounier évoquée à partir de trois figures de Jacques Delors, Michel Rocard et Edmond Maire. Il constitue une tentative de réponse à la question : « De se réclamer de Mounier dans l'action politique, qu'est-ce que cela change ? » Une fois achevé, ce papier a été transmis aux deux premiers acteurs, Michel Rocard ayant quitté la scène en cours d'année. Et, surprise, Edmond Maire a fait part de son complet désaccord avec la thèse d'une quelconque

influence de Mounier sur son engagement. Sa position est développée en annexe de l'article. Ce débat et la clarification ainsi introduite ne manqueront pas de susciter l'intérêt de tous nos lecteurs mais aussi des historiens, sociologues et politistes toujours friands de généalogie intellectuelle.

Et, témoin de l'influence internationale de Mounier, trois articles soulignent sa présence à l'étranger. Celui de Guilherme Oliveira Martins sur deux belles figures portugaises se réclamant du personalisme : Alçada Baptista et da Costa ; celui d'Adrián García sur le personalisme latino-américain et celui d'Eustache Nobime sur la « perspective eurafricaine » de Mounier.

Tous nos vœux très tardifs à vous, chers Amis de l'AAEM, pour une année qui sera, en ce qui nous concerne dominée par la publication des *Entretiens* de Mounier courant avril aux Presses universitaires de Rennes. Mais nous vous en avons déjà tenus informés.

DOCUMENTS

EMMANUEL MOUNIER ET LA GUERRE D'ESPAGNE

Il y a quatre-vingts ans éclatait la guerre civile espagnole – la « Guerre d'Espagne » (juillet 1936-mars 1939). Mounier avait 31 ans et dirigeait *Esprit* depuis un peu plus de trois ans. Après la crise financière de 1929, ce fut le second événement majeur pour lui et pour sa génération. On se souvient ce qu'il écrivait à Semprún en 1938 : « Au moment où nous pensions encore comme l'adolescent, dans l'éternel, vous nous avez donné la leçon du premier acte qu'un des nôtres ait dû poser par surprise dans la matière rebelle du monde donné. » Le directeur d'*Esprit* pèse ses mots, car il fut, parmi les intellectuels français, celui qui s'engagea le plus tôt et le plus radicalement du côté républicain où l'on n'attendait aucun catholique. Vue de France, en effet, pour des catholiques ignorant des réalités espagnoles, l'affaire était entendue. Comment ne pas être solidaires des catholiques espagnols persécutés et massacrés (on comptera environ 9 000 prêtres et religieux tués de juillet à décembre 1937) ? Mais Mounier était trop conscient que, par là, l'Église espagnole subissait le contrecoup de la complicité séculaire de sa hiérarchie avec le pouvoir monarchique et oligarchique.

Par ailleurs les liens du nouveau pouvoir républicain (Frente popular), depuis février 1936, avec les communistes ne pouvaient que susciter des inquiétudes du côté de la droite. Mounier le sait qui réaffirme avec force son refus des deux « fascismes » : nazi et stalinien.

Les textes que l'on va lire peuvent être divisés en six étapes : 1) Au moment du soulèvement, solidarité avec ceux qui prennent fait et cause pour la République, la plupart étant des amis d'*Esprit*; 2) Répondre aux catholiques qui dénoncent les exactions de certains républicains à l'encontre des catholiques; 3) Dénonciation de la non-intervention des gouvernements français et anglais; 4) Le bombardement de Guernica, sur lequel Mounier conçoit un

dossier très complet pour mettre en évidence les mensonges des fascistes et des nazis ; 5) La déclaration de Jacques Maritain estimant totalement hérétique la notion de « croisade » promue par les évêques espagnols : Mounier considère cette déclaration comme un événement spirituel ; 6) La question des anarchistes persécutés par les communistes : Mounier publie plusieurs études sur le sujet et introduit des textes antagoniques de différents témoins en renvoyant dos à dos les deux partis.

Yves Roullière

Espagne, signe de contradiction

(*Esprit*, octobre 1936)

Nous comptions donner dans ce numéro un long témoignage de nos amis d'Espagne¹. À l'heure de mettre sous presse, il ne nous est pas parvenu. Il y a à Madrid des nécessités plus rudes que l'achèvement d'un article. Nous ne pouvons pas cependant laisser cette place vide, en attendant le mois prochain. Nos amis ont pris parti, un parti qui fera scandale auprès de certains. Ils le justifieront eux-mêmes. Qu'en quelques lignes au moins je leur dise, de l'arrière où les drames ne sont encore que des drames spirituels, l'amitié fraternelle de tous ceux qui ici peuvent savoir ou deviner en quelles profondeurs les a déchirés le pari qu'ils ont dû faire.

Il y a trois semaines j'ai passé de longues heures à Genève, dans les couloirs du Congrès de la jeunesse, avec José Bergamín, le Maritain espagnol². Il y portait le seul tragique qu'acceptât ce Congrès. Je me rappelle ces coins de salle obscurs où, pendant que quelque terne débat se déroulait à la tribune, il m'expliquait la ligne qui va de sainte Thérèse au front de Talavera³. Lui et ses amis de *Cruz y Raya*, la

1. Cf. article suivant (*NdÉ*).

2. Le premier congrès de la jeunesse, organisé par le secrétariat de l'Union des associations pour la SDN, se tient à Genève du 31 août au 7 septembre 1936. Sur la réaction de Mounier à ce Congrès, cf. mon article « Emmanuel Mounier et José Bergamín », dans *Emmanuel Mounier : actes du colloque tenu à l'UNESCO* (éd. G. Coq), t. II, Parole et Silence, Paris, 2006, p. 131. - J. Bergamín (1895-1983), essayiste littéraire catholique, directeur de la revue *Cruz y Raya*, venait de publier une déclaration expliquant les raisons des exactions des républicains à l'endroit de certains membres de l'Église dans le magazine *Vu* en septembre (cf. *ibid.*, p. 114-115). Jacques Maritain (1882-1973) estimera cette phrase « malheureuse, d'autant qu'il n'y a guère d'analogie entre les travaux que nous poursuivons lui et moi » (J. Maritain et E. Mounier, *Correspondance*, éd. S. Guéna, Desclée de Brouwer, Paris, 2016, p. 353) ; il est probable que Mounier faisait le lien entre les deux hommes dans leur capacité à montrer l'actualité des débats mystiques et théologiques du Moyen Âge et du début des Temps modernes (*NdÉ*).

3. Pour plus de précisions, cf. Y. Roullière, « Emmanuel Mounier et José Bergamín », p. 111 (*NdÉ*).

grande revue catholique espagnole, ont embrassé la cause du gouvernement dès la première heure⁴. Notre correspondant général, notre ami Semprún y Gurrea, surpris par la révolution près de Bilbao, a pris immédiatement le même parti. Le 16 août, à la radio de Santander, il adressait un appel à tous les amis et lecteurs d'*Esprit* de France, Belgique, Suisse et Espagne pour leur expliquer sa position et la situation des forces loyales à l'époque. Quelques jours après, Soutou⁵, de notre groupe de Pau, voulait bien, sur notre demande, le joindre à Santander et assurer les modalités de son expatriation éventuelle, au cas où serait réduite la tâche de résistance du Nord.

Je ne veux pas anticiper ici sur les témoignages qui seront apportés. L'Espagne de ces derniers mois a servi de signe de bataille en beaucoup de lieux : elle est en effet l'image sanglante du drame où des personnalistes, et notamment des personnalistes chrétiens comme nos amis de là-bas, se trouvent placés entre deux murs de haine.

D'un côté, pour eux, il y a, non pas l'Église, ne lui faisons pas cette injure, mais la protection officielle, l'établissement terrestre de l'Église, ce qui, à travers mille impuretés, signifie tout de même la présence spirituelle de leur Église sur tous les villages d'Espagne. Mais il y a, dominant l'autel de Charité, le général Queipo de Llano⁶, qui annonce à Radio-Séville : « Pour un nationaliste tué, je tuerais dix marxistes. Et s'il ne s'en trouve pas assez, je déterrerai des morts pour les fusiller. » Il y a le général Mola⁷ qui déclare à Havas : « C'est à la guerre que se forge l'âme des peuples », et une autre fois : « J'aurai la victoire, dût la moitié de l'Espagne y périr. » Il y a ce honteux retour des mercenaires maures, dont Bergamín a surpris les prisonniers, sur le front de la Sierra, couverts d'objets sacrés pillés dans les Églises. Il y a surtout une rébellion de soudards qu'on veut faire passer pour un sursaut populaire, et les éloges à Hitler, qui promettent pour demain, si la victoire tourne en faveur des rebelles, la pire consolidation du désordre établi, des années de régression sociale et culturelle.

En face, le gouvernement légal. Il signifie, hélas, pour des catholiques, un assaut de violence contre l'Église d'Espagne, une terreur rouge symétrique de la terreur

4. Cette affirmation est à nuancer. Si elle est juste concernant José María de Semprún Gurrea comme du philosophe et secrétaire de rédaction de *Cruz y Raya* Eugenio Ímaz, elle ne l'est pas concernant Alfredo Mendizábal Villalba qui professera une certaine « neutralité », tout comme, parmi les principaux collaborateurs de la revue, Manuel de Falla, Juan Marichalar, Xavier Zubiri (*NdÉ*).

5. Jean-Marie Soutou (1912-2003) fonda le groupe *Esprit* à Pau en 1934. L'amitié avec Mounier fut immédiate (cf. son témoignage dans *Emmanuel Mounier, actes du colloque tenu à l'UNESCO*, t. I, Parole et silence, Paris, 2003, p. 111-112). En août 1936, les républicains avaient conservé une bande du territoire qui partait de l'extrême est de la Galice jusqu'à Irún, ville frontière avec la France, qu'ils perdirent le 5 septembre de cette même année (*NdÉ*).

6. Gonzalo Queipo de Llano (1875-1951) fit partie des principaux généraux qui fomentèrent le putsch, en se concentrant quant à lui sur Séville qu'il prit dès le 18 juillet (*NdÉ*).

7. Emilio Mola (1887-1937) fut le principal instigateur du putsch (*NdÉ*).

blanche. Ils en savent trop long sur la situation du clergé espagnol, le plus arriéré de tous les clergés, pour ne pas comprendre, sinon excuser cette fureur. De plus ils ont le malheur de voir directement les choses, non pas comme nous, à travers les dépêches truquées et les photographies falsifiées. Bergamín, qui a fondé une commission de protection des personnes et des œuvres d'art, m'a dit comment à Barcelone les premières salves partirent des couvents, comment une église brûlée a presque toujours été un guet-apens préparé avec l'aide du curé qui tirait de la tribune ou du clocher contre les réguliers.

Entre une Église abritée à l'ombre de l'épée par d'aussi dangereux protecteurs et une Église souffrante, une poignée de catholiques a choisi. D'autres auraient préféré l'abstention. En Espagne on ne s'abstient pas : on se donne, ou on meurt.

Le choix est moins brutal d'ailleurs que notre presse peut nous le faire apparaître. Le gouvernement légal n'est pas le communisme : l'incompatibilité du marxisme et de l'Espagne, la puissance considérable des syndicats anarchistes suffisent à réfuter cette assimilation. Dans la FAI⁸ elle-même la tendance personnaliste est puissante, quoique aberrante. Nos amis se trouvaient devant une situation simplifiée : côté rebelle, la régression assurée, l'écrasement du peuple et de la culture, dans le respect extérieur du spirituel. Côté gouvernemental, de gros risques, mais des chances sérieuses de greffer un jour notre inspiration après les drames désormais inévitables.

C'était le soir de notre dernière rencontre à Genève, avant qu'il ne reparte pour Dieu sait quels destins déchirés : « Ce sera dramatique, oui, me disait Bergamín, mais le drame chrétien passe par là. » Ceux mêmes qui ne les suivraient pas dans cette assurance s'inclineront devant le courage et la grandeur douloureuse de son choix.

Terre libre (*Esprit*, novembre 1936)

Ce texte, publié originellement en italiques, présente les deux articles annoncés dans « Espagne, signe de contradiction » : l'un de J.-M. de Sempérún Gurrea (1893-1966), « La question d'Espagne inconnue », l'autre d'AMV, initiales d'Alfredo Mendizábal Villalba (1897-1981), tous deux juristes. Sempérún, correspondant d'*Esprit* à Madrid, était le plus engagé dans la mesure où il fut gouverneur de Tolède, puis de Santander, où l'a surpris la guerre

8. La Federación Anarquista Ibérica (FAI), mouvement spécifiquement espagnol fondé en 1926, est une branche de la Confederación nacional del Trabajo (« Confédération nationale du Travail ») (CNT) revendiquant un « communisme libertaire ». Du début de la guerre civile jusqu'au printemps 1937, ses membres gouvernèrent pratiquement toute la Catalogne et une partie de l'Aragon (*NdÉ*).

civile ; quant à Mendizábal, correspondant de *La Vie intellectuelle* en Espagne, il enseignait à Oviedo. Au moment de la parution de ces articles, tous deux étaient à Paris, Semprún en attente d'être transféré à La Haye pour représenter la République espagnole ; Mendizábal, occupé à créer un Comité pour la Paix civile, avec l'appui de Maritain.

Nous avons défini cette rubrique, quand nous l'avons inaugurée par un appel de Victor Serge⁹, comme une « tribune libre de la personne humaine ». Si nous y plaçons aujourd'hui les témoignages de deux amis d'Espagne, ce n'est pas seulement parce qu'ils nous ont prié eux-mêmes de publier ces témoignages sous leur propre responsabilité, qu'ils désirent seule engager, puisqu'il s'agit pour eux de justifier un choix concret où des principes communs peuvent inspirer des décisions divergentes. C'est parce que le drame où ils se sont trouvés pris est si exactement symétrique du drame de Victor Serge que leur rapprochement suffit à composer en deux tableaux le drame entier de l'attitude personnaliste devant les fatalités opposées qui la menacent aujourd'hui.

Ces manuscrits qu'on va lire ne nous étaient pas encore arrivés, le mois dernier, au moment de mettre sous presse. Nous avons dû improviser, à l'imprimerie même, quelques paragraphes, sur une question dont vingt pages ici suffisent à peine à dénouer toute la complexité. Ce sera notre réponse aux deux ou trois lecteurs qui nous ont reproché d'être sommaires ou incomplets dans notre note d'octobre. L'un s'étonne de ce que nous n'ayons pas eu un mot de pitié pour les victimes, notamment les victimes religieuses, des attentats « rouges¹⁰ ». Peut-on connaître *Esprit* assez mal pour croire que je ne sais quelle fureur partisane nous distrairait d'une seule détresse, nous ferait les complices silencieux d'une seule violence inutile ? Nous avons parlé de drame, de déchirement. C'est assez dire que le problème ne se pose pas pour nous en ces termes apocalyptiques où l'on aime aujourd'hui réduire les plus déchirantes situations humaines. Le « saint Franco », les « monstres » du Front populaire, m'écrivit un éminent universitaire¹¹. Hélas, quand les intellectuels, de gauche ou de droite, en viennent à poser ainsi les questions, quel droit leur reste-t-il à revendiquer

9. V. Serge (1890-1947), écrivain belge d'origine russe, émigra en France puis en Espagne où il rallia le mouvement anarchiste, avant de s'installer en URSS où il devint un proche de Trotski, ce qui lui valu d'être emprisonné par Staline en 1933. Mounier fait allusion à ses « Deux lettres » (*Esprit*, juin 1936), écrites de Bruxelles peu après sa libération (*NdÉ*).

10. Telle est la position d'un Francisque Gay ; cf. E. Mounier, *Œuvres*, t. 4, Seuil, Paris, 1963, p. 602-603 et article suivant (*NdÉ*).

11. Allusion probable à Jacques Chevalier (1882-1962), le premier maître de Mounier ; cf. *ibid.*, p. 597-599 (*NdÉ*).

la défense d'un humanisme qu'ils trahissent dans la manière même dont ils parlent de l'homme ? Le fol héroïsme, la défense désespérée des miliciens populaires ne nous masquent ni le calvaire de ces prêtres martyrs, dont m'écrit un correspondant, ni l'épopée des défenseurs de l'Alcázar, non plus que les persécutions de Catalogne ne nous font oublier les massacres de Badajoz et d'Irún, ni la folie monstrueuse des généraux qui ont déclenché ce carnage, ni leurs appels tranquilles au massacre – « dùt la moitié de l'Espagne y périr... » – dont il n'est pas un chrétien qui n'ait senti le rouge au front. Qu'au drame de notre ami Semprun, dix, cent drames analogues répondent dans l'autre camp, chez des chrétiens qui auront cru devoir servir tout de même l'établissement temporel de l'Église en redoutant la terrible tutelle qui les attend, il faudrait avoir un sens bien sommaire de l'homme pour en douter. Ah ! qu'avec joie *Esprit* publierait à son tour la confession tragique de l'un de ceux-là qui essaierait de débattre un débat d'homme dans ce tumulte de frénétiques !

Telle est pour nous la valeur du témoignage de Semprun, celui des deux qui peut prêter aux plus compréhensibles résistances. Je ne sache personne qui ait encore fait, en France, entendre cette voix : combien lui donneraient audience ? Ceux de nos lecteurs qui ne pourraient pas le suivre dans son choix ne peuvent pas ne pas le suivre dans la manière dont il pose le problème de ce choix. C'est ici qu'il nous permettra de l'arracher à cette libre tribune qu'il a revendiquée pour son témoignage, et de lui dire notre solidarité fraternelle pour la hauteur de vues, la sereine humanité avec lesquelles il a essayé de regarder l'Espagne, toute l'Espagne, en une heure où il aurait été excusable de ne parler qu'avec sa souffrance.

Je vois bien tout ce que peuvent lui dire ceux d'entre nous qui, sans redouter la vérité, la voudraient aveuglante en d'aussi graves circonstances.

Les faits d'abord. Ils en voudront plus. (C'est le malheur des exemples, s'ils ne sont pas accumulés pour un effet massif, qu'ils prennent parole précision même allure d'exception). Ils leur reprocheront peut-être de ne mettre en valeur qu'un seul aspect de la situation, de sous-estimer certains dangers. À la première objection Semprun répond lui-même. L'expérience directe et limitée qu'il apporte a plus de valeur, quand on connaît l'homme, que tout ce qu'il aurait pu ici reproduire, en seconde main, d'informations et de rumeurs dont l'histoire n'a pas encore fait le tri. À la seconde nous répondons avec lui, comme nous l'avons dit déjà lors de certaines révélations publiées ici sur nos colonies¹² : pour l'autre côté de l'histoire, voyez toute la presse, les dépêches d'agence et les revues officielles : vous êtes adultes, faites votre tri, là-bas – si vous le pouvez – comme ici ; il est assez qu'ici au moins on dise clai-

12. Cf. dossier de décembre 1935, traitant à la fois du « problème des colonies peu "évoluées" » et de « l'émancipation des colonies majeures » (*NdÉ*).

rement sur quel côté des choses on met l'accent et qu'on indique honnêtement au passage, pour la perspective, les deux aspects du drame.

J'ajouterai, ce que notre ami n'a pas dit, quelle est l'exceptionnelle qualité du témoin. Il m'excusera d'y insister : pour nous qui sommes plus isolés de la vérité, avec nos agences, que Louis de Balzac au fond de sa province¹³, pour nous qui ne voulons nous laisser aller à aucune position partisane a priori, quel bien plus précieux, pour l'instant, que la valeur personnelle des témoins ? C'est pourquoi nos lecteurs doivent savoir, mon cher Semprún, que rien dans votre passé ne vous prédisposait à quelque emprise sommaire des réflexes « de gauche ». Votre éducation religieuse, votre familiarité des milieux religieux, vous les dites vous-même. Votre foi, nous la connaissons. Il ne vous manque ni cette formation scientifique qui est garante de l'esprit critique – délégué, à 26 ans déjà, à des Congrès juridiques internationaux, à 39 ans professeur de droit commercial et de philosophie du droit à l'Université de Madrid –, ni même un certain héritage traditionaliste qui vous armait contre les entraînements inconsidérés – militant dans votre jeunesse au parti mauriste¹⁴, conservateur à tendance sociale, puis républicain, mais encore adhérent à la droite républicaine lorsque la jeune République vous nomma gouverneur de Santander et de Tolède. Ce n'est que progressivement, sans passion brouillonne, mais avec une profonde passion intérieure que vous avez rompu avec des classes égoïstes ou aveugles. C'est la même conversion lente et profonde qui vous fit démissionner de vos dernières charges officielles, et rompre avec une République conservatrice, quand vous l'avez vue détourner vers un anticléricalisme confortable les révolutions sociales dont elle eût dû prendre l'initiative dans la légalité et l'ordre. Non, un tel témoin n'est pas un témoin léger.

Un dernier mot sur les faits ici apportés, à l'intention de ceux qui y exerceront, comme ils le doivent, leur critique. Il ne s'agit, pour aucun de nos deux témoins, de faire basculer la vérité d'un camp dans l'autre : nous laissons ce travail aux partisans. Il s'agit de montrer précisément que la vérité est partagée, déchirée, et les hommes avec elle. On voudra donc bien ne pas ramener à un simplisme partisan des témoignages qui sont précisément dressés contre le simplisme partisan, et considérer que même des correctifs sur un point ou sur un autre n'atteindraient en rien leur signification globale.

C'est ici que se pose, par-delà les faits, la question cruelle du choix que doit décider, dans une situation ainsi partagée, un personnaliste, et précisément, puisque

13. Jean-Louis Guez de Balzac (1597-1654), écrivain connu pour ses lettres dans lesquelles, depuis Angoulême, il ironise sur le milieu littéraire parisien (*NdÉ*).

14. Le parti mauriste fut fondé en 1913 autour de la figure d'Antonio Maura (1853-1923), puis de celle de son fils Miguel (1887-1971). Ce parti, tout en participant aux gouvernements d'Alphonse XIII, combattait l'oligarchie et le caciquisme. Semprún épousa l'une des filles d'Antonio, Susana (*NdÉ*).

nous sommes en Espagne, un personnaliste chrétien. Que le problème de conscience soit tragique, on le sentira aussi bien aux débats que l'un de nos amis dispute au cœur même de son choix, qu'aux considérants du second des nôtres qui, à partir des mêmes positions, a été conduit à l'abstention.

Écoutons, de ce côté-ci des Pyrénées, les réflexions que m'envoie à ce propos un jeune catholique ami d'*Esprit* :

Si nous, catholiques chrétiens, nous connaissons des devoirs de fidélité envers les persécutés de l'Église d'Espagne, est-ce que nous, chrétiens catholiques, nous ne nous connaissons pas aussi des devoirs de fidélité envers les pauvres, les prolétaires de l'Espagne ? Et ainsi nous nous trouvons placés « entre deux murs de haine », mais aussi conjointement sur la ligne de faite, médiane entre deux pentes de fidélité.

Il suffit que, demain, un quelconque extrémiste de droite ou de gauche prenne l'initiative de la sédition et de la guerre civile pour que nos refus motivés de prendre rang dans l'un des deux blocs deviennent du verbiage, et que nous devions prendre parti :

ou bien c'est un groupe de fascistes se livrant à une expédition punitive contre des organisations ouvrières, et nous serons presque définitivement des « Rouges » ;

ou bien c'est une bande d'énergumènes allant lanterner un curé ou brûler une Église – peut-être même à la suite d'une provocation sans grosse gravité : si nous ne sommes pas des lâches, nous défendrons nos curés, nos églises, et nous nous trouverons presque définitivement enrôlés parmi les « Droites ».

Je dis « presque définitivement », car je me demande si la seule attitude permise à des chrétiens lorsque le refus à l'égard des deux blocs est devenu impossible n'est pas de rester disponible à l'événement. Cette attitude signifie :

qu'aujourd'hui l'événement fait jouer mes fidélités d'Église en faveur de la Droite ; c'est-à-dire que je me ferme l'audience de la gauche ; plus exactement que je me mets hors-la-loi dans la gauche ;

que demain l'événement fait jouer mes fidélités de Misère en faveur des Rouges ; c'est-à-dire que je me ferme l'audience de la Droite ; plus exactement que je me fais fusiller par les fascistes.

Dans la paix civile, on a le temps de s'engager positivement : et c'est pour cela que les drames n'y sont encore que des drames spirituels.

Dans la guerre civile, on n'a le temps de s'engager que négativement : et c'est pour cela que l'on a tendance à oublier que les drames doivent y être encore des drames spirituels.

J'ai cité longuement cette lettre, parce qu'on ne saurait mieux faire le point entre le témoignage de nos amis espagnols et les devoirs qui nous attendent, nous, demain.

Ce que notre correspondant dit des fidélités catholiques de certains d'entre nous vaut pour la fidélité de nous tous ensemble à la personne et à son ordre. Depuis quatre ans, et nous ne sommes pas les premiers, nous crions alerte, ici à la compromission entre les valeurs spirituelles et le désordre établi, là à cette opiniâtreté systématique que l'on emploie à n'animer les révolutions nécessaires que par des ressentiments aveugles agitant une froide passion technique. Il ne se passe pas de jour depuis des mois qui ne voie, dans les masses qui font les forces, ces confusions se consolider, cette opposition se tendre à rompre.

Pour la première fois l'explosion inévitable s'est fait un chemin. Il ne nous vient même plus, en fin de compte, la tentation de charger un homme parmi d'autres, une initiative particulière : « Ça devait arriver », cette formule d'une nécessité impersonnelle substituée à la volonté vigilante des hommes est la seule appropriée en l'espèce.

Ce malheur public nous servira-t-il de leçon publique ? Hélas ! Le mensonge redouble de violence, les hommes se simplifient un peu plus encore, en France même, devant un drame qui aurait dû avoir pour premier effet de les inquiéter dans leurs simplismes. Ici des esprits qui commençaient à s'ouvrir aux réalités se rejettent brusquement dans les refuges de la peur, creusent un peu plus le fossé qui les sépare d'un peuple dont ils ne savent voir que l'exaspération. Là, plus qu'hier encore, on ne sait quels profiteurs de la haine essaient de tirer parti de ce que des hommes simples, douloureusement meurtris dans leur fraternité ouvrière, n'ont plus le contrôle de leur critique, pour leur imposer l'idée que nos couvents de France servent déjà de dépôts d'armes aux bandes fascistes ; comme si la situation, les esprits étaient les mêmes chez nous et dans une Espagne toute empêtrée encore d'ancien régime, d'ignorance, et de féodalité cléricale.

De part et d'autre il n'est qu'à continuer dans ce sens si l'on veut avant peu voir en effet ce drame espagnol se renouveler chez nous par le seul artifice de ces peurs affrontées. Pour nous, jusqu'à ce qu'on nous ferme la bouche d'un coup de feu, nous ne cesserons de travailler à contre-courant de la peur et de la haine, nous banderons notre effort jusqu'à victoire ou épuisement pour que ne se consume pas dans l'indifférence ce divorce définitif des forces spirituelles et des forces populaires. Ce que nous attendons de débats pareils à ceux qui vont suivre, ce n'est pas de nous entraîner à des partis pris, mais bien au contraire de nous éloigner de tous les simplismes, et de nous faire aimer la vérité plus que nos passions¹⁵.

15. C'est pourquoi nous protestons à l'avance contre toute exploitation d'aussi graves examens de conscience. Personne n'a compétence pour décider que « les vrais catholiques » sont ceux qui prennent tel ou tel parti : le pharisaïsme auquel se refusent les intéressés, qu'on ne le leur impose pas.

Francisque Gay
Dans les flammes et dans le sang
 (*Esprit*, décembre 1936)

F. Gay (1885-1963), éditeur, journaliste, essayiste, proche de Marc Sangnier, s'associa en 1911 avec Edmond Bloud pour créer la librairie-édition Bloud et Gay, fonda en 1924 l'hebdomadaire *La Vie catholique*, puis, en 1932, le quotidien *L'Aube*. L'ouvrage dont il était ici question était sous-titré : *Les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne* (Bloud et Gay, 1 brochure de 157 p., 6 fr.).

Au dossier où nous avons versé en novembre le grave témoignage de nos amis Espagnols, la brochure de Francisque Gay apporte une nouvelle pièce. Non pas neuve, à vrai dire, par sa partie documentaire. Sur les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne, F. Gay ne s'appuie sur aucun document inédit d'origine directe, mais sur un n° de *Vu* de septembre, et sur une enquête de l'*Osservatore Romano*, même date. Il est certain qu'il ne sera guère possible avant la fin des hostilités de mesurer le volume des exactions commises, et les responsabilités encourues. M. Gay a sans doute voulu se priver de toute information d'origine suspecte : M. Bayet lui-même, tout en la récusant, rend hommage à l'honnêteté foncière de sa campagne¹⁶. Mais on est gêné, il faut bien le dire, en une question pareillement douloureuse, d'être limité à une base documentaire aussi étroite encore.

L'auteur s'attache, bien plutôt qu'à la matérialité des faits, à l'attitude que doivent prendre des républicains devant de telles atteintes à l'humanité et à la liberté religieuse. Il me semble que l'on peut ainsi ramasser ses thèses :

1° Les attentats antireligieux, nombreux et indéniables, engagent, dès avant la révolution, la responsabilité du gouvernement espagnol et non pas seulement celle d'éléments aberrants et anarchiques.

2° La responsabilité des catholiques et du clergé espagnol n'est engagée, par contre, ni de manière massive ni de manière essentielle ; ils ont accepté la république en masse ; seuls de rares égarés ont directement participé à la rébellion.

16. Albert Bayet (1880-1961), sociologue, enseignant à l'École pratique des Hautes Études, radical-socialiste, préside la ligue des Droits de l'Homme. Mounier fait allusion à ce passage de son article paru dans *La Lumière* du 19 septembre 1936 : « ... à nos yeux une campagne de *L'Aube* a une autre importance que les campagnes ordinaires du cléricalisme réactionnaire. Mais précisément parce que j'estime un homme comme Francisque Gay, parce que je sais sa bonne foi, je tiens à lui dire qu'il se trompe et que, sans le vouloir un instant j'en suis sûr, il fait le jeu du fascisme » (cité par F. Gay, *Dans les flammes et dans le sang*, p. 57-58) (*NdÉ*).

3° Malgré les demandes très mesurées du Vatican, qui par ailleurs n'a pas masqué les responsabilités rebelles, le gouvernement de Madrid ne s'est jamais nettement désolidarisé des attentats commis.

4° Ce serait un devoir des républicains (celui qui le leur rappelle a dénoncé autrefois à l'opinion publique le meurtre de Matteoti et la sanglante répression de Dollfuss¹⁷) de répudier solennellement ces crimes, comme l'a fait dans *Le Peuple* du 27 septembre, un vieux syndicaliste, M. de Marmande¹⁸, en flétrissant « ces thuriféraires qui font piètre besogne en endossant d'enthousiasme les scories de la guerre civile ».

À ce dernier appel, que chaque heure rend plus urgent, on ne peut ici que souscrire. Il existe une Ligue des droits de l'Homme : que fait-elle ? Elle répond, par la bouche de MM. Guernut¹⁹ et Bayet : « En principe, d'accord. Mais en fait, vos curés, c'étaient des politiques. » Matteoti, Ferrer, Sacco et Vanzetti, Dimitroff, Thälmann²⁰ et tant d'autres n'étaient pas des politiques peut-être ? Faudra-t-il bientôt un certificat de vertu radicale-socialiste pour avoir quelque chance d'échapper au poteau d'exécution ? F. Gay a trop évidemment raison de parler d'opportunisme devant une telle dérobade. Quel terme employer quand on voit un J.-R. Bloch montrer une fois de plus – Espagne après Russie – de quel cœur léger un homme de lettres peut accepter le meurtre d'innombrables innocents²¹. Il ne s'agit pas seulement des prêtres, il s'agit des milliers d'otages enfermés dans les prisons de Madrid ou de Burgos, la terreur est telle de chaque côté que des chances d'impartialité inespérées des plus prudents sont données à qui voudrait intervenir. Si l'on aime le christianisme plus que sa vie,

17. Giacomo Matteoti (1885-1924), député socialiste italien, fut assassiné par un groupe fasciste à la solde de Mussolini ; cet événement marqua un durcissement du régime. Engelbert Dollfuss (1892-1934), chancelier autrichien, fut assassiné par les nazis, ouvrant la voie à l'Anschluss (NdÉ).

18. René de Marmande (1875-1949), journaliste syndicaliste libertaire (NdÉ).

19. Henri Guernut (1876-1943), ancien dreyfusard, secrétaire de la ligue des Droits de l'Homme (NdÉ).

20. Francisco Ferrer (1859-1909), pédagogue, anarchiste catalan, fusillé à la suite de la « semaine tragique » de Barcelone. Nicola Sacco (1891-1927) et Bartolomeo Vanzetti (1888-1927), militants anarchistes italo-américains, furent condamnés à mort pour avoir commis des braquages meurtriers. Georgi Dimitroff (1882-1949), communiste bulgare, avait été condamné en Allemagne pour avoir participé à l'incendie du Reichstag en 1933 ; il sera libéré après un an de procès. Ernst Thälmann (1886-1944), communiste allemand, fut arrêté en 1933 par les nazis, devenant le symbole de la résistance communiste (NdÉ).

21. Jean-Richard Bloch (1884-1947), écrivain et journaliste, compagnon de route du PCF, fondateur de la revue *Europe*. Revenu enthousiaste du congrès des Écrivains à Moscou en 1934, il soutient la ligne stalinienne dans ses articles. Pour le magazine *Vu*, il s'est rendu à Barcelone en juillet-août 1936. F. Gay fait allusion aux passages où Bloch cite des militaires anarchistes qui disent souhaiter anéantir les socialo-communistes jusqu'au dernier après avoir vaincu les nationalistes (cf. *Dans les flammes et dans le sang*, p. 51-53) (NdÉ).

tout désordre qui compromet le christianisme doit être impitoyablement dénoncé. Si l'on aime la cause populaire plus que sa vie, tout désordre qui compromet la cause populaire doit être extirpé sans faiblesse. Dans un cas comme dans l'autre c'est prouver un singulier manque de foi que de redouter le scandale.

En tant qu'acte politique, la brochure de F. Gay, tendant à un réveil de la conscience républicaine, est donc un acte sain, absolument pris. On regrette seulement que F. Gay semble s'être mépris sur son public. Sa brochure, peut-on en douter, aura beaucoup plus d'acheteurs parmi les lecteurs de *L'Écho de Paris*²² et les dames d'œuvres que parmi les membres de la Ligue des droits de l'Homme. Elle ne peut donc, actuellement, manquer d'être utilisée comme un poison à affoler l'opinion publique, à lui faire croire que le contrat collectif mène au pillage des églises, et qu'un sauveur, celui-ci, celui-là qu'on agite, est de plus en plus nécessaire. C'est pourquoi je lui fais le grave reproche de n'avoir pas mis le contrepoison dans la préparation, à doses suffisantes, pour atteindre des organismes surexcités. Où est-elle, la protestation passionnée que réclamait d'une telle brochure et d'un tel homme l'aveuglante responsabilité de ceux qui ont déclenché la plus atroce des guerres civiles qui aient jamais éclaté²³ ? (Ce fameux respect au pouvoir établi, que nous recevions sur la tête dès que dans un coin de phrase nous nichions en incidente le mot révolution, où se cache-t-il depuis quatre mois ?) Cet appel à la conscience et au redressement des catholiques, en vue de l'avenir, qui semble si nécessaire après cette nouvelle faillite, pourquoi faut-il que nous le cherchions en vain ?

Prenons une des thèses de M. Gay, celle de la non-responsabilité des catholiques (tempérée, elle aussi, par quelques lignes de réserves : quelques lignes pour des vérités qu'il faut enfoncer deux fois plutôt qu'une, tant les têtes y sont rebelles !). Premier argument : ils ont accepté la République ; exemples, les laïcs, le clergé. Bien sûr, la bonne et calme république des premières années 30, celle qui laissait au général Sanjurjo ses charges, au duc d'Albe ses propriétés (le 1/3 de l'Espagne, si j'ai bonne mémoire)²⁴, au capitalisme ses privilèges, la république enfin où rien n'était changé

22. *L'Écho de Paris* (1884-1944), quotidien proche en 1936 du Parti social français fondé par le colonel de La Rocque après la dissolution des Croix-de-feu (*NdÉ*).

23. On me répondra : elle est p. 79 (deux lignes), ailleurs encore. Hé ! bien sûr je ne doute pas qu'elle ne soit d'abord dans le cœur de Gay. Mais croit-il que ses lignes perdues, le lecteur passionné les relèvera ? Moi-même, après deux lectures, je dois les rechercher. C'est un chapitre qu'il eût fallu !

24. José Sanjurjo (1872-1936) fut avec Mola et Franco, l'un des principaux conspirateurs du soulèvement de juillet 1936. Responsable de la gendarmerie sous l'ère monarchique, il fut confirmé à ce poste par la République en 1931. Un an plus tard, il faisait une première tentative de coup d'État. Jacobo Fitz-James Stuart y Falcó (1878-1953), duc d'Albe, bien que très lié à Alphonse XIII et aux militaires, ne fut inquiété ni de près ni de loin par la II^e République (*NdÉ*).

sinon que le nouveau roi coiffait un gibus ridicule au lieu de quelque ridicule chapeau à aigrette. Mais quand il fut question de passer à une authentique démocratie sociale et économique, bien avant que le socialisme ne fût à l'antichambre du pouvoir, on sait ce que fit ce même monde catholique : il fabriqua Gil-Robles pour défendre ses privilèges par le truchement des valeurs spirituelles²⁵. – Deuxième argument : les 150 églises de Barcelone ont été incendiées aux premières heures de la rébellion, donc sans motif valable. Mais le problème n'est pas de savoir si chaque attentat a été « justifié » par une utilisation du caractère sacerdotal ou de l'édifice du culte au profit des rebelles : il n'est pas douteux que les attentats ont débordé largement les coupables et frappé plus souvent l'innocent que le prêtre politicien²⁶. Le problème est de savoir si globalement, par son attitude même, par ses omissions massives, le monde catholique espagnol n'a pas lourdement aggravé le malentendu qui peu à peu l'a séparé de ces immenses masses populaires. S'il n'est pas en train, ailleurs, en toute innocence d'âme, en toute bonne conscience, hélas, de préparer la même sanglante rupture.

Ce drame invisible d'un monde chrétien devenu insensible à son indifférence même, voilà qui appelait un cri, inséparable de l'appel qu'il faut faire, en effet, aux forces populaires. Ce cri, M. Gay devait le pousser devant ce nombreux public bien-pensant qui lira sa brochure, frémira, et ne posera aucune question sur soi-même, rejettera un peu plus de sa responsabilité sur les forces mauvaises. S'il désire s'atteler, selon le devoir d'un chrétien, à cette double tâche de contrôle, de critique et d'aide fraternelle en même temps que sévère, celle qui s'adresse à nos frères des forces populaires et celle qui s'adresse à nos frères des forces chrétiennes, F. Gay a notre sympathie et notre aide. Mais mener l'une sans l'autre, c'est compromettre l'efficacité même de celle que l'on choisit.

25. José María Gil-Robles (1898-1980), homme politique, fonda en 1932 la CEDA, parti pro-clergé catholique, anti-monarchiste et anti-républicain. La même année, il remporta les élections mais fut empêché de gouverner. En février 1936, la CEDA se rallia aux monarchistes, et perdit de peu les élections face au Frente popular. Gil-Robles apporta son soutien au soulèvement de juillet 1936 (*NdÉ*).

26. Une phrase de ma note d'octobre, faite dans la fièvre des premiers renseignements, m'apparaît aujourd'hui coupable de n'avoir pas insisté sur ce point.

Espagne : un nouveau dossier (*Esprit*, février 1937)

La campagne menée dans *Esprit* par un certain nombre de catholiques espagnols pour que la vérité entière soit faite sur l'idéologie et les agissements rebelles, pour que soit étouffée la mystique mensongère de la guerre sainte, pour que soit, enfin, reconnu à des catholiques le droit de défendre un gouvernement légal et une coalition républicaine sans que soit suspectée leur volonté d'y faire prévaloir des doctrines assimilables à leur foi, n'aura peut-être pas été inutile. La partialité d'une certaine presse politique au surplus qui se trouve être parfois confessionnelle, baisse de ton. C'est ainsi qu'on a pu lire ce mois-ci dans *La Croix* de Paris, peu suspecte d'infiltrations communistes, et dans un certain nombre de *Croix* de province, les lignes suivantes :

On sait que les rouges assassinent tous les prisonniers tombés en leurs mains, immédiatement après le combat. Ceux qui ne pardonnent même pas aux suspects ne sauraient faire autrement. C'est un crime de plus qui s'ajoute à la longue liste de leurs crimes. Ils n'obéissent qu'à la haine, ils sont ivres de sang.

Mais les nationaux, que font-ils des prisonniers ?

J'ai cherché, j'ai fouillé partout ; dans aucune prison, dans aucun camp de concentration, je n'ai trouvé trace de prisonniers. J'ai interrogé, et l'on m'a répondu qu'ils les massacraient tous.

C'est de la propre bouche des soldats du front que je l'ai entendu dire.

À Somosierra, après un dur combat, une cinquantaine de rouges se sont réfugiés dans une maison. Les nationaux, se postant, fusil en main, aux deux côtés de la porte, leur ordonnent de sortir. Sachant bien le sort qui les attend, nos hommes refusent d'abandonner la maison. Les nationaux insistent longuement ; finalement, las d'attendre, ils mettent le feu à la maison où les malheureux réfugiés périssent carbonisés.

Un autre jour, un groupe de miliciens révolutionnaires tombe au pouvoir des troupes nationales. L'officier, capitaine de requêtes, s'approche d'eux et leur adresse cette question : « Alors, vous êtes, vous aussi, du Front populaire ? – Oui », répondent-ils. Au même instant, une décharge nourrie d'un peloton de soldats, placés expressément derrière eux, les abat sans pitié.

À la fin de septembre, quatre jeunes aviateurs, de service à l'aérodrome de Getafe, furent envoyés en mission de propagande dans la région de Soria, où ils devaient laisser tomber divers journaux de Madrid. Non loin de Burgos, les avions atterrirent tranquillement pour faire le plein d'essence. Les aviateurs eux-

mêmes s'enquirent auprès de la garde civile où ils pourraient se ravitailler. On leur demande d'où ils viennent. Comme ils répondent : « De Madrid », ils sont immédiatement faits prisonniers et enfermés dans la prison centrale de Burgos.

Les quatre jeunes gens étaient catholiques et appartenaient à des familles de droite bien connues à Madrid. Malgré cela, ils comparurent devant un Conseil de guerre très sommaire et furent condamnés à mort. Convaincus de leur innocence et confiants dans leur condition, ils espéraient toujours leur grâce, quand, un matin, ils furent tirés de leurs cellules et exécutés. L'aumônier de la prison lui-même ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui, quatre anges sont entrés dans le ciel. »

Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'ont été fusillés comme eux un grand nombre de jeunes militaires qui n'avaient pas commis d'autre crime que celui de s'être laissé surprendre par le mouvement, tandis qu'ils faisaient leur service sur le territoire occupé par les rouges et de n'avoir pu refuser d'aucune façon d'accomplir certains ordres dont la responsabilité ne retombe pas directement sur eux, mais sur les chefs qui les ont donnés.

« Et les blessés, où sont donc les blessés du camp adverse ? » ai-je demandé ingénument à des phalangistes.

– Des blessés ennemis, nous n'en avons pas un seul, me répondirent-ils, étonnés de la question.

« Les médicaments sont rares et chers. Croyez-vous que nous allons les gaspiller inutilement pour eux ? Les nôtres en ont besoin. Et puisqu'il faut finalement les tuer, cela ne vaut pas la peine de les soigner. C'est plus vite fait. »

Je sentis le cœur me manquer.

En effet, j'ai parcouru les hôpitaux et nulle part je n'ai rencontré des blessés ennemis.

Où étaient la pitié et les sentiments chrétiens ?

La guerre civile espagnole n'a pas d'entrailles.

Tout le monde connaît la tragédie au milieu de laquelle se débattent Madrid et Barcelone, du côté des rouges. C'est le règne de la terreur.

Dans l'Espagne des nationaux, la persécution dont sont l'objet tous les anciens partisans de la gauche, en particulier les anarchistes, socialistes et communistes, de la part des éléments de la Phalange, a créé aussi une atmosphère d'angoisse. Les gens regardent, effrayés, passer ces groupes armés, à la casquette noire et à la chemise bleue, qui, sans hésitation, sans la moindre autorisation, s'en vont, la nuit aussi, de maison en maison, à la recherche de personnes qu'on leur a signalées, et après s'en être emparées, ils les fusillent en dehors de la localité, sans autre forme de procès.

Le nombre de ces victimes, m'a-t-on assuré, est considérable.

Comme on le pense bien, les prisons sont pleines de détenus de ce genre. Dans la seule prison centrale de Burgos, il y en a plus de 2 400. Dans celle de Logroño, plus de 1 000.

Ils sont, bien souvent, l'objet de sévères représailles.

En Navarre, la prison d'un bourg situé près de Pampelune fut, en un jour d'exaltation, assaillie par la populace qui massacra tous les détenus.

À plusieurs reprises, la prison de Burgos a été sur le point d'être attaquée, elle aussi, par les phalangistes. Les prisonniers ne durent leur salut qu'à l'intervention énergique du gouverneur civil, qui, finalement, pour ne pas être responsable d'un tel forfait, donna sa démission.

De la prison centrale de Burgos elle-même, on a fait sortir quelques centaines de détenus et, sans aucun jugement préalable, on les a conduits au village voisin d'Estepas, et là, ils ont été misérablement fusillés ; on avait même fait signer à quelques-uns d'entre eux leur mise en liberté. Au nombre de ces malheureux, on compte le gouverneur de Burgos²⁷ qui fut fait prisonnier le jour même où éclata le mouvement, ainsi que le député de gauche, M. Cuadrao et le P. Revilla²⁸.

Tout cela a contribué à créer dans certains milieux de l'Espagne des nationaux un état d'inquiétude inexplicable sous un gouvernement qui s'est formé pour garantir l'ordre et la justice.

On a dit que la guerre civile espagnole avait éclaté pour la défense de la civilisation chrétienne.

En présence des scènes horribles qui se déroulaient au front ou à l'arrière, je me suis arrêté pour méditer sur ces deux mots : civilisation, civilisation chrétienne.

Et j'ai douté.

Si c'est pour la civilisation, pourquoi ces actes de barbarie ?

Si c'est pour la civilisation chrétienne, comment concilier avec eux le précepte du Maître : « Aimez-vous les uns les autres » ?

Mais, hélas ! je l'ai dit, je le répète :

La guerre civile espagnole n'a qu'un seul objectif :

L'extermination.

El Diaro Vasco, journal rebelle édité à Saint-Sébastien, a publié le 16 janvier, sous le titre : « Une indécente campagne de la *Croix* », une violente diatribe contre ces articles « beaucoup plus mensongers et dangereux que les divagations

27. Allusion probable au général Domingo Batet (1872-1937), gouverneur militaire de Burgos, fidèle à la République. Arrêté par ses adjoints le 18 juillet 1936, il fut fusillé huit mois plus tard (*NdÉ*).

28. Eliseo Cuadrao (1895-1936), avocat, député républicain de Burgos. - Emiliano María Revilla (1880-1936), franciscain, ingénieur, aviateur militaire républicain (*NdÉ*).

explicables du *Populaire* ». Il flaire une parenté suspecte entre ces « affirmations visqueuses et répugnantes » et celles « des chacals de Bilbao ». Savez-vous laquelle ? « Si trop de soutanes dans le monde » regardent « comme un combat de coqs » la défense « du plus substantiel de la civilisation chrétienne », eh bien, ce n'est rien de plus qu'une « malpropre combine » : et « les Français – ceux de l'*Humanité* et ceux de *La Croix* – ne méditent la ruine de l'Espagne que pour raffler aisément les huiles de quelque marchand complaisant ou les vins des caves monacales ». Tant d'étourdissante psychologie, une telle qualité de charité ne sont pas sans éclairer cette fine substance de civilisation chrétienne que les Caproni²⁹ déversent avec un zèle apostolique sur les petits enfants de Madrid.

Guernica (*Esprit*, mai 1937)

Le 26 avril 1936, Guernica, ville de 700 habitants au cœur du Pays basque qui à l'époque résistait encore à Franco, fut la cible d'un bombardement intensif de 2 h 30, alternant pour la première fois bombes explosives et bombes incendiaires. Principalement mené par des avions allemands (avec quelques Italiens), ce bombardement détruisit 70 % des habitations et auraient officiellement tué 1 654 personnes et blessé 800 autres (ces chiffres continuent à être débattus et constamment revus à la baisse).

Au moment où nous mettons en pages, l'atroce massacre de Guernica vient hurler ses cris d'horreur aux oreilles des sourds qui ne veulent pas entendre. Depuis le début du drame espagnol nous n'avons cessé de soutenir que l'on pouvait y prendre parti sans être partisan, que la présence aux côtés du peuple espagnol d'idéologies et de partis auxquels nous sommes plus profondément opposés que par des intérêts ne pouvait nous entraîner à abandonner ce peuple délaissé ; que notre seule chance, s'il délirait, d'exorciser ses délires, était de souffrir avec lui quand il souffrait, au lieu de lui verser l'injure. À peu près seuls en France, nous avons mené une campagne continue pour desserrer sur lui la menace d'une guerre sainte menée avec la collaboration des généraux francs-maçons, des Maures, des sans-Dieu hitlériens et des derniers raffinements de la guerre moderne.

Hier encore, dans *La Libre Belgique*, journal catholique conservateur, qui a toujours adopté une position ultra-franciste, un correspondant affirmait avoir la

29. Caproni Ca.5 : bombardiers ayant servi à la fin de la première Guerre mondiale et assistant les troupes italiennes au sol qui prêtèrent main-forte à Franco au début de la guerre civile dans la bataille de Madrid (*NdÉ*).

preuve que tous les prisonniers étaient passés par les armes chez Franco. Aujourd'hui Guernica est rasée, sans motif de guerre, avec la dernière sauvagerie. Hommes, femmes, enfants, prêtres : une masse catholique est traquée par des avions catholiques au service du catholicisme³⁰. Cette fois aucune option politique n'est engagée. Il ne s'agit plus de « masses corrompues », d'« infâme agglomérat » d'anarchistes et d'impies ! Ne disons pas surtout que le cas est plus douloureux : la charité du chrétien va au Samaritain tout autant qu'à son frère en religion. Mais il est plus net, plus pressant que tout autre, il est proprement crucial. On a pu trouver de l'outrance dans l'appel que Bergamín nous confiait il y a un mois. Si l'on ne sait répondre que des paroles raisonnables aux cris d'un homme déchiré par l'amour de son pays, par sa foi vive et par sa pitié pour les hommes, comment veut-on qu'un cri de douleur ne se transforme pas en cri de colère ?

Guernica ou la technique du mensonge

Documents

(*Esprit*, juin 1937)

Constitué en majorité de coupures de presse commentées, cet imposant dossier est caractéristique de la probité intellectuelle d'Emmanuel Mounier. Alors que le massacre de Guernica a dévoilé le vrai visage de Franco et de ses alliés, visage qu'il fut un des premiers à dénoncer en France dès le début de la guerre civile, le directeur d'*Esprit* fait œuvre de pédagogie en mettant au grand jour la manière dont les journaux conservateurs ont sciemment manipulé l'opinion selon des principes sur lesquels Hitler s'était lui-même fondé. Pour Mounier – et l'histoire lui donnera amplement raison – Guernica est un tournant du *xx^e* siècle, un événement majeur dont les consciences doivent prendre d'urgence la mesure en tant qu'il est dans la suite logique des desseins nazis que beaucoup préfèrent encore ne pas voir (les suites du traité de Munich le confirmeront). Un tel travail s'avérait aussi nécessaire, car Mounier n'était pas sans savoir que les centres de propagande des deux camps – nationaliste et républicain –, ce qui rendait d'autant plus urgent la mise en évidence des faits tronqués. À noter qu'*Esprit* avait publié en janvier 1937 (p. 612-625) un important « document » : « Les prêtres basques persécutés par les militaires », suivi d'annexes.

30. Et si l'initiative du massacre, ainsi que son exécution, sont d'origine allemande, la collusion n'en est que plus apparente.

I LES PRINCIPES

I

On agit selon le principe très juste que l'énormité même du mensonge constitue un facteur qui favorise la croyance. La grande masse d'un peuple est dans le fond de son âme plus accessible à la corruption qu'à la méchanceté consciente et intentionnelle ; par conséquent, en raison de la simplicité primitive de son cœur, elle se laisse plus aisément abuser par un grand mensonge que par un petit, d'autant plus que cette masse se permet elle-même parfois de petits mensonges, mais recule pudiquement devant les grands. Elle serait incapable même d'imaginer de pareilles impostures et par conséquent n'admettrait pas chez les autres la possibilité d'impertinences aussi prodigieuses et de falsifications aussi infâmes. Même une fois éclairée sur le vrai état des choses, elle serait encore longtemps à douter de l'évidence et chercherait à découvrir un fond de vérité dans ce qui l'aurait abusée. Il s'ensuit qu'il restera toujours quelque chose du mensonge le plus effronté ; tous les grands imposteurs et toutes les associations du mensonge le savent parfaitement et en usent sans scrupule.

(HITLER, *Mein Kampf*, 1932, 13^e éd., p. 252-253)

La logique cynique de ce texte, à peine camouflé en accusation, donne le vertige. Bien entendu Hitler entend définir les manœuvres de ses adversaires. Nul doute que chaque mot de cette diatribe ne révèle du même coup une tactique consciemment poursuivie par les émules d'Hitler de tout pays, depuis l'incendie du Reichstag jusqu'au bombardement de Guernica. En posant le principe, il l'applique, car il s'agit toujours d'imputer à l'adversaire très exactement les méthodes et les exploits que l'on a tramés ou que l'on a exécutés soi-même. C'est ainsi que le mensonge politique devient une arme offensive de premier ordre. Le coup de Guernica permet une constatation claire des faits et par cela même permet de démasquer d'une façon particulièrement probante toute cette stratégie du mensonge qui en créant une ambiguïté permanente désoriente les consciences dans le monde entier.

2

... aujourd'hui, le champ de bataille au sens propre du mot, s'étendra sur la totalité des territoires des peuples belligérants. La population civile, comme les armées, subira l'action directe de la guerre ...

(LUDENDORFF, *La guerre totale*, p. 8, trad. fr., Flammarion³¹)

31. Erich Ludendorff (1865-1937), général en chef des armées allemandes durant la Première Guerre mondiale, puis soutien du national-socialisme à ses débuts, a publié en 1935 *La guerre totale*, traduit en 1937 en français (*NdÉ*).

Il semble que ce principe a trouvé une première application à Guernica. Il s'agissait en l'occurrence d'intimider le peuple basque pour pouvoir prendre intactes les industries de Bilbao. Le principe se trouve ainsi légèrement modifié par le caractère « colonial » de la guerre.

3

Pour comprendre les dessous internationaux de la guerre espagnole et en particulier de l'action allemande en Espagne, je recommande au lecteur le petit livre clair et bien documenté de DZELEPY : *Le complot espagnol*, Éditions Fustier, Paris³².

4

André HOORNAERT³³, *Libre Belgique* (journal catholique conservateur) (mai 1937).

Au pays des oranges... et des grenades

XIV

Dernier avis : « Nous sommes décidés à terminer la guerre dans le nord de l'Espagne. Que ceux qui n'ont pas commis d'assassinats déposent les armes et se rendent ; ils auront la vie sauve et leurs biens seront respectés. Si votre soumission n'est pas immédiate, nous détruirons la Biscaye, en commençant par les industries de guerre ; nous avons les moyens pour agir ainsi. »

Oui, détruisez les industries de guerre de l'ennemi. J'y applaudirai de tout cœur. Mais vous dites : « En commençant... » Et puis après ? ...

Ainsi vous annoncez froidement que si les troupes gouvernementales s'obstinaient à défendre la région de Bilbao, vous supprimerez de la carte de l'Espagne une des trois provinces basques ? Entièrement ? Y compris les propriétés des blancs qui ont dû rester là ? Et les églises... ? Et les habitants ?

Aujourd'hui même, les journaux sont remplis par le récit de la destruction totale de Guernica, la ville sainte des Basques³⁴, et du massacre de la population civile par les avions allemands.

Puis je lis votre communiqué³⁵ :

32. Éleuthère-Nicolas Dzelepy (1892-1972 ?), journaliste politique français. *Le complot espagnol* a paru en 1937 (*NdÉ*).

33. A. Hoornaert (1884-1953), magistrat, avocat et publiciste belge. Grand reporter à *La Libre Belgique*, il séjourna en 1937 dans les deux camps (*NdÉ*).

34. Guernica fut au Moyen Âge la ville où les seigneurs de Biscaye, puis les rois de castille et d'Espagne venaient prêter serment devant un arbre lors de leur accession au pouvoir (*NdÉ*).

35. Du général Mola au peuple Basque.

« Sont complètement fausses les nouvelles transmises par le ridicule président de la république basque relatives à l'incendie provoqué par les bombes de nos avions à Guernica. Nos aviateurs n'ont reçu aucun ordre pour bombarder cette population. Les incendiaires sont ceux qui, l'été dernier, ont incendié Irún et Eibar. »

Alors, on ne comprend plus rien. Vous annonciez que vous alliez détruire toute la Biscaye. Quelques jours après, les Basques affirment que vous avez détruit une ville de Biscaye. Et vous protestez : mensonge et calomnie !

Et cependant on ne vous accuse d'avoir réalisé qu'une partie de la menace froidement formulée.

Le journaliste catholique de La Libre Belgique comprendrait encore mieux s'il lisait le texte de Hitler que nous venons de citer. La succursale de Salamanque³⁶ suit exactement les règles et l'exemple du centre de propagande berlinois.

II FAITS ET TÉMOIGNAGES

I

Times, 29 avril 1937

« **J'AI VU...**
plus de trois mille bombes incendiaires en aluminium lancées
en plus de trois heures... »

(Le premier récit de l'envoyé spécial du *Times*)

À deux heures du matin, quand j'ai visité la ville, le spectacle était terrifiant. Guernica brûlait d'un bout à l'autre. Les reflets de l'incendie pouvaient être vus sur les nuages au-dessus des montagnes, à vingt kilomètres de distance...

Le but du bombardement était apparemment de démoraliser la population civile et de détruire le berceau de la race basque.

Le jour était bien choisi. Le lundi est, en effet, jour de marché à Guernica et les paysans de toute la région s'y rendent. Il était 16 h 30, lorsque la cloche de l'église sonna l'alarme pour signaler l'approche des avions. Les gens se réfugièrent aussitôt dans les caves et les abris préparés depuis le bombardement de Durango par les escadrilles du général Mola, le 31 mars. Un prêtre prit la direction des opérations et tout se passa avec ordre.

36. D'octobre 1936 à novembre 1937, Salamanque fut le siège des nationalistes, avant de se déplacer à Burgos (*NdÉ*).

Un avion de bombardement allemand apparut, lança six grosses bombes. Cinq minutes après, un second avion survint et laissa tomber un nombre égal de bombes. Un quart d'heure, et trois « Junkers » vinrent continuer l'œuvre de destruction. À partir de ce moment, le bombardement augmenta d'intensité et fut continu. Il ne cessa qu'à 19 h 45.

La ville de 7 000 habitants, auxquels il faut ajouter 3 000 réfugiés, avait été lentement, systématiquement détruite, et, dans un rayon de huit kilomètres, d'autres avions incendiaient, l'une après l'autre, les fermes de la région. Il est impossible de savoir encore le nombre des victimes, mais dans l'hôpital Josefinas, par exemple, l'un des premiers objectifs touchés, quarante-deux miliciens furent tués.

Dans une rue descendant de la Casa de Juntas, j'ai vu un endroit où cinquante personnes – la plupart des femmes et des enfants – sont, dit-on, emprisonnés dans un abri sous des monceaux de décombres embrasés. Dans les champs autour de Guernica, le nombre des morts doit être de plusieurs centaines.

Le système employé par les appareils de bombardement allemands peut intéresser ceux qui étudient la nouvelle science militaire. Tout d'abord, de petits groupes d'avions lancèrent de lourdes bombes et des grenades à main sur toute la ville, en attaquant un quartier après l'autre, suivant un plan bien ordonné. Puis des avions de combat volèrent très bas et fauchèrent à la mitrailleuse les gens que la panique avait fait sortir de leurs abris, dont certains d'ailleurs avaient été percés jusqu'à des profondeurs de 7 à 8 mètres par des obus d'une demi-tonne. Nombre de ces malheureux furent tués, comme le furent aussi les moutons qui avaient été amenés au marché et que les aviateurs allemands massacrèrent dans leur soif apparente d'assassinat.

Le processus du bombardement d'une ville ouverte était logique. Il s'agissait d'abord d'employer des grenades à main et d'énormes bombes pour semer la panique parmi la population, puis de mitrailler les gens pour les obliger à se réfugier sous terre et enfin de déverser de grosses bombes et des bombes incendiaires pour démolir les maisons et les brûler sur leurs victimes.

Les seules contre-mesures que pouvaient employer les Basques, en l'occurrence, furent celles que trouva l'héroïsme du clergé local. Les prêtres récitèrent des prières et ils bénirent dans les abris détruits, les foules agenouillées qui comprenaient des socialistes, des anarchistes et des communistes aussi bien que des fidèles déclarés.

Je me suis entretenu avec des centaines de personnes qui, toutes, donnent la même description précise des événements. J'ai vu, moi-même, et j'ai mesuré les énormes cratères creusés par les bombes qui détruisirent Guernica, où, ayant

traversé la cité le jour auparavant, je puis affirmer qu'il n'y en avait pas alors. Des bombes incendiaires d'aluminium allemandes qui n'avaient pas explosé ont été trouvées dans la ville. Elles portent toutes la marque « Fabrique Rheinsdorf 1936 ». Les types d'avions allemands utilisés étaient de lourds avions de bombardement, des Junkers 52, ainsi que d'autres appareils Heinkel 111, à vitesse moyenne, et des avions de chasse Heinkel 51.

Moi-même, j'ai essayé le feu des mitrailleuses de six de ces appareils dans le petit village d'Arbácegui y Guerricáiz, alors que je m'étais réfugié dans un large entonnoir, et que ces avions rentraient de Guernica.

2

Times, 7 mai.

« La déclaration publiée par Salamanque selon laquelle Guernica aurait été détruite par les incendiaires "rouges" est fausse »

La déclaration publiée par Salamanque, selon laquelle Guernica aurait été détruite par les incendiaires « rouges » est fausse. J'ai parlé personnellement à plus de vingt réfugiés de Guernica dans les faubourgs de la ville, la nuit même de sa destruction. Si l'on excepte quelques détails de moindre importance concernant le nombre d'aéroplanes qui détruisirent Guernica, leurs dires concordent en tous points.

Entre 4 h 30 et 7 h 45 ce soir-là, Guernica fut détruite par une aviation que chacun put reconnaître comme appartenant aux insurgés, des prêtres étant même capables de décrire le type de « Junkers » bien connu qui effectua le bombardement le plus violent.

Cet après-midi-là, à 4 h 30 environ, je me trouvai moi-même sous le feu des mitrailleuses de six « Heinkel 51 », dans le village d'Arbácegui, à une douzaine de kilomètres au sud-est de Guernica. Ce village venait d'être bombardé avec intensité par des « Junker 52 » et des « Heinkel 111 ». Leurs mitraillades terminées, ils partirent dans la direction de Guernica. Plus tard, je vis des avions de bombardement isolés, également du type « Heinkel 111 », *qui volaient dans la direction de Guernica, et j'entendis le bruit lointain du bombardement. À partir de ce moment de l'après-midi, l'aviation bombarda* tous les villages se trouvant entre Guernica et Marquina, parmi lesquels Arbácegui y Guerricáiz, Bolívar, Arteaga, Cortézubi et Mendata, et mitrilla les routes. Je retournai chez moi dès que tout fut terminé.

À Bilbao, j'appris tout d'abord que Guernica avait été bombardée à 7 heures environ. On ne possédait aucun détail, les communications ayant été coupées

dès le début du bombardement et pendant un certain temps, on ignora la gravité de celui-ci.

La ville qui n'avait pas encore brûlé n'était que trous de bombes qui n'étaient pas là lorsque j'avais visité Guernica la veille. Les arbres avaient été également fauchés, et leur feuillage arraché par les éclats de bombes. J'ai recueilli plusieurs de ces éclats de bombe. Ils sont exactement du même métal que celui des bombes employées dernièrement sur le front par l'aviation allemande du général Mola. Un journaliste qui m'accompagnait ramassa trois des bombes incendiaires, toutes d'origine allemande, et portant la date de 1936.

Dans la ville, chacun savait qu'un certain nombre de femmes et d'enfants s'étaient trouvés surpris dans un refuge, dans une rue située derrière la « Casa de Juntas » et, il est bien évident que des femmes et des enfants n'entrent pas dans des abris, se trouvant sous des maisons que les « rouges » incendieraient. Une église qui brûlait d'une manière terrifiante avait un trou dans sa toiture causé par une bombe, mais le prêtre qui aidait à évacuer les malheureux qui avaient perdu leur foyer oublia sans doute de me dire que c'étaient les anarchistes qui avaient détruit l'église de cette façon.

Je restai à Guernica jusqu'à 1 h 30 du matin, mais je n'ai pu déceler aucune odeur de pétrole malgré tous mes efforts. D'ailleurs les maisons n'étaient pas simplement brûlées comme celles que j'ai vues dans Irún incendiée. Leur toit et leurs murs avaient été détruits avant de prendre feu. C'est pourquoi des quartiers entiers de Guernica ne sont pas les ruines d'un bombardement mais un monceau de cendres.

Le lendemain, je retournai à Guernica pour visiter l'hôpital détruit et entouré de trous d'obus. Quarante morts s'y trouvaient. J'en vis quatorze qu'on avait étendus là. La plupart étaient des femmes, mortes depuis peu, et que les habitants de Guernica qui m'accompagnaient connaissaient. Elles n'avaient pas été brûlées, mais elles étaient mortes de blessures faites par les bombes, sauf deux qui avaient été mitraillées. Le même jour, on publia à Bilbao une liste de plus de cinquante personnes de Guernica qui étaient soignées dans cette ville pour les blessures causées par des bombes.

Avant que les journalistes soient conduits par les insurgés dans une visite dirigée à travers la ville, les trous révélateurs dans les rues pourront être comblés, des témoins obligeants pourront être fournis, et même l'odeur du pétrole pourra être répandue. Mais reste le fait que les avions du général Franco ont brûlé Guernica. Cela, les Basques ne l'oublieront jamais !

3

Times, 15 mai 1937

Une preuve de plus que les avions allemands ont bombardé Guernica a été fournie hier matin. Un mitrailleur basque vient de descendre un avion allemand Heinkel 51 qui s'est abattu dans un bois de pins des environs du Mont Vizcargui, à une lieue au nord de Larrabezúa... C'est le troisième appareil du même type descendu par le feu de l'infanterie au cours de ces deux derniers jours. Les deux autres s'étaient abattus en flammes derrière le mont Sollube dans les lignes insurgées.

Mais le pilote de ce troisième avion a sauté en parachute pour tomber au milieu des lignes basques. Son nom est Hans Joachim Wandel³⁷, âgé de 23 ans, originaire de Silésie. Il a été aussitôt amené devant les officiers de l'État-major basque qui l'ont interrogé en présence de notre correspondant.

Son journal indique : « Guernica, 26 avril, jour même de la destruction de cette ville. » Wandel reconnaît que Guernica a été bombardé, mais il dit que lui-même, pilote d'avion de chasse, n'a pas pris part au bombardement. Il a accompagné les avions de bombardement au cours d'autres expéditions où il s'agissait d'incendier les bois de pins basques au moyen de bombes incendiaires qui selon lui sont hautement efficaces. Il paraissait à la fois très nerveux et très franc.

4

M. Noel MONKS³⁸, *Daily Express*, 11 mai 1937.

« J'ai vu bombarder Guernica »

Dès mon arrivée à Londres, après un long séjour à Bilbao et à Guernica, de nombreuses personnes m'ont posé cette question : « Qui a bombardé Guernica ? »

Je jure que ce sont les aviateurs allemands de Franco qui ont bombardé Guernica et y ont tué mille habitants paisibles.

Lorsque Franco s'empressa de nier que ses avions allemands avaient détruit l'ancienne capitale des Basques, il essayait par là d'accuser les trois correspondants de guerre anglais se trouvant sur les lieux d'être des menteurs. Il s'agit d'un correspondant d'un autre journal de Londres, du correspondant de l'Agence Reuter et de moi-même.

37. H.-J. Wandel (1914-1942), aviateur de la légion Condor. Il sera décoré pour ses faits d'armes en Espagne (*NdÉ*).

38. N. Monks (1907-1960), australien, correspondant de guerre au *London Daily Express*, fut le premier journaliste à entrer dans Guernica après le bombardement (*NdÉ*).

Franco voulait nous persuader que nous n'avions pas vu trente Junkers de bombardement se dirigeant vers Guernica, le 26 avril, à 4 heures de l'après-midi, c'est-à-dire dix minutes à peine avant qu'ils ne foncent sur la ville sans défense, d'après les récits qui nous ont été faits par les rescapés. Franco a déclaré devant le monde entier que, ce jour-là, aucun de ses avions n'avait quitté le terrain à cause du mauvais temps.

Et moi, je déclare devant le monde entier que ses avions ont bien quitté le terrain. Je les ai vus. Mes deux confrères les ont vus. Six mille habitants de Guernica les ont vus. De plus, le lundi 26 avril a été la journée la plus ensoleillée de toutes celles que j'ai passées sur le front basque.

Je ne dis pas que Franco soit un menteur. Peut-être ignorait-il que les Allemands avaient quitté ce jour le terrain.

Ses alliés allemands de l'air travaillent indépendamment de Salamanque. Je crois qu'ils ont infligé ce châtement à Guernica de leur propre chef...

... Et maintenant, je vais vous donner une raison personnelle pourquoi vous ne devez prêter aucune attention à ce que dit le porte-parole de Franco, ce bouffon de Queipo de Llano.

Parlant l'autre jour devant le micro de Radio-Séville, pour nier l'horreur de Guernica, le général a déclaré :

« Le señor Noel Monks ! C'est un ivrogne ! Il était saoul pendant tout son séjour dans notre camp. »

Or, je ne bois que de l'eau et n'ai jamais bu autre chose. Renseignez-vous auprès de tous ceux qui me connaissent. Mais ne me demandez pas qui a détruit Guernica, car je pourrais me mettre à boire !...

5

Témoignage du Père Onaindía³⁹, chanoine de Valladolid

(cité par Jean RICHARD, *L'Aube*⁴⁰)

J'avais deux frères et une sœur à Marquina et ma mère à Aulestia. Arrivé à Bilbao depuis samedi, inquiet de l'avance rebelle, j'entrepris lundi de les engager à quitter leur village au plus tôt.

39. Alberto de Onaindía (1902-1988) fut commissionné par le Vatican auprès de Franco pour justifier la résistance des Basques, composés majoritairement de catholiques, contre les troupes nationalistes. Il tenta par la suite de négocier la paix avec les envoyés des généraux nationalistes, puis servit d'intermédiaire entre les républicains et l'Église catholique (*NdÉ*).

40. *L'Aube* : journal chrétien-démocrate fondé en 1932 par Francisque Gay (*NdÉ*).

Et lundi, à trois heures de l'après-midi, je partis en auto pour Marquina et Aulestia. J'avais résolu de faire un crochet par Guernica, afin de saluer quelques bons amis à moi.

Deux voitures d'ambulance nous accompagnèrent. Elles se rendaient d'urgence à Arbúcegui y Guerrickáiz, petit village qui venait d'être bombardé et complètement détruit par l'aviation allemande.

J'arrivai sous les murs de Guernica vers cinq heures moins le quart. À ce moment survinrent de la mer trois avions dans lesquels je reconnus facilement des Junkers. Tout de suite les bombes firent d'énormes ravages. Les vitres des maisons se brisèrent simultanément et la rue fut bientôt pavée de milliers de morceaux de verre.

Affolée, la population courut se réfugier, qui vers la montagne, qui dans les abris aménagés.

J'ai vu, ramassées dans des coins de portes, des femmes tenant leurs enfants serrés contre elles et priant à haute voix et avec un grand calme.

Puis ce fut l'attaque en masse. Sept bimoteurs, puis six trimoteurs survinrent qui lâchèrent ensemble, comme à un signal donné, toutes leurs bombes.

Rester dans Guernica eût été se vouer à la mort. La population tenta alors de fuir. Aussitôt, des appareils de chasse, volant au ras des montagnes, mitraillèrent sans répit les pauvres gens en fuite.

Pour ma part, je dus me résigner à voir brûler la ville d'où j'avais dû fuir. Je me trouvais à un kilomètre environ quand un avion, par hasard, aperçut notre voiture. Immédiatement, il s'acharna, et d'autres avec lui. Les balles crépitaient contre les branches des arbres qu'elles déchiquetaient comme une véritable pluie de grêle. Je pus me réfugier sous un petit pont traversant un ruisseau. Là, je trouvai cinq hommes qui se serrèrent pour me laisser une petite place.

Au dehors, des observateurs qui nous avaient vus commencèrent à lancer des bombes aux abords du pont. Nous sentions les déflagrations nous bousculer sous notre précaire abri.

... Et nous sommes restés là de six à huit heures, attendant la nuit comme on attend une espérance.

Ce fut elle qui chassa les avions ennemis.

Mais Guernica flambait et l'on voyait jusqu'à plus de vingt kilomètres les tragiques lueurs de l'incendie.

6

DOCUMENT INÉDIT**Les déclarations de quatre infirmières,
témoins oculaires**

Nous publions ici la traduction intégrale des déclarations manuscrites que viennent de laisser à leur passage à Paris quatre témoins du bombardement. On appréciera l'importance exceptionnelle de ce nouveau document.

C'est pour contribuer dans la mesure de nos modestes moyens à répandre la vérité et à éclairer des faits qui ont été altérés avec une évidente mauvaise foi, que nous nous présentons ici comme témoins oculaires de la destruction de notre chère Guernica.

Nous sommes infirmières toutes les quatre ; ayant été affectées aux milices du Parti National Basque, nous prêtres nos services à l'Hôpital militaire de Guernica, appelé Carmel Deuna. Nous sommes aujourd'hui au service des colonies scolaires d'enfants réfugiés.

Il est notoire que durant les jours précédant le 26 avril, jour de deuil pour Guernica, les avions de Franco avaient bombardé plusieurs villages de Biscaye, détruisant et incendiant tout sur leur passage, mitraillant des gens de tout âge, de toute condition qui fuyaient épouvantés à travers les champs.

La population normale de Guernica compte 6 000 habitants. Mais comme de nombreux réfugiés de Guipúzcoa et de Biscaye s'y étaient établis et que ce jour était celui de son fameux marché hebdomadaire, Guernica abritait le 26 avril quelque 12 000 personnes.

Guernica était située à plus de 18 kilomètres de la ligne de feu et jusqu'à ce jour les seuls avions qui l'avaient survolée l'avaient fait à grande hauteur.

Au matin de ce 26 avril, les avions de Franco avaient bombardé quelques petits villages des alentours, c'est pourquoi l'Hôpital militaire était plein de blessés de toute sorte et de tout âge à qui l'on y donnait les premiers soins et que l'on transportait ensuite à l'Hôpital de Bilbao.

Deux d'entre nous étaient de service à l'Hôpital l'après-midi de ce jour. Les deux autres avaient congé pour l'après-midi.

Vers 4 heures $\frac{1}{2}$ de l'après-midi un avion bimoteur apparut au-dessus de Guernica volant du Sud au Nord ; il volait plus bas que de coutume, comme s'il voulait effectuer un vol de reconnaissance, ce qui éveilla nos soupçons. Les cloches de l'église paroissiale signalèrent le danger et les uns se précipitèrent vers les abris, tandis que d'autres couraient hors du village et cherchaient à s'abriter sous les

arbres et les buissons. Les deux d'entre nous qui étaient libres cet après-midi-là se cachèrent sous un épais buisson.

Très peu de temps après, on put entendre le crépitement infernal des mitrailleuses de l'avion qui tirait sur des groupes de gens qui fuyaient, et il se retira après avoir lancé cinq ou six bombes.

À moins de huit minutes de cela, nous pûmes apercevoir une escadrille de sept avions qui, suivant le même trajet que le premier avion, commencèrent à lancer sur Guernica, sans objectif précis, à droite et à gauche, des bombes à main et des bombes ordinaires.

À partir de ce moment, les avions destructeurs allemands, au service de Franco, volèrent presque sans interruption au-dessus de la ville et se relevèrent sans cesse pour mieux accomplir leur œuvre de mort. Le bombardement dura jusqu'à 7 h 40 du soir. Pendant tout ce temps Guernica fut écrasée sous une incessante pluie de mitraille, de bombes explosives ou incendiaires que les avions lançaient à plaisir, profitant de leur maîtrise absolue des airs : ils détruisirent les édifices et mitrillèrent les gens qui fuyaient dans toutes les directions à travers les rues, les promenades et les champs. Vers 7 heures du soir presque toutes les maisons de Guernica brûlaient et le spectacle qu'offrait cet incendie accompagné du fracas des maisons qui s'écroulaient et des bombes qui explosaient était d'un tragique indescriptible.

Des quelques rares maisons qui restèrent debout, presque toutes appartiennent à des fascistes. Le bombardement ne détruisit pas non plus ni la caserne des Milices basques ni l'usine qui fournissait le matériel de guerre.

La Mairie, où était conservé un des plus importants dépôts d'archives du Pays Basque, fut victime des bombes et des flammes ainsi que la belle église de Saint-Jean. De même l'admirable et grandiose église paroissiale de Sainte-Marie fut aussi touchée par les bombes, et ne fut sauvée que grâce aux efforts héroïques des *gudaris* (soldats basques) et des pompiers de Bilbao, qui arrivèrent immédiatement à Guernica.

Comme le bombardement continuait et qu'il était impossible de résister à cette attaque infernale, les deux infirmières ici présentes, qui étaient de service à l'Hôpital militaire, se virent dans la nécessité de se réfugier dans le sous-sol de l'Hôpital, en même temps qu'un très grand nombre de personnes.

Il convient de dire que les milices qui se trouvaient en ce moment à Guernica firent dès le début des efforts indicibles pour éteindre les incendies qui se multipliaient, pour aider les blessés, recueillir les morts et porter à tous aide et assistance, bravant avec un héroïsme sans égal les terribles dangers qui les menaçaient à tous moments.

L'effroyable moment du bombardement une fois passé, médecins, infirmières, prêtres, pharmaciens, *gudaris* s'acquittèrent de la terrible tâche de porter secours aux malheureux. C'est pour cette raison que les quatre infirmières ici présentes assistèrent à des scènes déchirantes qu'il est impossible de décrire.

Les gens étaient plongés dans la stupeur, ils semblaient pétrifiés, inconscients. Devant les cadavres déchiquetés de ses parents, personne ne pleurait. Il était impossible de pleurer, il semblait que les larmes s'étaient taries. Les gens donnaient l'impression d'être devenus fous, personne ne se rendait compte de l'horreur de ce qui arrivait. La terreur avait enlevé à tous le moindre sens de la réalité.

Nous pourrions produire des faits, décrire des scènes que nous avons vues, et où nous sommes intervenues. Nous en rapporterons quelques-unes, qui suffissent à donner aux plus incrédules, l'assurance que nous ne mentons pas.

Nous nous souvenons d'une dame : la veuve de Gazteiz, âgée de 55 ans à peu près. Elle fuyait épouvantée dans la rue, avec ses deux filles âgées respectivement de 25 et 27 ans. Une bombe lancée par un avion mit en miettes ses deux filles ; elle-même, blessée, comme hors d'elle, se présenta à l'Hôpital pour s'y réfugier, toute ensanglantée et appelant ses filles à grands cris.

Nous dûmes secourir un enfant de 3 ans, Ángel Luis Badioia, grièvement blessé par la mitraille, dans les bras de sa mère qui elle aussi fut blessée de la même façon. L'enfant mourut à Bilbao.

Une femme, Pilar Ajuria, se présenta à nous avec de graves blessures, absolument affolée : son mari était mort à ses pieds, une bombe les avait surpris quand ils sortaient de leur maison.

Nous dûmes aussi soigner un garde civil et sa femme, tous deux blessés par la mitraille lancée par un avion ; le garde mourut à Bilbao.

Nous pouvons attester qu'un très grand nombre d'autres personnes connues ou inconnues de nous furent blessées plus ou moins grièvement et furent secourues à l'Hôpital.

Nous savons aussi qu'il y eut des personnes de tout âge et de toute condition qui furent ensevelies sous les décombres de leurs maisons ou déchiquetées dans les rues et dans les champs. Nous nous souvenons d'un refuge en construction où les gens se précipitèrent dans leur épouvante et qui fut écrasé par une bombe et dont tous les occupants furent littéralement mis en miettes⁴¹.

41. Nous avons contemplé de même le si triste spectacle de l'Asile-Hôpital de notre village, qui avait été détruit par ces mêmes avions allemands, et avait écrasé sous ses décombres tous les vieillards et les enfants qui s'y trouvaient en très grand nombre.

Toutes les personnes qui se trouvaient à Guernica en ce jour tragique peuvent affirmer en conscience que des groupes de personnes qui fuyaient épouvantées dans les rues et dans les champs furent mitraillées par des avions qui descendaient au ras des toits et au ras du sol, pour tirer sur elles sans la moindre pitié.

Nous pouvons attester que nous avons prêté ce jour-là aide et assistance à des médecins qui se dépensaient sans compter pour secourir les blessés et les mutilés ainsi qu'à des prêtres qui administraient les derniers sacrements à des moribonds.

Nous, loin aujourd'hui de cette tragédie terrible qui détruit notre cher Pays Basque, et désignées pour remplir la si douce mission de nous occuper de ces pauvres enfants réfugiés, dont beaucoup sont orphelins et d'autres sont fils des vaillants gudaris qui luttent pour la liberté de leur patrie, nous pouvons affirmer de conscience que Guernica fut détruite l'après-midi du 26 avril 1937 par les avions allemands au service de Franco. Nous avons été vivement surprises qu'il y ait des journaux et des hommes qui mettent en doute cette vérité et nous avons été très profondément peinées qu'ils accusent nos miliciens d'un crime si horrible.

Non, Guernica a été détruite par les avions allemands au service de Franco.

Ceci est prouvé par les 2 000 personnes tuées par la mitraille et les bombes. Par ces centaines de blessés et de mutilés, par ces milliers d'habitants de Guernica qui souffrirent ces heures dignes de l'Apocalypse. Les centaines de réfugiés qui foulent aujourd'hui le sol français si hospitalier pourront l'affirmer, comme nous.

Dire que Guernica, notre Guernica, cette ville bien-aimée, a été détruite et incendiée par les miliciens basques, c'est répandre la plus grande injustice et la plus horrible calomnie contre ces vaillants soldats basques, qui chantant des hymnes à la Sainte Liberté d'Euzkadi et priant Jaungoikua leur Dieu, Éternel Seigneur d'Euzkadi, luttent avec acharnement sur les camps de bataille de la Biscaye pour que l'Arbre de Guernica, symbole des libertés démocratiques, étende son ombre salutaire aux peuples sur le monde entier, comme le dit l'Hymne Basque, notre *Guernicako Arbela*.

7

D'innombrables témoignages donnent exactement le même récit. Voir par exemple dans le journal parisien des Basques *Euzko Deya* et dans la brochure, préface de Jacques Madaule, *Destruction de Guernica*⁴²; cette brochure contient aussi des photos, qui prouvent que les maisons ont brûlé par les toits. D'autres photos des maisons détruites ont été diffusées comme cartes postales par l'agence basque de Paris.

42. *Euzko Deya – La voz de Euskadi – La voix des Basques* a été fondé en 1937. - J. Madaule (1898-1993), essayiste, professeur de lettres, homme politique, commença à collaborer à *Esprit* en 1934. Il était proche de Jules Isaac, historien proche de Péguy et militant antifasciste (NdÉ).

Déclaration du Président du Gouvernement d'Euzkadi.

Don José Antonio AGUIRRE Y LEKUBE⁴³

Devant l'audace inouïe des rebelles qui affirment que nous incendions nos villages, j'élève devant le monde entier ma protestation la plus énergique, la plus ardente ; j'en appelle au témoignage des nombreux journalistes et membres du corps consulaire qui ont vu avec terreur jusqu'à quel point en arrivent les instincts de destruction des mercenaires au service des fascistes espagnols.

Devant Dieu et devant l'Histoire qui doit tous nous juger, j'affirme que durant trois heures et demie les avions allemands bombardèrent avec un acharnement inconnu jusqu'ici la population civile sans défense de l'historique ville de Guernica, la réduisirent en cendres et poursuivirent à coups de mitrailleuse les femmes et les enfants qui ont péri en grand nombre, tandis qu'ils fuyaient, fous de terreur.

Je demande au monde civilisé s'il peut permettre l'extermination d'un peuple qui a toujours considéré comme son plus grand titre de gloire la défense de sa liberté et de la sainte démocratie, que Guernica par son arbre millénaire a symbolisé à travers les siècles.

Je veux croire que les nations viendront en aide à plus de deux cent mille enfants et femmes qui viennent se réfugier à Bilbao.

Nous ne demandons rien pour les hommes, car notre ferme propos de défendre la liberté de notre peuple nous fera affronter les plus grands sacrifices, l'esprit serein et la conscience en paix.

8

Les catholiques appellent

POUR LE PEUPLE BASQUE

La guerre civile espagnole vient de prendre au pays basque un caractère particulièrement atroce.

Hier, c'était le bombardement aérien de Durango⁴⁴.

Aujourd'hui, par le même procédé, c'est la destruction presque complète de Guernica, ville sans défense et sanctuaire des traditions basques.

43. J.-A. Aguirre (1904-1960), avocat et homme politique, était président du Gouvernement basque depuis octobre 1936 (NdÉ).

44. Le bombardement de Durango au Pays basque eut lieu le 31 mars 1937. Ce fut le premier à viser indistinctement positions militaires et population civile, tuant environ 300 personnes (NdÉ).

Des centaines de non-combattants, de femmes et d'enfants ont péri à Durango, à Guernica et ailleurs.

Bilbao, où se trouvent de très nombreux réfugiés, est menacé de subir le même sort.

Quelque opinion que l'on ait sur la qualité des partis qui s'affrontent en Espagne, il est hors de conteste que le peuple basque est un peuple catholique, que le culte public n'a jamais été interrompu au pays basque.

Dans ces conditions, c'est aux catholiques, sans distinction de parti, qu'il appartient d'élever la voix les premiers pour que soit épargné au monde le massacre impitoyable d'un peuple chrétien. Rien ne justifie, rien n'excuse des bombardements de villes ouvertes comme celui de Guernica.

Nous adressons un appel angoissé à tous les hommes de cœur, dans tous les pays, pour que cesse immédiatement le massacre de non-combattants.

François Mauriac, de l'Académie Française, Charles du Bos, Stanislas Fumet, Hélène Iswolski, Georges Hoog, Olivier Lacombe, Maurice Lacroix, Jacques Madaule, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Emmanuel Mounier, Jean de Pange, Domenico Russo, Boris de Schlœzer, Pierre van der Meer de Walcheren, Maurice Merleau-Ponty, Marcel Moré, Claude Bourdet, Claude Leblond, Paul Vignaux, Jean Leroy, député des Vosges, M^{lle} Graff, M^{lle} Mannati, Jean Baillou, Adéodat Boissard, M^{me} Jeanne Ancelet-Hustache, Louis Terrenoire, Maurice Carité, Marguerite George, Jeanne-E. Durand, Jacques Chatelain, André Cochinal, Maurice Coquelin, Jean Richard, Jean Pochard, Jean Soulairol, Pierre Delfel, René Duverne, Jean Lacroix, Jean Létourneau, Pierre-Girard Michel, Maurice Poujade de La Devèze, abbé François Pégon, Pierre-Henri Simon, Charles Sustrac, Jean Thévenot, Pierre-Claude Dubois, M. et M^{me} Gemähling, Étienne Borne, J. et A. Chemizard, Frank Moreau, L. Bacuvier, R. Lamouret, Marcel Grégoire, Jacques Lefrancq, Pierre Seigneur, au nom du groupe de l'« Avant-Garde », Bruxelles, Élie Beaussart, Luigi Sturzo, W. Crawford, le groupe anglais « People and Freedom », un groupe de 29 élèves de l'École normale supérieure⁴⁵.

45. Les personnes non mentionnées ci-après n'ont pas été identifiées précisément. F. Mauriac et Ch. du Bos étaient à l'époque proches de Maritain, qui a rédigé cet appel. S. Fumet (1896-1983), homme de lettres et journaliste, proche de Maritain et de Claudel. H. Iswolski (1896-1975), écrivaine et journaliste russe, proche de Berdiaiev, réfugiée à Paris. G. Hoog (1885-1944), journaliste, écrivain et homme politique, proche de Sangnier, puis de Blum. O. Lacombe (1904-2001), indianiste et philosophe, proche de Maritain. M. Lacroix (1893-1989), helléniste, proche de Sangnier. J. de Pange

Le présent appel est livré à la publicité, après que quelques-uns de ses signataires présents à Paris – M. Stanislas Fumet, M^{me} Hélène Iswolski, MM. Olivier Lacombe, Jacques Madaule, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Pierre van der Meer de Walcheren – ont pu entendre sur les faits de Guernica le témoignage de M. le chanoine Onaindía y Zuloaga qui se trouvait sur les lieux au moment du bombardement.

Réserve faite des conclusions qu'une enquête internationale pourrait seule établir sur la question de savoir si d'autres éléments ont pris part à la destruction, il ressort de ce témoignage que Guernica, ville sans défense, a bien été bombardée sans répit pendant trois heures, et que les avions poursuivaient à la mitrailleuse les gens qui fuyaient.

(1881-1957), écrivain, historien proche de Sangnier. D. Russo (1876-1947), journaliste démocrate-chrétien à *La Libre Belgique*, proche de Sturzo. B. de Schloezer (1881-1969), écrivain et musicologue d'origine russe, proche de Chestov et de Stravinsky. P. van der Meer de Walcheren (1880-1870), écrivain hollandais, éditeur chez Desclée de Brouwer, proche de Maritain. M. Merleau-Ponty (1908-1961), philosophe, répétiteur à l'ENS. M. Moré (1887-1969), écrivain, membre du comité directeur d'*Esprit* depuis 1934. Cl. Bourdet (1909-1996), écrivain, journaliste, chargé de mission au gouvernement du Front populaire. Cl. Leblond, pseudonyme de Charles Blondel (1895-1975), fils aîné du philosophe, juriste, maître des requêtes au Conseil d'État, proche de la CFTC. P. Vignaux (1904-1987), philosophe, médiéviste (EPHE), responsable de la formation à la CFTC. J. Leroy (1887-1978), agriculteur, proche de Sangnier. Marina Mannati, hébraïsante, étudiante à l'EPHE. J. Baillou (1905-1990), sous-directeur de l'ENS. A. Boissard (1870-1938), juriste et homme politique, co-fondateur des Semaines sociales. J. Ancelet-Hustache (1892-1983), professeur au lycée Fénelon, spécialiste de la mystique rhéno-flamande. L. Terrenoire (1908-1992), secrétaire de rédaction de *L'Aube*. M. Carité (1906-1979), journaliste, syndicaliste, secrétaire de rédaction de *La Vie catholique*. J.-E. Durand, proche de Sangnier. A. Cochinal, journaliste à *L'Aube*. M. Coquelin (1886-1977), journaliste à *La Revue hebdomadaire*, proche de Sangnier. J. Richard (voir *supra*). J. Pochard, journaliste à *L'Aube*. J. Souliairol (1892-1959), journaliste, essayiste, proche de Sangnier. R. Duverne (1893-1974), auteur pour la jeunesse à la Maison de la Bonne Presse. J. Lacroix (1900-1986), philosophe co-fondateur d'*Esprit*. J. Létourneau (1907-1986), homme politique, proche de Sangnier. P.-H. Simon (1903-1972), romancier essayiste, collaborateur à *Temps présent*. Ch. Sustrac (1874-1951), directeur de la bibliothèque Sainte-Genève. J. Thévenot (1916-1983), journaliste radio. Paul Gemähling (1883-1962), juriste, professeur à l'université de Strasbourg, proche de Sangnier. E. Borne (1907-1993), philosophe et journaliste, proche de Sangnier, collaborateur à *Esprit* et à *Temps présent*. M. Grégoire (1907-1996), homme politique belge, chrétien-démocrate. J. Lefrancq (1894-1949), belge, professeur de philosophie et conservateur de musée, fondateur des équipes *Esprit* en Belgique. E. Beaussart (1887-1965), belge, homme de lettres et syndicaliste, directeur de *La Terre wallonne*. L. Sturzo (1871-1959), prêtre et homme politique italien, antifasciste, à l'époque en exil à Londres (*NdÉ*).

III MENSONGES

I

Dans *Le Journal* du 8 mai, Max Massot⁴⁶, ne dit rien moins que ceci :

Le lundi matin, un certain avion, sans marques apparentes, se mit à tourner en rond au-dessus de Guernica. Peu à peu, il abaissait son vol. Tout à coup, au beau milieu de la grand'place, on vit une section de « gudaris » – soldats séparatistes – déployer quatre draps de lit juxtaposés. Et, munis d'un tison éteint, ils traçaient sur ce blanc des signes inconnus. De l'avion, un parachute supportant un petit paquet tomba dans le groupe des miliciens. C'était le signal.

La soldatesque se partagea : tandis que les uns, frappant dans leurs mains, faisaient la chasse aux passants et leur ordonnaient à s'abriter, d'autres déchargeaient un camion rempli de bidons. Chaque homme saisissait sa part d'essence et courait vers un lieu désigné. Là, d'un léger coup de couteau, il perçait la base du bidon et commençait sa besogne d'arroseur. Puis des coups de sifflet rassemblèrent la troupe incendiaire qui prit le chemin de la manufacture d'armes. La manœuvre dura plus d'une heure. Alors l'avion fantôme reparut et recommença de virer très bas. Et, soudain, les bombes, des bombes spéciales, assez légères mais douées d'un énorme pouvoir incendiaire, se mirent à choir avec régularité, pointe monstrueuse du rapace anonyme qui semblait mener sa ronde sur les fumées d'un charnier. Quelques projectiles éraflèrent les toits. Mais ceux qui portaient juste allumaient, tout à coup, un réseau de mailles liquides qui propageaient le feu le long des murs, dans les ruelles et sur les toits. Telle fut la seule manœuvre, bien conçue et réussie par les rouges, au cours de l'actuelle campagne de Biscaye.

2

Burgos, 15 mai

Radio-Burgos communique des détails suivants :

Pour la première fois, des appareils marxistes de bombardement sont apparus sur ce front. Mais ils ont dû s'enfuir dès l'apparition de nos avions de chasse. Quelques bombes ont causé de grands dégâts dans l'historique Casa de Juntas, à Guernica.

46. *Le Journal*, quotidien populaire marqué à droite. M. Massot (prix Albert-Londres 1938) en a été l'envoyé spécial à la guerre d'Espagne (*NdÉ*).

3

Le 3 mai

La Gazzetta del Popolo : « ... le bombardement aérien de la cité de Guernica, près de Bilbao, opération de caractère essentiellement militaire, nécessitée par les circonstances. »

Le 4 mai

Corriere della Sera : « Le bombardement de la cité de Guernica a existé seulement dans la fantaisie des Basques, des Français, et des Anglais. »

4

Le Temps, 13 mai 1937

**Vive attaque de l'agence officieuse allemande
contre la « propagande anglaise »**

Notre correspondant particulier nous téléphone, mercredi matin, 12 mai :

« La presse publie ce matin un long communiqué du DNB⁴⁷ daté de Berlin, et qui prend à partie la “propagande” anglaise dans les événements d'Espagne. Cette fois, on n'accuse plus seulement des journaux comme le *Times*, le *News Chronicle* ou le *Daily Herald* d'avoir inventé de fausses nouvelles au sujet du rôle des avions allemands à Guernica : ils ont obéi, dit-on, à un mot d'ordre.

La campagne de presse sur le prétendu bombardement de Guernica, par des avions allemands, dit en substance le communiqué de l'agence DNB, est une odieuse manœuvre à laquelle ne sont pas étrangers les bureaux de propagande anglais. Seule la presse anglaise s'est occupée de ce cas d'atrocité fabriqué par elle. Un mot d'ordre uniforme était indéniablement à la base de cette propagande de mensonges.

Les correspondants diplomatiques des grands journaux anglais se sont occupés de l'affaire et cela était suspect, car les correspondants diplomatiques reçoivent quotidiennement des mots d'ordre uniformes. Ces histoires d'atrocités ont été lancées dans le monde avec un manque absolu de scrupules.

Pour prouver la fausseté des informations concernant le bombardement de Guernica par des avions allemands, le DNB recourt à un argument singulier : “Il est établi, écrit-il, que l'España a été coulée par une mine et non par une bombe d'avion, comme l'avaient écrit les journaux anglais. Par conséquent, le bombardement de Guernica est également faux.” Les récits publiés avec les mêmes

47. DNB : Deutsches Nachrichten Büro, agence de presse allemande créée en 1934 sous le contrôle des nazis (*NdÉ*).

détails dans la presse anglaise seraient en contradiction absolue avec le rapport de l'amirauté.

Il est visible, conclut l'agence officieuse, que ces mensonges visent un but : la propagande en faveur des armements de l'Angleterre. Ils sont comparables aux mensonges imaginés pendant la guerre, tels que le massacre des enfants belges par les troupes allemandes. Il s'agit tout simplement de montrer aux Anglais à quoi ils devraient s'attendre dans le cas d'une nouvelle guerre européenne.

Ainsi, on sabote l'entente désirée et offerte loyalement par l'Allemagne, et on porte un grave préjudice à la paix en Europe. Ces fabricants d'atrocités s'en soucient aussi peu qu'autrefois pendant la guerre mondiale. »

Cette note officieuse, qui suppose fallacieusement que la presse anglaise serait dirigée comme l'est en effet la presse allemande, est le point final de toute une campagne de presse bien orchestrée. Cette campagne commence exactement le 4 mai dans tous les journaux à la fois.

5

Bulletin d'Information espagnole, 3 mai
(Bulletin quotidien confidentiel du fascisme espagnol à Paris)

La vérité sur Guernica

La Presse parisienne découvre aujourd'hui la vérité au sujet de Guernica : Le Jour publie une information intitulée : « C'est l'incendie qui a détruit Guernica et non pas les bombes. » Max Massot, envoyé spécial du Journal, publie un long article intitulé : « Guernica n'a pas pu être détruite par les bombes de l'aviation. Ce sont les rouges qui l'ont incendiée *à la main* ». Dans cet article il examine, comme un homme qui a fait la Grande Guerre, les effets des explosions et il en conclut que les mines seules peuvent les avoir produits, car aucun des belligérants ne possède d'artillerie du calibre nécessaire. Vingt jours de bombardement constant, ajoute-t-il, ne pouvaient arriver à produire ce qui a été fait à Guernica : cela a été nécessairement *fait à la main*.

6

L'Aube, mercredi 19 mai 1937

Encore Guernica

M. LÉON BAILBY⁴⁸, DIRECTEUR DU JOUR,
 AVAIT DONNÉ UNE FAUSSE CITATION DU TIMES

Convaincu de mensonge, il récidive quand même...

Encore Guernica ? Bien sûr ! Ce procès, devant l'opinion publique, vaut la peine qu'on y revienne, surtout après les incidents d'audience qui viennent de se produire.

L'Aube, la première dans la presse, grâce à Jean Richard, a versé au dossier une pièce qui est et restera un document capital d'histoire.

Dans cette affaire comme en toutes celles où nous avons eu à prendre position, tant que d'autres persisteront à mentir, nous persisterons à montrer qu'ils ne disent pas la vérité.

Le vers amer de Térencia,

Obsequium amicos, veritas odium parit⁴⁹

ne nous a jamais arrêtés : il semble avoir retenu l'attention entre autres de M. Léon Bailby : le directeur du Jour aurait dû préciser que cette maxime, comme bien d'autres, pouvait se retourner : il se serait ainsi évité une des leçons les plus cinglantes qui aient été administrées à l'un de ceux qui prétendent à l'honorable qualité de journaliste.

Le 6 mai 1937, l'éditorial de M. Léon Bailby paraissait dans Le Jour sous ce titre : « Ce sont les rouges qui ont brûlé Guernica ».

Le sur-titre « Jours nouveaux » était vraiment de circonstance !

La première phrase était pour féliciter « notre confrère britannique le Times » à propos de l'acte de courage qu'il venait d'accomplir.

« On sait, exposait M. Léon Bailby, que les anarchistes catalans et valenciens ont menti au monde quand ils ont prétendu que Guernica avait été atrocement bombardée par l'aviation étrangère au service des nationaux. On nous montrait les avions allemands se servant de leurs mitrailleuses pour canarder à bout portant des femmes, des enfants, des vieillards qui fuyaient leur petite cité incendiée par les bombes aériennes.

Ainsi, on gravait dans l'esprit des hommes civilisés une image indélébile de cruauté aux dépens de Franco et de Mola. »

Nous ignorions jusqu'alors qu'un chanoine de Valladolid et le curé de Guernica dussent être comptés parmi les « anarchistes catalans et valenciens » ; mais M. Léon Bailby devait être autrement renseigné : passons.

48. L. Bailby (1867-1954), journaliste, fondateur en 1933 du *Jour*, proche des thèses d'Action française (NdÉ).

49. Térencia : « La complaisance procure des amis, et la vérité des haines » (NdÉ).

« Un scrupule nous tenait cependant, poursuivait plus loin le directeur du *Journal* :
... comment des journaux sérieux comme le *Times* pouvaient-ils assurer avoir été témoins des meurtres accomplis par l'aviation allemande à Guernica ?

Or, le *Times* a le courage de reconnaître son erreur et d'en effacer le souvenir par un nouveau témoignage qu'apporte son envoyé à Vitoria, mieux documenté :

“Ce sont, dit-il, les Basques qui sont responsables de l'incendie de Guernica, comme ils l'étaient de ceux de Durango et d'Eibar. Dans ces villes, en effet, qui subirent pendant leur résistance des tirs nombreux, on remarque que le feu a pris seulement au moment de l'évacuation, c'est-à-dire quand les fuyards rouges voulaient à la fois ne laisser derrière eux que des cendres et charger leurs poursuivants d'un crime imaginaire.”

Et le *Times* termine par cette déclaration formelle :

“Il est difficile de croire, comme le prétendent les Basques, que Guernica a été soumise à un bombardement particulièrement violent et que les nationalistes auraient employé des bombes incendiaires.”

Ainsi, entre les versions du correspondant du Times à Bilbao (bombardement) et celle, ainsi rapportée, du correspondant du même grand journal anglais à Vitoria, les scrupules de M. Léon Bailby ne résistaient pas.

Et il pouvait tirer ces conclusions :

« 1° Une fois de plus on nous a menti ;

2° Les extrémistes, qui font un sort à toutes les fables inventées par l'Espagne rouge, étouffent tous les témoignages contraires. »

La troisième qui visait l'Office espagnol du Tourisme du boulevard de la Madeleine, ne retranchait rien à la force affirmative des deux premières.

Le Journal a ses lecteurs : malgré leur niveau intellectuel, ils peuvent ne pas entendre tous l'anglais ; tous ceux d'entre eux qui entendent l'anglais peuvent ne pas lire le Times ; tous ceux d'entre eux qui lisent le Times peuvent ne pas avoir eu la curiosité de confronter les citations de M. Léon Bailby avec l'original.

Quelqu'un cependant commit cette indiscretion : il y avait, semble-t-il, quelque droit : c'était le directeur des services parisiens du Times, M. David Scott.

Le jour même, il adressait à M. Léon Bailby la lettre suivante, en conclusion de la vérification fort simple qu'il venait d'effectuer :

6 mai 1937
Monsieur Léon Bailby,
Le Journal, Paris

Monsieur,

En lisant *Le Jour* de ce matin, je remarque l'article signé par vous-même, dans lequel vous prétendez que le *Times* « a le courage de reconnaître son erreur » en ce qui concerne le bombardement de Guernica par les avions de l'armée du général Franco en Espagne.

Je sais que vous avez écrit cet article avant de lire dans le *Times* d'aujourd'hui un nouvel article de notre envoyé spécial à Bilbao, qui vous aura prouvé que le *Times* n'abandonne nullement sa thèse du premier jour. Je constate toutefois que vous avez cru bon d'insérer dans votre article du *Jour* une prétendue citation de l'article de notre envoyé spécial à Vitoria. Je fais allusion au paragraphe suivant, « cité » en italiques et entre guillemets, dans votre article :

« Ce sont (dit-il) les Basques qui sont responsables de l'incendie de Guernica, comme ils l'étaient de ceux de Durango et d'Eibar. Dans ces villes, en effet, qui subirent pendant leur résistance des tirs nombreux, on remarque que le feu a pris seulement au moment de l'évacuation, c'est-à-dire quand les fuyards rouges voulaient à la fois ne laisser derrière eux que des cendres et charger leurs poursuivants d'un crime imaginaire. »

Ayant examiné le texte de notre envoyé spécial à Vitoria avec l'attention que vous concevez, je n'y trouve aucune déclaration correspondant de près ni de loin à ce que vous avez publié en guise de « citation » de notre journal. Au contraire, notre envoyé spécial déclare à la fin de son article que les autorités insurgées elles-mêmes reconnaissent la difficulté d'établir la cause de l'incendie.

Vous n'ignorez certainement pas les conditions dans lesquelles les journalistes étrangers sont obligés de travailler dans la partie de l'Espagne dont les insurgés sont actuellement les maîtres. Pour l'informateur avide de vérité, cela ne peut être qu'une raison de plus pour éviter toute interprétation, et encore plus toute citation tendancieuse des récits de ces journalistes. C'est pourquoi, en tant que représentant des intérêts du *Times* en France, je vous prie et invite, conformément à la loi de la République française, d'insérer cette lettre dans un prochain numéro de votre journal, en lui donnant la même importance qu'à l'article sur lequel je viens attirer votre attention.

Veillez agréer, monsieur, des salutations distinguées,

Signé : *David SCOTT*,
correspondant en chef

Voilà une lettre qu'il n'est sans doute pas agréable de recevoir ; mais quand on applique cette formule d'Alphonse Karr⁵⁰ que « la bonne foi en politique est une niaiserie », il faut s'attendre à de tels désagréments.

Au demeurant, le ton apparaît d'une netteté et d'une dignité irréprochables : c'est le ton d'un « Monsieur » qui sent derrière lui, pour augmenter son poids et renforcer son autorité, le poids et l'autorité de l'organe le plus grave et le plus puissant de l'Empire britannique.

On comprend assez bien qu'après ce coup de masse, M. Léon Bailby ait mis douze jours à se ressaisir : cependant que les services du Times pressaient le directeur du Jour d'avoir une réaction quelconque : le directeur, ou plutôt son secrétariat, car M. Léon Bailby ne répondait plus au téléphone. Qu'on ne nous accuse pas ici de raffiner : nos renseignements ont été pris à la meilleure source.

La Pentecôte est survenue ; saisi par le Times d'un ultimatum de 24 heures, M. Léon Bailby vient de « donner suite » : le Saint-Esprit et ses dons – parmi lesquels figurent, si nous avons bonne mémoire, le discernement, l'intelligence et la prudence – l'ont de toute évidence épargné.

Sous le même titre que le 6 mai, « Ce sont les rouges qui ont brûlé Guernica », il commence par le prendre de haut avec « ce subalterne du Times dont la demande de publication d'une rectification lui paraît manquer de « courtoisie ».

Parbleu !

Et comme elle lui paraît telle, c'est bien simple, il ne la publie pas !

En place, il reproduit non pas la correspondance en question du Times, dont il s'est inspiré par son premier article : mais la dépêche Havas traduisant cette correspondance.

Nous n'appliquerons pas à l'interprète d'Havas le mot fameux « traduttore, traditore », ayant reconnu par nous-mêmes que le texte anglais publié dans le Times le mercredi 5 mai avait été, au contraire, assez exactement traduit par l'agence.

Il nous apparaît toutefois que lorsqu'on fait œuvre d'historien – et M. Bailby, en l'occurrence, y prétend – c'est un souci élémentaire que de se référer au texte original.

De plus :

1° M. Bailby ne reproduit même pas entièrement ce document de seconde main ;

2° Les passages qu'il commente, au lieu de les citer textuellement, sont interprétés de la façon la plus tendancieuse : il faudrait une colonne de plus pour faire cette démonstration point par point : nous sommes à la disposition de M. Bailby pour l'établir quand il voudra ;

3° On comprend la gêne de M. Bailby : chaque paragraphe de la correspondance anglaise fait apparaître dans le texte même une réticence qui justifie à chaque détour de phrase ce que M. Scott souligne dans sa lettre des « conditions dans lesquelles

50. A. Karr (1808-1890), romancier et journaliste, collaborateur du *Figaro* (NdÉ).

les journalistes étrangers sont obligés de travailler dans la partie de l'Espagne dont les insurgés sont actuellement les maîtres ».

À ce propos, est-il exact que le correspondant de l'Agence Havas à Salamanque ait fait suivre sa dépêche relatant l'enquête à laquelle le général Mola avait convié les journalistes à Guernica – où ce correspondant ne se serait d'ailleurs pas rendu – de cette invitation inouïe en matière de correspondance de guerre et qui est un signe des « conditions de travail » signalées plus haut : « Prière de donner la plus large publicité à ces informations » ?

4° M. Bailby prétend, dans son second article, avoir, dans le premier, « résumé » mais non « cité » la dépêche d'Havas, dont il s'est nourri sans la bien digérer : or, ce prétendu résumé apparaissait en italiques et entre guillemets.

On aimerait savoir quel signe typographique permet de reconnaître dans Le Jour ce qui constitue véritablement une citation.

5° Enfin, malgré toutes ces acrobaties, M. Léon Bailby ne parvient pas à retrouver, pour son second article, la phrase « citée » dans le premier, imputant aux Basques la responsabilité de l'incendie de Guernica, et contre laquelle M. Scott, dans sa lettre, s'est inscrit en faux.

Et pour cause : la phrase n'existe pas.

Il n'est même plus ici question d'ergoter sur la différence de précision entre une citation et un résumé : nous sommes en présence d'une invention dans toute sa pureté rhétorique.

Mais, en rhétorique, les moyens d'inventer sont, nous a-t-on appris, les preuves, les mœurs et les passions.

Les preuves ? Nous n'en trouvons, dans la circonstance, que de la mauvaise foi de M. Bailby et de l'embarras cruel qu'il manifeste – comme il est classique en pareille occasion – en parlant vite d'autre chose : de correspondances de l'Action Française, de la propagande de mensonge dans les milieux catholiques.

Les mœurs ? Ce sont celles que tendent à instaurer dans la presse française certains organes qui, pour se référer au sens ancien du mot, ne peuvent être francs parce qu'ils ne sont pas libres.

Les passions ? Ah ! pour celles qui sont partisans, nous nous inclinons devant M. Léon Bailby.

Mais nous n'accepterons pas l'application que celui du Jour a voulu faire, et avec quelle maladresse, du mot de Chateaubriand : « Qu'un mensonge répété devient une vérité. »

Pierre-Louis FALAIZE⁵¹

51. P.-L. Falaize (1905-1974), journaliste à *La Dépêche de Lille* (NdÉ).

À propos de Guernica

RÉPONSE AUX ALLÉGATIONS DE LA DÉPÊCHE DE LILLE

Toujours Guernica ! Les émouvantes déclarations du chanoine Onaindía, témoin du bombardement, à notre collaborateur Jean Richard (*L'Aube*, 30 avril), puis la solennelle confirmation desdites déclarations (*L'Aube*, 6 mai) ont eu un retentissement international.

Toute une partie de la presse française et de la presse anglaise les a passionnément discutées ou bien reproduites. Le *Catholic Herald*, en particulier, a donné presque *in extenso* l'article de J. Richard. Cet intérêt pour l'un des témoignages les plus précis du bombardement de la petite cité basque est bien naturel, car celui-ci a ému le monde comme un retour à de barbares procédés que l'on croyait, depuis la grande guerre, ne plus jamais voir reparaître.

Mais il existe en France toute une presse qui n'a pas voulu comprendre et qui, après avoir annoncé la vérité, s'est reprise au bout de quelques jours et sur un mot d'ordre commun a lancé la version de l'incendie volontaire par les Basques ! La plupart de ces journaux, soucieux de motiver leur volte-face, déclarent qu'un organe aussi peu suspect que le *Times* l'a lui-même faite en publiant un démenti de son envoyé spécial à Vitoria.

Mais prenons un cas précis. Celui de La Dépêche de Lille.

Dans son numéro du 9 mai 1937 ce journal consacre toute une colonne à démontrer que « ce sont les rouges qui ont détruit Guernica » et prend à parti « certain journal de Paris qui n'est point antireligieux » ... relatant « le témoignage d'un prêtre basque témoin de l'atroce bombardement » et qui revivait dans un récit émouvant « les heures incroyables qu'il avait connues à Guernica ».

« Or, déclare *La Dépêche*, le général Mola a fait visiter aux journalistes étrangers la ville détruite, avec possibilité de voir et d'enquêter eux-mêmes. Peu de traces de bombes, mais, par contre, des marques indiscutables d'un incendie au pétrole.

C'étaient donc bien les "rouges" qui avaient détruit Guernica. Le correspondant du *Times*, pourtant peu favorable aux nationalistes espagnols, le constate loyalement. Quant au prêtre témoin du bombardement, il faut croire qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination d'un écrivain démagogue et sectaire. »

IV ÉPILOGUE

*La Flèche*⁵², 8 et 15 mai

APRÈS LE MASSACRE DE GUERNICA

Comment la presse française ment...

La tragédie de Guernica continue à alimenter les polémiques des journaux. Actuellement, des milliers de Français, lecteurs d'une presse asservie, s'imaginent que ce sont les « rouges » qui ont incendié de leur propre main la petite ville de Guernica, berceau des traditions basques.

Aujourd'hui une telle assertion devient tellement grotesque qu'il faut être l'infortuné dindon de la farce quotidienne d'un Bailby pour y ajouter foi.

À l'heure actuelle, à Paris et à Londres comme à Bilbao, on ne trouvera pas un seul rédacteur d'agence, un seul journaliste sérieux – qu'il soit de droite ou de gauche – pour soutenir que la destruction de Guernica et le massacre de ses habitants n'est pas le fait d'avions au service du gouvernement « national ».

Oui, bien sûr, une certaine presse a monté en épingle le démenti officiel de Salamanque, puis deux dépêches, émanant l'une de l'envoyé du *Times*, l'autre du correspondant d'Havas en territoire insurgé. Il convient donc d'analyser la matière première des mensonges de notre grande presse et les formes différentes que nos menteurs patentés leur donnent.

MATIÈRE PREMIÈRE DU MENSONGE

En ce qui concerne le démenti, il convient de faire remarquer que c'est seulement devant l'énorme vague d'indignation provoquée en Angleterre par l'assassinat collectif d'une population sans défense, que les autorités nationalistes se sont décidées à publier dix lignes grotesques qui n'abusent personne.

Les deux dépêches, celle d'Havas et celle du *Times*, sont datées de Vitoria. L'une et l'autre déclarent que « les journalistes » ont visité Guernica sous la conduite d'officiers de l'état-major du général Mola. « Ils » ont pu constater que tous les pans de murs restés debout ne portent aucune trace d'éclats de bombes, ce qui prouve que l'incendie volontaire de la ville était évident. Nulle part le correspondant d'Havas ne nous dit qu'il a vu « lui-même », qu'il a constaté « de ses propres yeux » toutes ces évidences, qu'il a accompagné « les » journalistes dans leur visite. On peut donc croire sans risque de se tromper que celle-ci fut organisée

⁵². *La Flèche de Paris* : hebdomadaire radical-socialiste fondé en 1932 (*NdÉ*).

pour les seuls rédacteurs des feuilles de Burgos et de Séville et que les dépêches des correspondants d'Havas et du *Times* ne sont que l'émanation d'un compte rendu officiel qui leur fut remis par la suite.

LE PLUS HAINEUX SE DÉPÊCHE DE MENTIR

Bien entendu, Bailby qui est sans doute actuellement le pisseur d'encre le plus haineux de toute la presse française a sauté sur la dépêche du *Times*. Il écrit :

« Un scrupule nous tenait cependant : comment des journaux sérieux comme le *Times* pouvaient-ils assurer avoir été témoins des meurtres accomplis par l'aviation allemande à Guernica !

Or, le *Times* a le courage de reconnaître son erreur et d'en effacer le souvenir par un nouveau témoignage qu'apporte son envoyé à Vitoria, mieux documenté. »

Pas de chance. Le même jour, l'envoyé spécial du *Times* à Bilbao, réfute d'une façon péremptoire les simples « hypothèses » de la dépêche de Vitoria. Il faut citer ce texte :

« Les allégations de Salamanque sont fausses. J'ai personnellement interrogé vingt réfugiés, aux abords mêmes de la ville, la nuit qui a suivi la destruction. Leurs récits concordent complètement sauf pour certains détails sans importance. Entre 4 h 30 et 7 h 45, Guernica a été détruite par des avions ...

... À 22 heures, je suis parti en automobile pour Guernica. Les signes du bombardement étaient évidents. Les toits de maisons qui n'étaient pas brûlés étaient percés d'innombrables trous de bombes qui n'existaient pas la veille quand j'étais déjà venu à Guernica. Les arbres étaient déchiquetés par les éclats de bombes et les feuillages arrachés. J'ai ramassé un certain nombre de ces éclats de bombes. Ils étaient du même métal que celui des bombes que lancent les avions allemands du général Mola sur le front. Un journaliste qui m'accompagnait a ramassé lui-même trois éclats de bombes incendiaires, toutes trois de fabrication allemande et portant la date de 1936. »

La dépêche Havas, de son côté, note que ...

« Malgré des recherches méticuleuses, les journalistes n'ont trouvé aucun trou de bombe ; ils en ont relevé quelques-uns seulement aux environs de la ville, particulièrement près des routes desservant la ville. »

Évidemment.

Les témoins oculaires du bombardement affirment tous que toutes les bombes lancées par les avions étaient incendiaires. Il est normal par conséquent que l'on ne

trouve de trous de bombe que dans des endroits sans édifices. Quand les maisons étaient en feu, les habitants affolés se précipitaient dans les rues où les avions les mitraillaient sans pitié. Tous les témoignages concordent sur ce point.

RÉCUSERA-T-ON LE TÉMOIGNAGE DE CEUX QUI ONT VU ?

J'ai pu me rencontrer avec M. Picavea⁵³, délégué à Paris du gouvernement basque. Dans l'hôtel calme de l'avenue Marceau qui abrite depuis peu de semaines la délégation d'Euzkadi, cet homme pondéré, dont la gravité naturelle du visage est adoucie par des yeux pleins de cette lumière intérieure que font les consciences droites, m'a décrit le martyre que subit actuellement son pays, petit par les limites géographiques mais grand par l'exemple qu'il donne au monde.

M. Picavea est indigné de l'attitude de certaine presse française. Sa conscience de chrétien se révolte devant les mensonges impudents des journaux nationaux et des feuilles dites catholiques.

« L'atroce massacre de Guernica est, hélas ! absolument indiscutable, me dit-il. Il faut être criminel ou fou pour le nier. Non seulement le prouvent surabondamment les innombrables témoignages des centaines de blessés qui encombrant les hôpitaux de Bilbao, mais encore ceux tout récents que viennent de porter à la radio sous la foi du serment le maire et le curé de la ville martyre. » Récusera-t-on le témoignage de ceux qui ont vu, de ceux qui ont été blessés ?

M. DE CASTELNAU⁵⁴ S'INDIGNE, MAIS POUR UNE AUTRE RAISON !

Peu d'heures après ma visite à M. Picavea, deux feuilles me tombaient sous les yeux, *l'Écho de Paris*, *l'Action Française*.

Dans le premier, M. de Kérillis⁵⁵ (c'est un personnage à scrupules), déclare : « Non, nous ne sommes pas insensibles à la tragédie de Bilbao. » Il plaint le peuple basque, il se sent « le cœur serré devant ses souffrances », il voudrait pouvoir lui « venir en aide ».

Drôle de façon de l'aider que d'applaudir ceux qui l'assassinent !

53. Rafael Picavea (1867-1946), homme politique, catholique conservateur, fut nommé en octobre 1936 délégué du Gouvernement basque à Paris (*NdÉ*).

54. Édouard de Castelnau (1851-1944), général, chef d'état-major de Joffre durant la Première Guerre mondiale, a créé la Fédération nationale catholique en 1924 en réponse au Cartel des gauches qui voulait relancer la politique anticléricale d'avant-guerre (*NdÉ*).

55. Henri de Kérillis (1889-1958), journaliste, directeur du service politique de *L'Écho de Paris*, quotidien républicain conservateur (*NdÉ*).

Encore plus que le cynisme tranquille d'un Bailby, nous répugne sans doute ce genre de sensiblerie soutenant, épaulant le mensonge qui nous représente les habitants de Guernica mettant eux-mêmes le feu à leurs maisons (et sans doute se jetant dans les flammes et se causant les plus horribles blessures, rien que pour en rejeter la faute sur l'innocent Mola !).

Le brave général de Castelnau qui, indigné, proteste contre la suppression du ridicule monôme réactionnaire qui chaque année cherche à s'annexer la pure figure de Jeanne d'Arc, fille du peuple qui, elle, est morte *parce qu'elle ne savait pas mentir*, ne protestera pas, ni dans l'*Écho* ni dans le *Bulletin de la Fédération nationale catholique*, contre le massacre systématique d'une population sans défense. Les femmes, les enfants délibérément assassinés à Guernica ne l'empêcheront pas de dormir sur les deux oreilles.

Dans très, très longtemps, le général de Castelnau mourra dans son lit.

Les bombes préfèrent les civils...

L'EMBARRAS DU CHOIX

Enfin nous sommes tombés sur l'A. F.

C'est plus beau que tout. Pellisson-Maurras⁵⁶, inondé dans sa cellule par la lumière de la Vérité, s'indigne des mensonges de la presse (*sic*). Il intitule son article : « Contre le mensonge-roi ». Lyrique, il écrit :

AINSI, L'IMPOSTURE DE GUERNICA EST RÉGLÉE

« ... Ce n'est pas l'aviation nationale qui a détruit Guernica. La ville n'a pas péri sous les bombes tombées du ciel. Elle a été dévorée par les incendies que les Russes y avaient méthodiquement allumés en l'abandonnant, mais (beau raffinement de la même méthode) en imputant cette barbarie aux vainqueurs.

... Il est donc indispensable que toutes les précautions de l'esprit critique, toutes les mises en garde de l'intelligence et de la raison soient dressées et que celles-ci soient mises en éveil continu pour contrebattre cette entreprise de falsification.

... La raison dit que, en des circonstances pareilles, sous la grave menace de l'imposture systématisée, mobilisée, et mise en œuvre contre l'ordre et contre la patrie, la première défense de la raison doit consister à savoir, donc à avoir une presse indépendante.

56. Pellisson était le pseudonyme qu'empruntait selon les cas Charles Maurras (*NdÉ*).

... Alerte ! Alerte ! Nous sommes quelques journaux en France qui savons nous parer et garer les parties de l'esprit public qui nous suivent. Ne craignons pas d'invoquer hautement la conscience de ce que nous représentons. Tenons-nous, entraïdons-nous, et demandons à nos lecteurs de se rendre compte du service unique par nous rendu à eux et à tout ce qui leur est cher. »

Nous limiterons ici ces citations d'une presse qui nous fait honte.

Le mensonge dont elle vit emprunte des truchements divers. Il est hystérique avec Maurras, venimeux avec Bailby, papelard avec Kérillis.

Les pauvres cuistres qui apportent leurs huit sous au marchand pour l'acheter chaque matin n'ont que l'embarras du choix.

Jean MAZE

En conclusion : *Magis amica veritas...*

Un intellectuel haut placé nous écrit :

Oui, j'ai écrit à X... et j'ai dit publiquement mon mal au cœur de ce nouveau manifeste sur Guernica : 1° Parce que malgré votre chanoine, les enquêteurs et témoins anglais, pourtant de sympathie « gouvernementale », ont dû avouer que la majeure partie, sinon même la totalité du dommage, a été faite par les rouges qui, selon leur coutume, l'ont imputé ensuite aux nationaux. 2° Parce que vous n'avez jamais protesté contre les abominations sadiques et gratuites perpétrées par les rouges.

On a vu plus haut, en ce qui concerne le 1^{er}, comment ont été fabriquées les soi-disant « rétractations » des témoins anglais, et lequel des partis en cause est pris en flagrant délit de mensonge.

Le 2^e nous donne l'occasion d'une mise au point qui doit être nette. Nos amis espagnols qui ont témoigné dans *Esprit* en novembre 36 ont ditsans ambiguïté leur réprobation pour tout excès, de quelque camp qu'il vienne⁵⁷. Cette réprobation a même été assez forte pour éloigner l'un d'eux de se ranger au camp du gouvernement légitime, alors que, dans de multiples articles, il n'a jamais fait secret de son hostilité radicale au mouvement de Franco. Si nous n'avons pas eu à nous étendre sur les atrocités « rouges », nous l'avons signifié expressément, c'est que la presse en était pleine, voire au-delà de l'information honnête. Notre rôle, *au service de la vérité*, et non pas de l'esprit partisan, s'est borné de ce côté à montrer :

57. Allusion à José María de Semprún y Gurrea (1896-1966), « la question d'Espagne inconnue » et d'A.M.V. (Alfredo Mendizábal Villalba, 1897-1981), « Double refus » (*Esprit*, novembre 1936) (*NdÉ*).

a) comment le volume de ces atrocités était grossièrement exagéré pour des fins de politique intérieure ;

b) comment elles étaient des faits « de base » sans aucune sorte de complicité gouvernementale, inaptes donc à justifier la sédition et la plupart consécutives à la colère provoquée par cette sédition monstrueuse.

c) quels antécédents historiques pouvaient, non pas au moindre degré que ce soit les justifier en théorie, mais les expliquer, quelles attitudes historiques pouvaient pour l'avenir et en d'autres pays en prévenir la reproduction.

Le même souci de vérité intégrale nous amène à souligner des faits comme les exécutions de prêtres par les troupes de Franco, l'attentat contre Guernica. Si nous possédions des documents communicables répondant aux témoignages les plus dignes de foi, nous aurions à dire aussi, et l'histoire le révélera un jour, ce que sont les exécutions en masse sur territoire nationaliste. 60 par jour dans telle ville du Nord, nous affirme un témoin, plusieurs milliers à Grenade et plusieurs dizaines de milliers en Andalousie, nous rapporte un autre. Tous les prisonniers fusillés, avoue la catholique et conservatrice *Libre Belgique*. Nous avons la certitude morale de ces faits, bien qu'une certitude de transmission orale et fondée sur une confiance personnelle faite au témoin ne soit d'aucun usage pour une revue.

Faut-il ajouter, bien qu'on nous rapporte aussi des faits de torture sadique dans l'Espagne nationaliste, que ce n'est pas la « propreté » du massacre qui peut nous le rendre moins odieux ?

Sur la question plus particulière du bombardement des populations civiles, le désarroi des défenseurs de Franco, ne pouvant plus longtemps nier, a choisi une voie de retraite : la contre-offensive. C'est ainsi qu'ont été mises en vedette, dans la presse, les victimes civiles du bombardement de Valladolid. L'argument n'a pas manqué de nous émouvoir. Et nous prions nos lecteurs de croire que si les gouvernementaux chargeaient leur cause de quelque Guernica, nous serions les premiers à élever notre protestation publique.

Mais à peine la nouvelle était-elle apparue dans la presse que le démenti en arrivait par une parole dont personne ne contestera l'autorité. Voici la dépêche telle que la publia une partie de la presse :

VALLADOLID N'A PAS ÉTÉ BOMBARDÉE

Mgr Henson⁵⁸, recteur du collège anglais à Valladolid, a télégraphié à notre confrère catholique de Londres, l'*Universe*, que la nouvelle venue de Burgos, annonçant un nouveau bombardement de Valladolid par des avions gouvernementaux, avec 148 victimes, dont 83 enfants au jardin public et 65 personnes sur

58. Edwin Henson fut un des soutiens les plus fervents de Franco durant la guerre civile (NdÉ).

la place de l'Indépendance, est complètement inventée. Le dernier raid sur cette ville a eu lieu le 21 avril.

Ajoutons qu'il nous a été donné, poussant une enquête sur ce fait, de recueillir le témoignage d'un milicien bombardier de l'escadrille Malraux⁵⁹, qui a participé quotidiennement aux opérations et dont nous connaissons la parfaite honnêteté morale : « Lorsque nous allons bombarder à l'arrière des objectifs militaires, nous a-t-il dit : gares, aérodromes, central-téléphoniques, tout aviateur sait que nous ne pouvons assurer le point de chute de ses projectiles à 200 mètres près, d'autant que par insuffisance de matériel, nous avons dû plus d'une fois utiliser des avions de transport, et jeter nos bombes à vue, par-dessus bord, ce qui diminue considérablement la marge de précision. De plus, une gare, un aérodrome, etc., comportent un personnel ou des passagers civils. Il est donc inévitable qu'un bombardement à objectif militaire risque de faire des victimes civiles, plus ou moins nombreuses. Mais il nous sera jamais venu à l'idée de protester contre les conséquences d'un tel bombardement, dont nous avons aussi été victimes. Quel rapport y a-t-il entre ces conséquences toujours regrettables, mais accidentelles et inévitables, et le pilonnement systématique d'une ville sans objectif militaire comme Guernica, avec poursuite de la population civile à la mitrailleuse, ou le bombardement gratuit qui sévit depuis des mois sur les quartiers de Madrid ? »

Nous ne demandons à personne de se ranger « au gouvernement » de Madrid, ce n'est ni notre rôle ni le but de cette documentation. Il est même parfaitement concevable que l'on soit hostile à la formule politique représentée par ce gouvernement – comme c'est le cas non seulement de certains d'entre nous, mais, avec une évidence éclatante, de plusieurs des signataires du manifeste sur Guernica – et qu'on ne se croie pas le droit de se masquer certains faits qu'aucune conscience ne peut sanctionner. Il se peut qu'ils bousculent certains jugements commodes, certaines partialités confortables : la vérité est alors dans son rôle, et peut-être est-ce pour plusieurs le signe auquel ils la reconnaissent. Puisque l'on tend dans certains milieux à confondre la cause de Franco et la cause du spirituel, confusion qu'aucune autorité spirituelle au monde n'a voulu accorder, c'est notre devoir propre, commandé par le titre même de cette revue, de combattre sur faits patents cette confusion sacrilège. Nous pensons remplir ainsi une fonction de caractère universel quel que soit le parti que la réflexion politique commande ensuite d'adopter dans le jeu des forces concrètes.

59. André Malraux (1901-1976), avec le soutien du gouvernement du Front populaire, a monté de toutes pièces une escadrille et prendra part aux combats auprès des républicains d'août 1936 à février 1937 (*NdÉ*).

Au nom d'*Esprit*, Mounier a accepté : 1° de faire partie d'une commission d'enquête sur la destruction de Guernica, présidée par M. Lucien Febvre⁶⁰, professeur au Collège de France ; 2° d'entrer au bureau du Comité pour la paix civile et religieuse en Espagne, qui s'honore de la présence de François Mauriac, Jacques Maritain, etc.

***Esprit* recevra de ses lecteurs toute souscription pour les enfants basques, qu'il transmettra aux comités compétents. Envoyer par chèque, chèque postal, mandat, avec mention de la destination.**

Espoir au peuple basque (*Esprit*, juillet 1937)

Cet article est certainement le plus important de Mounier sur la Guerre d'Espagne : il y récapitule les différentes options qu'il a prises ; il y témoigne des deux événements que constituent selon lui – après Guernica – le changement radical de François Mauriac et la prise de position de Jacques Maritain après presque un an de silence ; enfin, il y propose de nouveaux moyens d'action.

Dans la nuit du mardi à mercredi, tandis qu'une rumeur courait la ville : « Blum est lâché par les communistes⁶¹... », nous étions un petit nombre d'amis groupés autour de trois catholiques basques qui nous parlaient de Bilbao : des rides profondes creusaient leurs jeunes fronts ; ces visages bouleversés reflétaient l'horrible bataille. Leurs yeux fixés sur nous, sans colère mais avec une douleur poignante, cherchaient à surprendre notre pensée. Pourquoi cette indifférence de leurs frères catholiques ? Pourquoi cette hostilité, cette réprobation ?

Le signataire de ces lignes était présent à cette soirée fiévreuse. Avec deux ou trois autres, de ceux qui étaient là, il venait d'entendre un haut technicien de l'aéronautique anglaise apporter à la commission d'enquête sur Guernica, avec une sobriété modeste, résistant à toute sollicitation, les plus effarantes précisions sur l'arrivée de matériel allemand et italien pendant ces jours derniers à l'armée rebelle du Nord. Ils savaient d'une certitude brutale que l'héroïsme des hommes ne pourrait rien contre la masse de l'armement, que dans quelques heures, dans quelques jours un vieux peuple espagnol serait écrasé, au nom de l'Espagne, par une invasion

60. L. Febvre (1878-1956), historien, co-fondateur des *Annales* (*NdÉ*).

61. Depuis un an, Léon Blum gouverne le pays avec une coalition de socialistes (dont il fait partie), de communistes et de radicaux. Soutenu par son parti et par les communistes, il souhaite aider les républicains espagnols en leur livrant des armes. Comme les radicaux s'y opposent, les communistes décident de quitter le gouvernement, entraînant, le 21 juin 1937, la chute du gouvernement (*NdÉ*).

étrangère, un vieux peuple catholique exterminé, expatrié au nom du catholicisme. Ce n'étaient pas des passions partisans qui s'agitaient dans leurs cœurs pendant qu'ils traversaient les rumeurs politiques de la ville, de la salle de Commission à ce petit canton des environs de l'Étoile où une maison amie accueillait des frères dans le malheur : le peuple basque s'est défendu comme peuple, avant de se défendre comme parti, et s'il porte une idéologie, ce n'est ni la marxiste ni l'anarchiste, c'est la mystique sociale chrétienne. Ce n'étaient pas non plus des sentiments de secte. Je m'explique. Il n'y a pas à s'étonner que des catholiques se sentent un devoir supplémentaire, et une tristesse plus proche, quand des hommes sont atteints quelque part comme membres de l'Église ; on sait l'émotion qui saisit le monde ouvrier quand des ouvriers sont frappés ; ces mêmes ouvriers ne peuvent être pareillement sensibles aux malheurs qui menacent les intellectuels, ni ceux-ci aux désarrois paysans : il n'y a rien là que de naturel. Mais le christianisme, s'il institue de semblables communautés charnelles, et plus que charnelles, place, au-dessus encore du lien de coreligion, le lien de charité qui unit le chrétien non pas à toutes les idées mais à tous les hommes dans le Christ, non pas spécialement aux doctrines qui combattent le christianisme, mais spécialement jusqu'aux hommes qui l'ignorent ou le pourchassent. Guernica eût-elle été le foyer de l'anarchisme ou du communisme (ou du fascisme), la même réprobation devait trouver unanimes les catholiques devant le même acte de sauvagerie. C'est pourquoi, on semblait l'avoir oublié ces derniers jours, la plupart des écrivains catholiques qui ont protesté contre l'écrasement de Guernica avaient signé une déclaration collective, il y a quelques mois, sur le bombardement de Madrid. C'est pourquoi ce soir-là ils étaient, par la détresse de leurs coreligionnaires basques, rejetés vers la détresse de l'Espagne tout entière, quels que soient son nom ou sa marque.

*

Mais en plus de cette fraternité dans la détresse, à laquelle, espérons-le bien, aucun chrétien n'est disposé à tracer une frontière, les catholiques voient se jouer pour eux un drame supplémentaire, dans lequel se jouent le sort du catholicisme espagnol et sans doute – sociologiquement parlant – le sort de l'Église entière. Franco et plusieurs des milieux qui défendent sa cause à l'étranger combattent sous l'étiquette de la guerre sainte. *Esprit* peut légitimement rappeler qu'il fut le premier, en novembre dernier, à rejeter ce mythe redoutable. Dans un article que publie la *Nouvelle Revue française* de ce mois et qui servira de préface à un livre de notre ami Mendizábal⁶², Jacques Maritain emploie contre lui les ressources subtiles de la

62. Cf. J. Maritain, « De la guerre sainte », *NRF*, n° 286, juillet 1937, p. 21-27. Cet article est un fragment de la préface au livre de Mendizábal, *Aux origines d'une tragédie : la politique espagnole de 1923 à 1936*, Desclée de Brouwer, 1937 (*NdÉ*).

théologie. Je demanderais à nos amis de donner à cet article le retentissement qu'il appelle, s'il ne devait s'imposer par lui-même, par cette sorte d'audace sereine et rigoureuse qui marque chaque intervention de Maritain dans ce que je me permettrai d'appeler l'actualité spirituelle.

J. Maritain ne nie pas, évidemment, que la guerre d'Espagne n'ait de graves incidences religieuses : elles sont de nature à alourdir le conflit, elles ne suffisent pas à le transformer en guerre sainte. Si d'ailleurs l'on examine les sentiments des combattants, « tout ce qu'on apprend là-dessus donne lieu de penser qu'une froide résignation à la fatalité meurtrière, et à tout ce que l'homme peut faire parce que la guerre est la guerre, tient plus de place dans l'événement que la ferveur religieuse ». Mais l'argument n'est pas encore suffisant : Maritain admet que l'idée de guerre sainte ait une valeur assignable dans une civilisation « de type sacré », où les buts religieux ont un tel potentiel qu'ils attirent à eux et qualifient les moyens employés, malgré leurs impuretés. Plusieurs lui contesteront cette donnée théorique. Laissons ce débat, puisque Maritain ajoute aussitôt : « À l'égard de formes de civilisation comme les nôtres... où le temporel est plus parfaitement différencié du spirituel et, désormais bien autonome, n'a plus de rôle instrumental à l'égard du sacré, dans ces civilisations, de type profane, la notion de guerre sainte perd toute signification. » Par un mouvement inverse à celui qu'on évoquait plus haut, ce sont les valeurs sacrées, ici, « qui, au regard du mouvement objectif de l'histoire, sont sécularisées par lui, entraînées dans ses fidélités temporelles. La guerre n'en devient pas sainte : elle risque de faire blasphémer ce qui est saint. Et les moyens abominables qui sont aujourd'hui les siens rendent inévitables un tel résultat ». L'idée de guerre sainte, appliquée à de telles conditions, risque de faire passer de tels moyens pour l'ordre sacré lui-même. Alors que « les moyens propres du Royaume de Dieu ne sont ni la force des armes ni le sang versé ». Ils ne sont pas non plus dans un régime « imposant à la religion, tenue pour un moyen de gouvernement ou "incorporée" à une œuvre politique, une protection asservissante, mais comme creusant entre elle et le peuple un abîme d'amertume et de ressentiment, et tarissant les sources intérieures elles-mêmes de sa vitalité, en telle sorte que les causes profondes des maux spirituels qui apparaissent aujourd'hui continueraient d'empoisonner l'histoire ».

C'est à la conscience de tels dangers, du drame que propose à la conscience chrétienne l'alternative entre le danger, ici, d'une réaction non seulement anticléricale mais anti-ecclésiale, là d'un théocratisme de protection fasciste, que Maritain adjure les chrétiens de ne pas simplifier le problème religieux en Espagne jusqu'à l'image – illusoire – de « l'écrasement des *méchants* par les *bons* ».

Nous avons déployé assez d'efforts, depuis un an, au service de cette idée, pour avoir pu constater qu'elle ne s'est fait jour que dans une minorité encore et que,

somme toute, il faut l'avouer si l'on veut en sortir, le drame espagnol se chiffre en Europe jusqu'ici non pas seulement par une carence, mais par un recul massif du sens chrétien. Un nombre considérable de chrétiens se sont raidis devant l'interrogation qu'il leur pose, simplifiés par paresse devant les complications de conscience où il les entraîne, durcis devant la purification héroïque qu'il leur demande. Souhaitons que l'impartialité, la rigueur et l'autorité de Jacques Maritain réussissent à ébranler ces lourdes machines de peurs diffuses, d'intérêts mal conscients, de pusillanimités, de bons sentiments et d'illusions héroïques qui ferment tant de cœurs chrétiens, aujourd'hui, à une lecture authentiquement chrétienne de l'histoire.

*

En posant le problème de la guerre sainte, J. Maritain donne à sa thèse les pires conditions : celles où le parti combattu au nom de la foi est ouvertement non seulement anticlérical, mais anti-ecclésial et athée. Que dire quand ce sont des catholiques que d'autres catholiques combattent avec la Croix et la bannière, et les seuls catholiques peut-être dans le monde qui se soient avancés de manière décisive dans la solution du divorce, maintes fois dénoncé, entre l'Église et le monde ouvrier ? Je parle ici du peuple basque. Mais je n'en saurais mieux parler que Mauriac, dans l'article du *Figaro* auquel nous empruntons les premières lignes de cette note⁶³. On a dit cet article courageux. Il est bien plus que l'acte de courage, inexplicable et comme extérieur à lui, d'un homme resté intact à l'événement. Il signe la promesse d'un nouveau Mauriac, qui serait appelé à lire dans l'histoire aussi lucidement qu'il l'a fait dans les cœurs les ruses du bien rôdant aux environs du mal. Citons :

L'enseignement constant de l'Église catholique a toujours été que nous devons l'obéissance au pouvoir établi. Nul ne saurait nier que le jour où les généraux espagnols entrèrent en action, un gouvernement légitime siégeait à Madrid – ou du moins un gouvernement légal. Même si nous accordons qu'en la circonstance, le peuple basque aurait dû comprendre que l'insurrection devenait tout à coup le plus sacré des devoirs, jamais erreur ne fut plus excusable que la sienne : on n'assassine pas un vieux peuple chrétien parce qu'il a cru qu'il ne fallait pas se révolter.

Le gouvernement légal de l'Espagne a dit aux Basques : « Vous êtes libres. » Cette indépendance dont ils rêvaient depuis des siècles, que les rebelles leur refusaient, et qui enfin leur était légitimement concédée, comment ne l'auraient-ils pas défendue pied à pied, avec cette dure obstination de leur race ? (Nous les

63. F. Mauriac, dans un article du 18 août 1936 dans *Le Figaro* intitulé : « Badajoz », se réjouissait de la victoire de Franco dans le sud du pays. Après cet article très discuté, il préféra garder le silence jusqu'au bombardement de Guernica, qui lui fit changer de camp. Mounier cite ici « Pour le peuple basque » (*Le Figaro*, 17 juin 1937) (*NdÉ*).

connaissons depuis l'enfance, nous autres Bordelais, ces petits Basques au front tête qui jouaient farouchement à la balle contre le mur du préau...)

S'ils ont eu tort, ce n'est pas le lieu de l'examiner ici. Mais s'ils ont commis une faute inexpiable en refusant de livrer à l'Allemagne le minerai de Bilbao, que les Français, du moins, leur soient indulgents. Un jour peut-être nous comprendrons que ce pauvre peuple souffrait et mourait pour nous. Dieu veuille alors que nous ne retrouvions pas leurs morts à l'endroit même où il nous faudra enterrer les nôtres... C'est un crime que de traiter en criminels des héros coupables d'avoir combattu pour cette liberté qu'ils n'avaient même pas prise, qui leur avait été donnée.

Ils ne sont pas les complices de Moscou. Ils n'ont eu de part à aucun des massacres qui ont déshonoré la cause de Barcelone et de Valence. Ils se sont battus *chez eux et seuls*. Quand on racontera l'histoire de cette guerre, on saura comme ils ont été peu soutenus par Madrid (qui d'ailleurs n'en avait pas les moyens), dans quel abandon ils ont été laissés : sans avions, sans défense antiaérienne : Hitler et Mussolini ont eu beau jeu.

Ce que nous ignorons en France, c'est que les prêtres basques si calomniés avaient réussi, presque seuls en Espagne, à opposer aux syndicats révolutionnaires communistes et anarchistes, un syndicalisme catholique d'une puissance égale. Nous ne pouvons donner ici des statistiques. Mais nous affirmons qu'une œuvre est en train de s'effondrer, en ce moment même, qui faisait honneur à l'Église d'Espagne, à l'Église catholique tout entière.

Quelle qu'ait pu être leur erreur, ces curés méritent l'indulgence de ceux qui se refusent à les admirer. Durant ces heures tragiques, ils demeurent debout au milieu de leur troupeau décimé. D'ailleurs, Santander la rouge pourrait-elle leur être un refuge ? Il leur reste d'attendre ces vainqueurs qui se réclament de Dieu.

Nous essayons de nous rassurer : ce sont des prêtres et l'Église n'abandonne jamais ses prêtres. Elle prend à sa charge l'enfant qui a tout quitté pour se donner à elle. Nous essayons de nous rassurer : nous nous tournons vers le Père commun, vers celui que sainte Catherine de Sienne appelait le Christ en terre, vers le Serviteur des serviteurs de Dieu. Nous savons qu'il a fait beaucoup déjà, que beaucoup de vies grâce à lui ont été sauvées... Mais qu'est-ce que cela devant la menace d'un massacre légal de prêtres et de fidèles ? Le général Franco est, lui aussi, un fidèle. Une seule puissance au monde peut suspendre son bras prêt à s'abattre : celle dont le Royaume n'est pas de ce monde. Ah ! cette faible voix qui suffirait à couvrir le fracas des bombes ! Et les pelotons d'exécution s'éloigneraient sans avoir tiré ; et ce serait Pierre lui-même qui délierait les liens des pauvres prêtres basques coupables d'avoir trop aimé, trop aveuglement aimé, leur terre et leur peuple.

*

Revenons à cette nuit du mardi 15 au mercredi 16 juin. Il y avait là un de nos camarades, catholique de lignée ouvrière, qui a écrit plusieurs fois dans *Esprit*, et qui donne au mouvement ouvrier la meilleure partie de son temps et de sa ferveur. Quand les Basques présents eurent dit jusqu'aux limites de l'émotion ce qu'ils pouvaient nous dire, notre camarade commença à parler. Ses premiers mots sortaient d'une voix détachée, sobre, presque nonchalante ; on aurait pu croire à une simple mise au point, si je ne sais quoi de décidé dans son départ, de subit dans le silence qui l'entoura, n'avait fait pressentir le moment où l'entretien allait se serrer sur de l'essentiel. Peu à peu, dans le même ample silence, la perspective s'élargit. Toute sa race ouvrière montait dans les paroles de notre camarade, nouée à toute sa fidélité chrétienne, quand il évoquait les syndicats ouvriers chrétiens basques, qui venaient de conquérir par treize morts leur liberté ouvrière, aujourd'hui écrasés au nom de la Virgen del Pilar⁶⁴. Une unanimité sacrée passa sur les quelques hommes présents, de ceux que l'on classe « à droite » à ceux que l'on classe « à gauche » : tous étaient chrétiens, et pour un moment n'étaient plus que chrétiens – non pas restreints, mais élargis, humanisés par cette reprise de soi. Je connais bien de nos camarades non chrétiens qui auraient eu leur place, s'ils avaient été là, dans cette unanimité. Je ne jure même pas qu'ils ne soient pas les plus passionnés à lire les deux textes au service desquels est écrite cette note...

P. S. À la dernière minute nous lisons dans la presse cette dépêche de la Cité du Vatican :

Le cardinal secrétaire d'État, Mgr Pacelli, a télégraphié, au nom du pape, à l'archevêque de Tolède⁶⁵, représentant officieux du Saint-Siège auprès du gouvernement de Burgos, le chargeant d'intervenir auprès du général Franco pour que celui-ci apporte la plus grande modération dans les opérations militaires du secteur de Biscaye, où il se trouve en présence d'une population et d'un clergé catholiques.

Cette initiative n'est pas le résultat de la réunion de la congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, qui s'est tenue dimanche dernier. Elle a été prise à la suite d'une intervention d'un groupe de personnalités catholiques françaises.

Nous nous réjouissons de ce que ce télégramme rende publiques en même temps une démarche significative et la réponse qui lui a été donnée. On veut espé-

64. La Virgen del Pilar (Vierge du Pilier), l'une des plus anciennes d'Espagne, était le porte-étendard de l'armée nationaliste, surtout après le bombardement, en août 1936, de la basilique où elle est vénérée à Saragosse (*NdÉ*).

65. À l'époque, l'archevêque de Tolède, et donc primat d'Espagne, était Isidro Gomá y Tomás (1869-1940) (*NdÉ*).

rer que la « modération » du général Franco s'étendra à toute victime innocente de la guerre déclenchée par son initiative, quels que soient sa confession et le secteur de son infortune.

Contre tous les fascismes (*Esprit*, juillet 1937)

Au mois de mai 1937 à Barcelone, lorsqu'après l'arrestation de fascistes ayant noyauté les partis anarchistes (NI, FAI), lesquels, depuis janvier, menaient une véritable guérilla contre les communistes, ces derniers décidèrent de passer à l'offensive pour prendre en particulier le Central téléphonique détenu par les anarchistes, ce qui mit six jours durant le feu aux poudres, d'autant que le POUM étaient venus en aide à ces derniers. Ce furent les tristement fameuses « journées de mai », qui firent au bas mot un millier de morts. Dès le mois suivant, *Esprit* publie un article de José Bergamín justifiant cet assaut et la proclamation d'un nouveau gouvernement exclusivement stalinien : « Espagne victorieuse de soi ». Mounier fait suivre cet article d'un texte de Victor Serge avec l'avertissement suivant : « À la dernière minute nous recevons une lettre de Victor Serge dont le point de vue est notablement différent de celui qu'expriment les lignes ci-dessus. Puisqu'il fait appel à nous au nom de la vérité, nous ne pouvons que lui donner la parole sur des faits que nous n'avons par ailleurs aucun moyen d'apprécier. »

Après avoir décrit la situation tragique faite aux membres de NI, FAI et POUM, Serge conclut : « Je sais bien qu'*Esprit* ne peut pas prendre parti dans des questions si complexes et d'ordre intérieur à l'Espagne. Mais dire les faits et ne point défigurer la pensée des anarchistes et marxistes révolutionnaires de là-bas, même si l'on n'est pas d'accord avec eux, serait possible et salutaire. Et encore : *Esprit* a peut-être une bien belle mission à remplir : une certaine médiation ne s'impose-t-elle pas ? Une certaine pression morale aussi pour empêcher la guerre civile dans la guerre civile, l'assassinat en masse des révolutionnaires catalans – que l'on accusera, bien sûr, d'indiscipline –, la lutte au couteau au sein du mouvement ouvrier entre staliniens et révolutionnaires. Songez que les révolutionnaires catalans ne peuvent en aucun cas se laisser désarmer puis militariser sous les ordres staliniens et bourgeois. »

Esprit – probablement Mounier lui-même – conclut : « Mission d'apaisement, oui, *Esprit* l'accepte. Mais il ne peut pas plus souhaiter la victoire, dans la république espagnole, de l'extrémisme anarchiste que de l'extrémisme communiste. Toute la confiance qu'il fait dans le peuple espagnol est dans la certitude

qu'il saura éliminer ces deux poisons, ainsi que les mauvais conseillers du passé qui essaieraient de le détourner des opérations de structure nécessaires à son relèvement. Et c'est pourquoi nous semble indésirable tout ce qui, dans son drame actuel, pourrait le départir soit de la dignité, soit de la discipline nécessaire. »

À la suite de la lettre de Victor Serge sur les événements de Catalogne, publiée dans notre dernier numéro, José Bergamín nous écrit que, « ou les faits rapportés ne sont pas exacts, ou bien ils sont l'objet d'allusions ou d'interprétations fausses ». Il proteste encore contre l'équivalence établie dans notre commentaire entre l'anarchisme et le communisme, comme des deux extrêmes où nous ne souhaitons pas voir sombrer l'Espagne. C'est oublier, nous dit-il, la responsabilité qui revient en théorie et en pratique à chacun d'eux, notamment dans les affaires espagnoles.

Bergamín sait qu'avec une grande affection pour lui-même, nous avons ici une profonde admiration pour sa simplicité, pour son courage, pour son sens profondément chrétien du drame et du peuple espagnols. Il sait aussi que nous n'avons jamais partagé sa confiance dans les méthodes et les doctrines des exécutants de Moscou, en quelque pays que ce soit. Je n'ignore pas que pour un républicain espagnol patriote, les communistes, ce sont ceux qui ont compris la discipline de guerre et certaines nécessités de pacification intérieure (au point de vue religieux notamment). Nul ne leur dénie ce sens politique. Mais cela ne saurait nous aveugler sur une doctrine et une tactique qui reste constante en tout pays. Ce que nous avons toujours défendu chez les républicains espagnols, c'est, avec la réalité souffrante d'un peuple abandonné, la vocation personaliste qui lui permettra, si on l'y aide et si par conséquent on est conscient du but et rigoureux sur les moyens, de triompher sur lui-même du fascisme communiste comme de ce que Bergamín appelle le « tourisme ou esprit d'aventure révolutionnaire ». Nous ne pensons pas que ce soit faire injure à l'Espagne que de la voir menacée des mêmes dangers que toute autre nation d'Europe. Nous faillirions à la mission que nous nous sommes donnée, à la vertu intacte de notre jeunesse parmi tant de cristallisations mortelles qui encombrant le jeu de nos aînés, si nous relâchions notre vigilance sur un seul des points où nous nous sommes promis de l'assurer. Il faut que les choses soient claires : la menace d'un quelconque Staline, si elle était par impossible suspendue sur l'Espagne, nous verrait dressés contre elle comme nous le sommes contre Franco, pour les mêmes raisons, avec la même violence.

Pouvons-nous prendre parti sur les faits de Catalogne au nom des volontés que je viens d'exprimer ? Nous n'en avons en tous cas pas, pour l'instant, les éléments. La confiance que nous faisons en la loyauté de Bergamín n'a d'égal que celle que nous

faisons en la loyauté de Victor Serge. Il faut croire simplement que les informations sont encore obscures, ou partiales. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le procès massif qui vient d'éclater cette semaine contre le POUM (parti trotskyste espagnol) sous prétexte d'intelligences massives avec l'ennemi évoque étrangement le style Vychinski⁶⁶. Nous n'avons aucun motif de défendre ici l'activité du POUM, mais tels procédés valant aujourd'hui contre lui pourraient se tourner demain contre d'autres minorités et c'est sur leur mécanisme, quels que soient les intéressés, que doit être faite la lumière.

Il suffit de rappeler que nous sommes adversaires de tous les fascismes, quelle que soit leur qualification. Et nous savons trop que l'Espagne populaire et chrétienne a une mission capitale dans cette lutte pour ne pas désirer de tout notre cœur qu'aucun parti, qu'aucune intrigue, qu'aucun destin ne l'empêche de l'accomplir sans défaut.

Déclaration du Comité pour la paix civile et religieuse en Espagne (*Esprit*, juillet 1937)

À l'initiative principalement du juriste Alfredo Mendizábal et du prêtre journaliste Víctor Montserrat – qui ont tous deux témoigné dans *Esprit* –, est constitué en mai 1937 un « Comité pour la paix civile et religieuse en Espagne » afin de tenter une médiation entre les belligérants. Cet appel, co-signé par Mounier, a été rédigé par Maritain.

1. En réponse à l'appel d'un certain nombre d'Espagnols résidant en France, il a été fondé un Comité français pour la Paix Civile et Religieuse en Espagne. Né d'initiatives catholiques, il est ouvert non seulement aux catholiques, mais aussi à ceux auxquels leurs croyances ou tout au moins leur respect de la liberté des consciences fait attacher une importance particulière à la paix religieuse, élément essentiel de la paix civile.

2. Ce Comité se tient en dehors des partis politiques. C'est au nom d'un devoir d'humanité qu'il a été formé et qu'il groupe des hommes d'opinions très différentes mais qui tiennent tous cependant que la guerre civile est le pire fléau pour une nation.

66. Andreï Vychinski (1883-1954) fut procureur général des « grands procès de Moscou » (1936-1938). Mis en lumière en 1937 aux États-Unis par la commission Dewey formée pour défendre Trotski, son « style » consistait à systématiquement « discréditer » les accusés devant le public, en produisant des dossiers d'accusations créées de toutes pièces (haute trahison, sabotage, assassinat, espionnage, etc.) (*NdÉ*).

Le Comité ne saurait être engagé par les positions, non seulement diverses, mais éventuellement contraires, prises par ses membres, en leur nom particulier, sur la guerre d'Espagne. Comme tel, c'est seulement pour contribuer à ce qui peut servir la pacification qu'il est constitué et qu'il agira.

3. Il se propose, notamment, de coopérer dès maintenant, selon les divers cas particuliers qui peuvent se présenter, aux initiatives qui pourront être prises pour rendre moins inhumaines les conséquences de la guerre, ou de provoquer de telles initiatives.

4. Il se propose aussi, dans l'hypothèse de la victoire de l'un des deux camps, d'appuyer les efforts des hommes de cœur qui voudront épargner des représailles à la population.

5. Mais une autre solution doit être envisagée et préparée par ceux qui veulent contribuer à la pacification, c'est celle d'une paix qui ne soit pas obtenue par la seule force des armes et à laquelle pourraient coopérer les États, offrant leur concours au nom de la communauté internationale au moment où les dispositions des deux parties adverses rendraient possible une telle initiative. Sans prétendre, évidemment, à un autre genre d'influence en ces matières qu'une influence indirecte et par la voie de l'opinion, le Comité a l'intention de mettre à l'étude les difficiles questions soulevées par tout projet de cette sorte, en particulier par tout projet de médiation, qui, pour respecter les droits du peuple espagnol comme pour avoir une efficacité véritable, devrait, en tout cas, écarter toute immixtion étrangère dans la vie politique et sociale de l'Espagne ; et, pour mettre l'ensemble du pays en mesure d'exprimer et de réaliser librement sa volonté, devrait assurer de réelles garanties d'impartialité, telles qu'un contrôle international confié à des puissances qui se sont tenues à l'écart du conflit.

6. Conscient des susceptibilités que toute initiative venant du dehors, même en faveur de la paix, peut provoquer en Espagne, le Comité envisage avant tout, dans l'ordre les moyens : a) d'aider les œuvres d'humanité qui peuvent être entreprises en territoire étranger ; b) d'agir sur l'opinion publique internationale en luttant contre toutes tendances à exaspérer les haines partout soulevées par cette guerre, en contribuant à apporter des informations bien vérifiées et en s'appliquant à susciter un état d'esprit favorable à une action pacificatrice ; c) d'agir éventuellement sur les gouvernements des États européens, par voie parlementaire ou par démarches directes.

7. Au regard enfin de la pacification religieuse et de l'atténuation des ressentiments qu'une fois terminée, une telle guerre civile laissera en tout cas de part et d'autre dans les âmes, l'action exercée sur l'opinion internationale n'est pas non plus négligeable : il importe que dans cette opinion se manifestent de puissants courants en faveur du respect de la liberté de la vie religieuse et de la liberté des consciences

et qu'y soit porté aussi témoignage de la transcendance du Christianisme vis-à-vis de l'ordre temporel et politique. C'est là aussi une tâche à laquelle pourront utilement travailler les membres – notamment les membres catholiques – du Comité pour la Paix civile et religieuse en Espagne.

En contribuant – dans la mesure où cela est possible à des étrangers – à cette œuvre de paix, nous avons conscience de travailler en même temps pour la cause de la civilisation et pour celle de la paix du monde. Tant que la paix ne sera pas rétablie en Espagne, aucun effort pour assurer la paix européenne ne pourra être efficacement tenté. Nous avons conscience également de travailler pour le bien de notre pays, où la guerre espagnole a pour effet d'envenimer dangereusement les passions et de retarder ou empêcher pour sa part l'apaisement si désirable des esprits.

Le Conseil de direction du Comité est composé de : Mgr Beaupin, Georges Duhamel, Dr de Fresquet, Daniel Halévy, Louis Le Fur, Jacques Madaule, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Louis Massignon⁶⁷, François Mauriac, Emmanuel Mounier, Paul Vignaux, Claude Bourdet, secrétaire, 47, avenue d'Iéna, Paris.

Illustration finale (*Esprit*, juillet 1937)

Le général Emilio Mola, principal instigateur du coup d'État du 17 juillet, est mort dans un accident d'avion le 3 juin 1937. La confusion entre le langage militaire et le langage religieux de l'article cité ci-après est révélatrice, selon Mounier, de l'impasse où se trouvent les nationalistes.

On trouvera la justification de quelques-unes des déclarations et des notes qui précèdent dans ces lignes que nous recopions du journal de Franco *Diario de Navarra* (15 juin), sous le titre : « Mola, ambassadeur auprès du Christ-Roi » :

Un matin de juin, justement la veille de la fête du Sacré-Cœur de Jésus auquel il avait consacré tout l'élan de son cœur et toutes ses aspirations, il est monté au ciel, assoiffé de Béatitude, pour célébrer dans la Cour du Roi des Rois une fête si grandiose et pour présider ce que nous pourrions appeler le Ministère céleste, chargé de régir l'Espagne du haut des Cieux, Ministère dans lequel figurent des

67. Eugène Beaupin (1877-1953), fondateur de l'Union catholique d'études internationales (1926-1939). G. Duhamel (1884-1966), romancier. Dr de Fresquet, secrétaire de Caritas Catholica. D. Halévy (1872-1962), historien, essayiste et éditeur. L. Le Fur (1870-1943), juriste spécialisé en droit international. L. Massignon (1883-1962), islamologue, professeur au Collège de France (*NdÉ*).

espagnols aussi illustres, des héros aussi glorieux, et des martyrs aussi saints que Calvo Sotelo, Goded, Sanjurjo et Fanjul⁶⁸.

Quelle fête dans le ciel, mon Dieu !... Aux portes de la gloire, pour recevoir notre général, sera sortie la pléiade immense des Martyrs de l'Espagne et au bout, présidant un cortège aussi auguste, aura fulguré la couronne du Christ-Roi, qui l'aura étreint contre sa poitrine sacrée et, au milieu des musiques du Paradis, aura prononcé les paroles de reconnaissance qu'il dit à ses héros : « Bienheureux qui meurent pour mon amour. »

La mort de Mola est le sceau de la reconnaissance par Dieu de la Sainteté de notre renaissance impériale, et le Chef, par la force du destin, doit émigrer vers les régions éternelles, pour représenter l'Espagne catholique qui se réveille, auprès du trône du Roi des Rois, auprès du trône du Christ-Roi.

André Chamson
Retour d'Espagne : rien qu'un témoignage
(*Esprit*, décembre 1937)

A. Chamson (1900-1983), romancier et essayiste, rédacteur en chef de *Vendredi*, hebdomadaire fondé en 1935, pacifiste et proche du Front populaire. À l'époque, Chamson a déjà publié une vingtaine d'ouvrages. Celui-ci a paru chez Grasset, éditeur habituel de l'auteur.

C'est entendu : un fasciste ne peut pas être un héros. André Chamson ne sent-il pas qu'il suffit de ces vingt lignes en style d'« arrière » dans cent pages contre la guerre pour révéler brusquement les ravages de l'esprit de guerre jusque dans les réflexes intellectuels d'un ancien pacifiste militant ? Pour le reste, sa thèse sur la transformation présente de la guerre n'est pas fausse, et fait effort pour se dégager des mythes de parti. Résumons-la en quelques mots : Hier encore la guerre était lestée de responsabilités nationales et humaines ; tempérée par elles, elle en recevait comme un contrepoids et une dignité usurpée. En Espagne, nous la voyons se détacher des nations et des hommes. La guerre d'Espagne n'est plus, si elle a été, une guerre civile : elle déborde les nécessités des contradictions espagnoles – Chamson n'est pas sans

68. José Calvo Sotelo (1893-1936), leader monarchiste, a été assassiné quelques jours avant le putsch. Manuel Goded (1882-1936), général putschiste à Majorque et à Barcelone. Il sera arrêté et fusillé. José Sanjurjo (1872-1936), général auteur de plusieurs coups d'État manqués durant la II^e République espagnole. Il meurt dans le crash d'un avion trois jours après le soulèvement qu'il avait soutenu. Joaquín Fanjul (1880-1936), général chargé par Mola d'attaquer Madrid, fut arrêté par les républicains, puis fusillé (*NdÉ*).

dire à mi-mot que les oppositions internes de chacun des partis auraient toute raison de la multiplier ; elle n'est pas non plus exactement une guerre internationale ; elle est *la guerre*, devenue autonome, presque coupée de l'occasion qui l'a fait naître et des hommes qui la conduisent, comme repoussée par les hommes dans sa propre horreur, et conduite par des équipes de techniciens de la destruction sans autre but que d'en assurer le mécanisme. La thèse est outrée, je ne suis même pas sûr que cette dépersonnalisation de la guerre ne soit pas une opération secrète du pacifisme de Chamson pour se justifier à lui-même le tour belliqueux pris depuis quelques années par le « pacifisme » de ses voisins et alliés : on ne fera pas la guerre à l'Italie ou à l'Allemagne, loin de nous, même, de faire la guerre aux fascismes : on fera la guerre à la guerre, et la doctrine sera sauve. Ce tableau de la situation nouvelle faite à la guerre par l'automatisme de notre civilisation n'en est pas moins d'une exactitude dramatique. Le tout est de ne pas y inscrire une formule de fatalité.

Sur l'Espagne
Correspondance
(*Esprit*, avril 1938)

À l'origine de la « correspondance » que l'on va lire, un article publié dans *Esprit* de février 1938, écrit par Émile Hambresin (1907-1943), journaliste belge co-fondateur du groupe *Esprit* à Bruxelles. Voici comment la rédaction de la revue (probablement Mounier) présentait « L'écrasement de l'anarchisme espagnol et la résurrection de l'Espagne », qui eut des retentissements jusqu'en 1939 :

« *Si vous continuez comme ça, disait ces jours-ci à un de nos amis espagnols, du ton le plus naturel du monde, un modéré d'ailleurs démocrate, il nous sera plus facile de défendre nos idées.* » *Nouveau principe de la mécanique sociale*, ajoute notre ami en racontant le mot : *la vérité d'une doctrine est directement proportionnelle au nombre de kilomètres carrés conquis par les armées qui la défendent. Autour de la victoire de Teruel⁶⁹, la presse des pays "démocratiques" a ergoté avec embarras jusqu'au moment où, pour de mystérieuses raisons qui semblent assez parentes de la psychologie de notre modéré, des tribunes inattendues, depuis celle du Temps jusqu'à certains journaux allemands, ont subitement révélé la cause du succès : le redressement de la république espagnole.*

69. La victoire de Teruel (sud de l'Aragon) par les troupes nationalistes, le 22 février 1938, intervint après trois mois de combat, dans des conditions particulièrement rudes. Elle fit environ 40 000 morts dans les deux camps. Cette victoire ouvrit la voie à Franco pour s'attaquer à la Catalogne (NdÉ).

Depuis de longues semaines, nous nous sommes abstenus de tout commentaire sur les événements intérieurs à l'Espagne républicaine. Plusieurs dénonçaient, certains du moins en toute bonne foi, un progrès continu du stalinisme et de ses procédés de dictature légale, auxquels d'autres opposaient d'aussi troublantes dénégations. Désireux de maintenir à la documentation que nous publions ici la rigueur qui lui a donné quelque autorité, nous avons attendu un témoignage direct dont l'indépendance fût hors de soupçon : sa portée n'en est que plus grande.

Nos lecteurs connaissent Émile Hambresin, un de nos premiers collaborateurs belges, ses études sur le corporatisme et la propriété, dans les premiers numéros d'Esprit. Il n'a pas choisi ses sources d'information. Quand il voulut se rendre en pays d'occupation franquiste pour un journal connu comme catholique et conservateur, le représentant officieux de Franco, ancien ambassadeur, lui tint des propos véhéments : "Votre journal est suspect. Il y a un journal qui sait comment nous défendre, c'est le Jour de Paris, qui annonce la prise des villes rouges vingt jours avant que nos troupes y soient entrées. Voilà ce que c'est que la foi pour une cause, Monsieur. Je ne laisserai pas entrer un journaliste dont je ne sache à l'avance que s'il voit un fait répréhensible, il se taira." Notre ami a donc abandonné le camp de la civilisation pour le camp des barbares. Il vient de parcourir en tous sens, et pour sa propre information, l'Espagne républicaine. Il apporte ici le tableau de ses observations. Elles confirment celles que nous tenions il y a un mois à peine d'un démocrate chrétien espagnol, non suspect de complaisance pour l'extrémisme "marxiste". Nous pensons qu'elles serviront la cause de la vérité et de la paix. »

L'article d'Émile Hambresin sur « L'écrasement de l'anarchisme espagnol et la résurrection de l'Espagne » nous a valu quelques protestations, et notamment deux longues lettres de Victor Serge et de Simone Weil⁷⁰. Certains milieux semblent avoir compris : 1° Que nous désirions nous solidariser avec la thèse officielle du Parti communiste sur les querelles entre les communistes staliniens d'une part, le POUM et certains éléments anarchistes et anarcho-syndicalistes d'autre part ; 2° Que par suite nous nous faisons complices d'accusations qui ont été portées contre des hommes, auxquelles la mauvaise foi ne semble pas étrangère. C'est un double malentendu. Nous le rappelions le mois dernier, le seul dessein de notre ami a été de témoigner du redressement de la République espagnole et de l'inadaptation de l'utopisme anarchique à la défense contre la guerre. Que ce redressement ait été fait sous la loi de la guerre, et porte par conséquent la marque redoutable de toute dictature de guerre ; que cette inadaptation ait eu sa grandeur héroïque et vaine, et qu'il soit en effet inutile de salir des hommes dont on juge utile de paralyser l'action ; que

70. S. Weil (1909-1943), philosophe, s'est engagée dès août 1936 aux côtés de la CNT anarcho-syndicaliste (NdÉ).

le communisme policier ait tenté d'établir ses œuvres en Espagne comme ailleurs, et y ait réussi dans quelques circonstances : rien de tout cela que nous songions à nier. Ce n'est pas en pleine bataille que peut se faire la vérité complète sur ces événements. Nos lecteurs pourraient nous reprocher de manquer à cette vérité qui se cherche et à la justice incertaine envers les hommes si nous ne leur donnions pas les passages essentiels de ces protestations, susceptibles, sinon de les éclairer davantage, tout au moins de leur mettre les deux dossiers en mains.

De Victor Serge :

Sur les anarchistes, en peu de mots. Il est vrai qu'ils ont commis au début de la guerre civile pas mal d'excès. Vrai, qu'ils ont été pendant quelque temps rebelles aux disciplines des troupes de guerre. Vrai, qu'ils ont parfois mécontenté les paysans par des mesures de collectivisation agricole maladroites. Vrai, qu'ils se sont mal battus quelquefois. Vrai, qu'il y a eu beaucoup de pagaïe chez eux et qu'ils ont été quelquefois des facteurs de pagaïe. Mais tout cela n'est que partiellement vrai, et si l'on se borne à ces constatations-là on arrive à faire, avec des petits bouts de vérité, un énorme mensonge. Car il est plus vrai encore que l'héroïsme anarchiste a très fortement contribué à sauver le 19 juillet 36 l'Espagne du fascisme auquel l'abandonnaient les compromissions des politiques modérées. Que les patrouilles de contrôle ont mis fin elles-mêmes aux excès du début et que, depuis la décroissance de l'influence ouvrière révolutionnaire en Espagne antifasciste, les excès ont repris mais en sens contraire, cette fois, contre les travailleurs, et avec une organisation secrète et scélérate⁷¹. Que les anarchistes ont formé des troupes admirables et qui continuent à verser leur sang à flots comme à Teruel. Que les « gens d'ordre » – c'est-à-dire les partisans du vieux désordre capitaliste – quand ils sont revenus, après des coups de force policiers, comme en Aragon, sur les mesures de collectivisation des anarchistes, ont provoqué chez les paysans un mécontentement plus grand encore en annonçant et commençant la restitution

71. Organisation attestée par l'existence de prisons secrètes du parti stalinien, échappant au contrôle du gouvernement. Félicien Challaye et McGovern, munis d'un permis en règle du ministre de la justice, M. Irujo, se sont vus refuser l'entrée de l'une de ces prisons, à Madrid, et ont craint d'être eux-mêmes arrêtés [F. Challaye (1875-1967), membre de la Ligue des droits de l'homme, et John McGovern (1898-1968), membre de l'ILP (Independent Labour Party), ont été chargés d'une mission par la Ligue des droits de l'homme pour vérifier si les prisonniers nationalistes et anarchistes étaient correctement traités dans le camp républicain, ainsi que pour chercher des informations sur la disparition, en juin 1937, d'Andrés Nin, leader du POUM. - Manuel de Irujo (1891-1981) abandonna le poste de ministre de la Justice en 1937, pour protester contre la répression du POUM, soutenue par le gouvernement de Negrín (*NdÉ*)].

des domaines aux gros propriétaires. Que si les anarchistes se sont mal battus quelquefois, ils se sont bien battus beaucoup plus souvent. Que la pagaie a été tout à fait générale, qu'elle a embrassé tous les partis, mais que les anarchistes n'y ont pas perdu la tête, se montrant même capables d'organiser en Catalogne la grande production collectivisée. [...]

Tous les jours, systématiquement les *Izvestia* et la *Pravda* de Moscou, à partir d'octobre 36, c'est-à-dire du moment de l'intervention technique et politique de l'URSS, réclament et annoncent « l'extermination de l'engeance trotskiste d'Espagne » – « complice des chiens sanguinaires » fusillés à Moscou... La presse stalinienne de la péninsule reprend ça. En novembre 36, j'entre à Bruxelles dans une maison amie d'où venait, par hasard, de sortir un fonctionnaire du parti stalinien d'Espagne, en mission. Une femme alarmée me répète ses propos : « Nous avons déjà liquidé 1 500 types du POUM, il faudra encore en fusiller 5 000 à Barcelone et tout ira bien... » J'en arrive ainsi à l'affaire du POUM.

Contrairement à ce que pourrait faire croire la note parue à la page 967 du n° 66 d'*Esprit*, il ne s'agit pas de « faits individuellement reprochés à certains membres du POUM ou de la FIA ». C'est le POUM tout entier qui est mis hors la loi en Espagne républicaine et calomnié par M. Hambresin. Je dis calomnié, car des accusations entièrement fausses sont calomnieuses indépendamment de la bonne foi de celui qui les répand. Or M. Hambresin écrit par exemple ceci : « L'anticommunisme des trotskistes du POUM ressemble malheureusement par trop à l'anticommunisme de M. Goering. Les phrases révolutionnaires dont ils enveloppent leur marchandise ne doivent pas nous rendre dupes et nous cacher leurs véritables intentions » (*Esprit*, n° 65, p. 695). Je n'ai garde de retourner la dernière affirmation pour demander quelles peuvent être en réalité les intentions de son auteur, dont le style est exactement, en l'occurrence, celui du procureur Vychinski. Je ne veux voir là qu'une coïncidence ; mais je mets M. Hambresin au défi de produire à l'appui de cette assertion un seul fait, un seul texte authentique.

Tout d'abord, le POUM n'est pas un parti trotskiste. Ses animateurs se sont séparés de Trotski sur des questions de doctrine et de tactique, bien avant la guerre civile (et tout en gardant d'ailleurs à Trotski l'estime que méritent son intégrité et sa haute intelligence). Le POUM n'appartient pas au Comité pour la IV^e Internationale qui n'a pas cessé de polémiquer avec lui sur un ton souvent très acerbe. Le POUM a été systématiquement présenté comme trotskiste par les gens qui ont écrit (ceci dans *Commune*, je crois) qu'*Esprit* est une revue catholico-trots-

kiste⁷²; que Gide est un trotskiste; que *La Flèche* est une feuille fasciste-trotskiste. L'objet de cette schématisation à base de mauvaise foi est de se faire des procès de Moscou une arme contre tous ceux qui résistent au stalinisme.

On trouvera sur la doctrine du POUM des idées claires dans l'ouvrage de son fondateur Joaquín Maurín⁷³, *Révolution et contre-révolution en Espagne* paru en français chez Rieder. Maurín, s'il est vivant, est emprisonné à Saragosse. Son frère cadet, [Manuel] Maurín Julia, est mort à la prison de Barcelone... Voici en bref le programme de POUM: socialisation de la grande industrie et des transports; nationalisation des banques; formation d'une armée contrôlée par la classe ouvrière; nationalisation du sol, l'usufruit étant laissé aux cultivateurs; exploitation des grands domaines; gouvernement des ouvriers et des paysans.

Au début de la guerre civile, le POUM délègue au gouvernement de la Généralité de Catalogne Andrés Nin, qui reçoit le portefeuille de la Justice et se consacre aussitôt à la création des tribunaux populaires. Les deux fondateurs du POUM, Maurín et Nin, sont des communistes de la première heure, exclus de la III^e Internationale dont ils connaissent à fond les procédés et la corruption. Ils sont résolument antistaliniens; jamais, sachant où cela mène, ils ne consentiront à subir, dans le mouvement ouvrier espagnol, l'hégémonie du stalinisme. Julián Gorkin et Juan Andrade⁷⁴ sont des hommes de la même formation: jeunes révolutionnaires formés dans la lutte contre le pourrissement du bolchevisme. Leur parti, dont la popularité s'étend et qui sans cesse rappelle à la CNT des dangers contre lesquels son inexpérience politique la prémunit moins, est à la conquête sournoise du pouvoir par le parti stalinien un obstacle irréductible. À Moscou,

72. En effet, dans la revue culturelle du Parti communiste *Commune* (octobre 1936), Georges Sadoul (1904-1967) proteste contre une note d'*Esprit* de septembre touchant le procès de Trotski et de Gregori Zinoviev (1883-1936), haut représentant bolchevique, qui a été condamné pour complot avec Trotski (exilé depuis 1929) contre le régime stalinien: « Que la révolution, après un procès mené selon la procédure légale, se défende contre ses pires ennemis, cela paraît à la direction d'*Esprit* "du fascisme, de l'oppression, de l'assassinat". Ce langage coïncide non seulement avec les mots d'ordre de ces trotskistes qui jouent leur rôle dans la rédaction d'*Esprit*, mais aussi avec l'interprétation, qui est donnée, dans diverses sphères ecclésiastiques, à de récentes déclarations pontificales. » À ces assertions, *Esprit*, dans la rubrique « La pensée engagée », répond: « *Commune*, octobre, nous apprend que – sauf son fil spécial avec le Vatican – *Esprit* est entre les mains des trotskistes. Là, voilà qui est clair. On commence, à la Maison de la culture [maison créée à Paris par le PC en 1935 pour mettre la culture à la portée du peuple, en particulier le cinéma, dont Sadoul est un spécialiste], par le travail juridique: les réquisitoires de messieurs les futurs procureurs sont prêts » (NdÉ).

73. J. Maurín (1896-1973), député du POUM, a été arrêté par les franquistes au début de la guerre civile (NdÉ).

74. J. Gorkin (1901-1987), écrivain, journaliste, dirigeant du POUM. J. Andrade (1898-1981), principal contributeur du journal du POUM *La Batalla* (NdÉ).

Paris, Madrid, Barcelone, la campagne de presse se déclenche avec une orchestration unique : « Trotskistes, agents de Franco-Hitler-Mussolini ». Quels châtiements mériteraient, selon l'éthique des combattants, les gens qui usent de cette calomnie contre un parti ouvrier, en temps de guerre civile ? Le PSUC stalinien a l'impudence de refuser sa signature au pacte contre l'injure et la calomnie que signent en Catalogne toutes les organisations antifascistes. Passons. Le consul-général d'URSS à Barcelone, Antonov-Ovseïenko⁷⁵ (disparu depuis à Moscou et probablement fusillé lui-même comme... « trotskiste »), finit par faire savoir à la Généralité que l'URSS ne livrera pas d'armes à un gouvernement qui comprend le POUM. Ce chantage réussit, car il faut des armes à tout prix. Le POUM est évincé du pouvoir – et les armes promises n'arrivent pas... Surviennent, après divers préparatifs de coup d'État faits par les staliniens, tel l'épisode du vol (manqué grâce à la vigilance des camarades du POUM) de dix chars d'assaut par le PSUC qui les cacha à la caserne Vorochilov, les incidents tragiques de mai 1937. Ce qu'en dit M. Hambresin est faux. Le central télégraphique était gardé, du consentement de la Généralité, par des miliciens de la CNT (et non du POUM). La police, conduite par un fonctionnaire du PSUC, Rodríguez Salas⁷⁶, commissaire à l'ordre public, tenta brusquement de s'en emparer le 3 mai et fut repoussée. L'émeute fut une action de légitime défense des masses syndicalistes-libertaires de la CNT-FAI. Le groupe anarchiste des *Amigos de Durutti*, gauche de la FAI hostile à la collaboration ministérielle, y joua un rôle marquant. Le POUM craignait depuis longtemps que les anarchistes ne se laissassent provoquer à un putsch qui finirait par le massacre des ouvriers révolutionnaires. C'était, quand je l'avais vu peu de temps auparavant, la grande inquiétude de mon ami Julián Gorkin. Le POUM se borna à formuler le mot d'ordre de « front uni des révolutionnaires » et resta sur l'expectative ; ses militants faisaient le coup de feu dans les rues aux côtés des hommes de la CNT, mais il ne pouvait pas songer, ne représentant qu'une minorité du prolétariat catalan, à prendre la direction des événements. Son rôle fut donc subordonné. La *Correspondance internationale*, organe officieux de l'Internationale Communiste, donnait quelques jours plus tard la consigne d'imputer toute la responsabilité des émeutes au POUM, afin de mettre ce parti hors la loi tout en continuant à négocier avec la CNT trop puissante pour être brisée dès ce moment.

75. Vladimir Antonov-Ovseïenko (1883-1938), consul général de l'URSS à Barcelone à partir de 1936. Rappelé à Moscou en 1938, il est victime des purges de la fin 1937 (*NdÉ*).

76. Eusebio Rodríguez Salas (1885-1952), membre du PC catalan, fut chargé de l'ordre public par la mairie de Barcelone durant les Journées de mai (*NdÉ*).

Suit une longue analyse des circonstances de la disparition d'Andrés Nin et de l'influence stalinienne dans la police républicaine. Victor Serge se réfère notamment au rapport McGovern, député de l'ILP, que l'on trouvera dans la *Revue prolétarienne* du 25 janvier 1938.

Voici la conclusion de Serge :

Nous sommes loin, on le voit, des affirmations singulières de M. Hambresin. Je trouve naturel, après tout, que les Cavaignac et les Gallifet⁷⁷ fusillent les ouvriers révolutionnaires ; c'est leur fonction dans l'histoire (jusqu'au jour où le talion se retourne contre eux). Mais je trouve déplorable que des intellectuels et qui se revendiquent du personnalisme leur facilitent la besogne en les aidant à déshonorer les victimes passées et futures des répressions. Que l'on ne vienne pas invoquer ici la raison d'État : gagner la guerre d'abord, etc. En traitant de la sorte la classe ouvrière avancée, on a saboté la guerre contre le fascisme, on a préparé à l'Espagne de nouvelles convulsions sociales. Et puis, il y a plusieurs façons de perdre une guerre. Si d'aventure la République l'emportait à la fois sur la classe ouvrière à l'intérieur et sur Franco, elle ne pourrait se maintenir demain que par une dictature anti-ouvrière, déjà préconisée d'ailleurs par M. Miguel Maura⁷⁸. On n'aurait battu un fascisme que pour en imposer un autre. J'espère encore qu'il n'en sera pas ainsi. En tout cas, la République ne méritera de vaincre que si elle vaut réellement mieux que ceux qu'elle combat. L'écrasement de l'anarchisme et du marxisme est le but de guerre de Franco ; si la République le reprenait à son compte, le débat se réduirait à une compétition de puissance, c'est-à-dire d'ingérences étrangères. Tout un peuple aurait vidé pour peu de chose le plus clair de ses veines.

Un passage de la lettre de Simone Weil montre la difficulté de juger les cas personnels par la défense qu'elle fait, dans les termes qui suivent, du cas de J. Ascaso⁷⁹, qui semble bien le plus remarquable des militants anarchistes mis en cause.

Hambresin dénonce – à juste titre, je le sais – la facilité que mettait parfois la CNT à accueillir des suspects dans ses rangs. Il ajoute : « Ainsi la plupart des fascistes arrêtés en Espagne républicaine, depuis le début de la guerre civile, étaient

77. Le général Eugène Cavaignac (1802-1857) fut responsable de la répression des journées de juin 1848 à Paris. Le général Gaston de Gallifet (1831-1909) connu comme le « massacreur de la Commune » (*NdÉ*).

78. M. Maura (1887-1971), homme politique républicain, proposa, face aux désordres occasionnés par l'élection du Frente popular en février 1936, d'imposer une « dictature républicaine » (*NdÉ*).

79. Joaquín Ascaso (1906-1977), anarcho-syndicaliste, président du Conseil régional de défense de l'Aragon entre 1936 et 1937. Il fut alors accusé, à juste titre semble-t-il, de contrebande de bijoux volés (*NdÉ*).

porteurs d'une carte de la CNT... De nombreuses fripouilles se prétendant anarchistes ont abusé de la situation pour créer des comités, dans l'unique but de s'enrichir aux dépens des paysans... C'est ainsi, par exemple, que l'ex-président du fameux Conseil d'Aragon, l'anarchiste Joaquín Ascaso, est actuellement sous les verrous, impliqué dans une affaire de contrebande de bijoux. »

Traiter Joaquín Ascaso d'anarchiste corrompu par le pouvoir serait une calomnie. Mais le donner comme exemple des « fripouilles se prétendant anarchistes... dans l'unique but de s'enrichir », c'est faire preuve d'une ignorance qui désarme l'indignation. Tout le monde, en Catalogne, sait qui est Joaquín Ascaso, cousin du célèbre Ascaso⁸⁰, le héros de l'anarchie en Espagne, le militant le plus pur et le plus respecté de la CNT, l'ami incomparable de Durutti, tombé le second jour de la guerre civile, et dont les frères ont péri comme lui pour l'anarchie. De notoriété publique, Joaquín Ascaso est un militant digne du nom qu'il porte, de l'influence qu'il a sans doute subie dès l'enfance. Jeune, modeste, mesuré, singulièrement dépourvu de la tendance assez générale des Espagnols à une éloquence un peu déclamatoire et à une certaine vantardise, il a su, comme chef de colonne, rester humain parmi les horreurs de la guerre civile. M'étant trouvée un moment, en été 36, dans un secteur voisin du sien, celui de Durutti, j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'entendre parler de ce qu'il faisait ; et je n'ai rien entendu qui ne témoignât de sa part d'une fidélité clairvoyante à son idéal. Comme président du Conseil d'Aragon, il a été le seul militant anarchiste assez lucide, assez courageux, pour dénoncer sans aucun ménagement, dans les colonnes de la *Soli*, les abus, les dangers d'une application désordonnée du « communisme libertaire ». Il a tenté d'y remédier ; j'ignore avec quel succès.

L'accusation de contrebande de bijoux a fait rire – ou pleurer, selon les caractères – tous ceux qui se souvenaient des conditions dans lesquelles s'est déroulée la guerre civile, surtout à ses débuts. Madrid, ne renonçant pas à son hostilité contre Barcelone – je suppose d'ailleurs qu'il y a eu des torts réciproques –, privait la Généralité de l'or nécessaire à l'achat des armes et à la vie économique ; les colonnes, organisées par affinités politiques, entretenaient avec la Généralité des rapports instables. Dès qu'une colonne arrivait dans une ville ou un bourg d'Aragon, elle confisquait dans les banques, ou chez les particuliers réfugiés auprès de Franco, valeurs et bijoux ; et tantôt elle les transmettait à la Généralité, tantôt elle en gardait une partie pour s'acheter elle-même, à l'étranger, armes et munitions. En ce sens, tous les militants de toutes les tendances ont fait en Aragon,

80. Allusion à Francisco Ascaso (1901-1936), boulanger dirigeant de la CNT catalane. Il mourut à Barcelone dans les premiers jours du soulèvement dans la prise d'une garnison (*NdÉ*).

quand ils l'ont pu, de la « contrebande de bijoux ». Personne ne songeait aux questions de propriété, et la désorganisation générale contraignait tout le monde à se débrouiller.

On a par la suite – sauf erreur – libéré Joaquín Ascaso ; mais quand même une condamnation serait venue confirmer officiellement l'accusation, l'accusation n'en serait pas moins une infamie. Il est triste de voir un article d'*Esprit* reproduire une infamie comme s'il s'agissait d'une vérité incontestée. Vous ne répondrez pas, je suppose, qu'après tout il ne s'agit là que d'un seul homme ; l'honneur d'un seul homme n'est sûrement pas pour vous chose négligeable.

C'est bien notre avis et celui de notre ami Hambresin. Landsberg écrivait un jour ici que tout engagement est un engagement pour de l'imparfait⁸¹. Il n'en doit être que plus attentif à ses ennemis intérieurs, et aucune divergence sur les faits ou sur les doctrines en cause ne sauraient nous dicter une autre attitude que celle où Serge, bien loin de nous par les idées, met en conclusion le meilleur de lui-même : « L'ennemi, j'aime à l'estimer, l'ennemi est un homme comme moi, *l'ennemi est une personne*, lui aussi ; nous avons avec lui des intérêts humains supérieurs à tous ceux, trop humains, qui nous divisent mortellement. » Les témoins contradictoires que nous avons confrontés sont unis sur cette tactique plus profonde qu'ils ne sont divisés par la difficulté de leur information.

Georges Bernanos
Les grands cimetières sous la lune
(*Esprit*, n° 69, juin 1938)

Cet ouvrage de Bernanos, qui témoigne des exactions qu'il a vu perpétrer par les nationalistes sur des républicains ou supposés tels à Palma de Majorque en août 1936, a été écrit de janvier 1937 à avril 1938. Il a paru en mai 1938 chez Plon.

Je pense – il serait peut-être plus prudent de l'espérer – que pas un critique n'a été sans hésiter d'ajouter son commentaire à ce livre de prophète. Il est de ces rares livres autour desquels tout bavardage même intelligent est une indécence. On ne peut y répondre que par un acte, de haine ou de conversion.

Je crains que le scandale ne se fasse si violent autour des circonstances qui l'ont provoqué : la guerre d'Espagne, premier geste sanglant de la grande peur des bien-

81. Cf. Paul-Louis Landsberg (1901-1944), « Réflexions sur l'engagement personnel », *Esprit*, novembre 1937 ; repris dans *Pierres blanches*, Le Félin, 2007, p. 50 (NdÉ).

pensants, qu'on oublie d'en chercher le sens au delà. De ce que nous traduisons ici en idées, en recherches, en révoltes ou en confidences, de la manière tout au moins dont tout cela vit chez ceux d'entre nous qui essaient d'être chrétiens, il y avait avant-guerre un prophète : Péguy. Ajoutons Bloy, si l'on veut, qui n'est pas pour tous les goûts. Péguy est mort, et chaque jour de l'après-guerre nous faisait ressentir son absence : les *Grands cimetières* nous le rendent. Je n'oublie pas des noms qui sont sur les lèvres, des actes, des pensées qui maintenaient l'espérance. Je renierais mes camarades et notre œuvre si je sous-estimais la part de l'effort quotidien, de la réflexion, et si je méconnaissais qu'il est des charités qui brûlent par la douceur ou par l'intelligence comme d'autres brûlent par la violence. Mais sans une certaine sorte de prophètes véhéments, la douceur s'affadit, la pensée ronronne, l'action compose et décompose. Bernanos s'affirme de plus en plus comme le dernier-né des prophètes chrétiens de langue française. En lui donnant ce nom, je ne le ferme à personne, bien au contraire. Il y a, quelque part dans son livre, un magnifique « discours aux chrétiens » de l'incroyant qui, profitant d'une distraction du sacristain et sans doute aussi d'une distraction de sa propre conscience professionnelle d'incroyant, monterait un jour en chaire et rappellerait les chrétiens à la puissance dévorante des paroles de feu qu'ils prononcent d'une bouche fade. Quand un prophète naît en quelque lieu que ce soit, il y a de la joie pour toute la terre.

Un livre prophétique est un livre libre ; efficace, le seul efficace, mais inutilisable de biais. Aussi bien éprouve-t-on d'abord le besoin de le préserver. Il sera difficile de voir dans *Les Grands cimetières* un livre de parti : l'auteur, qui vitupère Franco, la droite conservatrice et le clergé de cour – de toutes les cours, fussent-elles républicaines – est lui-même monarchiste, traditionaliste ; il pense en continuité avec les rêves de chevalerie que forme l'adolescence, il n'a même pas encore tout à fait calciné son vieil antisémitisme. Quoi qu'en penseront les esprits trop réglés, ce n'est pas un livre d'hérétique. Cela arrangerait peut-être certains qu'il le fût, cela arrangerait surtout les catholiques qu'il scandalise : quand Bernanos écrit que sous aucun prétexte il ne voudrait écrire un mot contre l'Église, le ton de chacune de ses pages donne à cette protestation, plus qu'un accent de sincérité, une sorte de nécessité. C'est moins encore le livre d'un révolté social – combien de journalistes, et même d'autres, écriront : d'un anarchiste⁸² ; auront-ils lu ces pages sur l'invincible Injustice dont le cœur « bat quelque part, hors de notre monde, avec une lenteur solennelle,

82. Que disais-je ? À peine ai-je lâché ces mots, je lis sous la plume de M. Berl que l'anarchisme catholique de Bernanos tourne un peu à droite... [Cf. recension d'Emmanuel Berl (1892-1976) sur *Les grands cimetières* : « Dans notre monde divisé, blocs contre blocs, axes contre axes, Bernanos demeure un anarchiste bien isolé. / Je le déplore. Mais c'est ainsi » (*Pavés de Paris*, 17 juin 1938, p. 16) (*NdÉ*).]

et il ne sera jamais donné à aucun homme d'en pénétrer les desseins » ? auront-ils perçu la solidité éternelle que prend dans son œuvre le monde de la pauvreté à côté de celui de l'injustice ? Qu'on ne parle pas non plus, enfin, d'un livre de mépris. Bernanos a été grand par le mépris. Le livre de mépris – et de quel style ! –, c'était *La Grande Peur*⁸³, roche abrupte et bruyante d'éclairs sur les marais de l'après-guerre. Un petit curé de campagne, on s'en souvient, a délivré Bernanos de cette fièvre de jeunesse⁸⁴. Quelle sérénité nouvelle, depuis, jusque dans son âpreté ! « Retiens ce que je vais te dire : tout le mal est venu peut-être de ce qu'il haïssait les médiocres... On devrait prendre garde, vois-tu. Le médiocre est un piège du démon. La médiocrité est trop compliquée pour nous, c'est affaire de Dieu. En attendant, le médiocre devrait trouver un abri dans notre ombre, sous nos ailes. Un abri, au chaud – ils ont besoin de chaleur, pauvres diables ! »

S'il faut à tout prix donner un genre aux *Grands cimetières*, alors faisons-le sur mesure et inventons quelque chose comme qui dirait un reportage de la Charité. Au *Matin*, évidemment, on ne comprendra pas très bien la formule⁸⁵. Et si M. Bernanos se présente pour la prochaine catastrophe en expliquant sa conception du grand reportage, on lui conseillera de prendre un peu de repos, au grand calme. C'est bien là, cependant, la première clé du livre, celle qui nous ouvre la plus immédiate de ses significations. Dans la mesure où Malraux, à travers ses romans, a donné des lettres de noblesse au journalisme en créant le reportage héroïque où tous les hommes, tous leurs gestes, tous les événements sont mesurés à leur grandeur dans le combat, Bernanos inaugure le reportage de la Charité, où les hommes, leurs gestes, les événements sont uniquement jaugés en référence à leur capacité de malheur et à leur capacité d'amour. À travers toute l'œuvre de Bernanos court une seule angoisse, celle qui étreint subitement son petit curé de campagne : « Si j'allais ne plus aimer ! » Il s'accroche au politicien, au prêtre, à l'évêque, au bon père de famille, à la femme d'œuvres, à la petite fille orgueilleuse et têtue, les secoue, les invective jusqu'à ce qu'ils deviennent capables de cette angoisse. Elle s'appelle aussi pitié. « Ce que je vois d'abord dans l'homme c'est son malheur. Le malheur de l'homme est la merveille de l'univers. » Et de même que l'amour qu'il leur donne consume le corps, l'âme, et parfois, selon l'apparence, jusqu'au salut de ses personnages – jusqu'au curé de campagne, ne mouraient-ils pas tous avec les signes extérieurs de la déréliction – la pitié qu'il porte est une passion dévorante, « une des plus fortes passions de l'homme ». On a beaucoup parlé du modernisme de l'intelligence, constatait Péguy,

83. Cf. *La grande peur des bien-pensants* : Édouard Drumont, Grasset, 1931 (NdÉ).

84. Cf. *Journal d'un curé de campagne* (Plon, 1936) (NdÉ).

85. *Le Matin*, journal proche de l'extrême droite, est connu pour ses reportages racoleurs (NdÉ).

on a fait comme s'il n'y avait qu'un modernisme de l'intelligence, comme s'il n'était pas à l'origine, comme si le plus grave modernisme, le plus enraciné dans l'homme moderne n'était pas un modernisme de la charité. « Beaucoup d'entre vous – dit l'incroyant des *Grands cimetières* aux fidèles étonnés, un peu figés, un peu hautains, de la chaire où il a bondi – beaucoup d'entre vous usent des vérités de l'Évangile ainsi que d'un thème initial, dont ils tirent une espèce d'orchestration inspirée par la sagesse de ce monde... Ce qui passe l'entendement, c'est que vous raisonnez habituellement sur les affaires de ce monde exactement comme nous... Nous nous demandons ce que vous faites de la grâce de Dieu. Ne devrait-elle pas rayonner de vous ? Où diable cachez-vous votre joie ? » Qui diable nous a appris la joie ? répondra plus d'une voix dans la nef. Et avec Bernanos, ceux que ce sermon inhabituel aura brusquement réveillés de leur sommeil liturgique, se tourneront vers les clercs, vers combien de clercs ? je ne sais pas, ne soyons pas injustes, vers une masse de clercs tout de même : « Il n'importe guère que vous fassiez de jeunes chrétiens moyens, car le monde moderne est tombé si bas que "chrétien moyen" n'a même plus la signification d'honnête homme... Médiocre pour médiocre, à ne considérer que le rendement, n'importe quel chef responsable vous dira qu'un chrétien moyen a tous les défauts de l'espèce commune, avec une dose supplémentaire d'orgueil, d'hypocrisie, sans parler d'une regrettable aptitude à résoudre favorablement les cas de conscience. »

Je ne sais pas ce que l'*Action Française* a écrit de ce livre, dont quelques pages sont les plus dures qui aient jamais été écrites contre elle (mais qui, parmi les adversaires de Maurras, a touché à ce vieillard déshonoré avec plus de respect pour les dernières espérances qui sont en lui ?). Je gage qu'elle y aura relevé un nouveau progrès de la décomposition nationale, une conversion de Bernanos aux démochrétiens et aux abbés socialistes. Comme si Bernanos demandait aux gens d'Église de faire du socialisme ou de la démocratie ! Il leur demande d'être l'Église, c'est-à-dire le sel de la terre, le sel, virgule, *de la terre*, souligné, et non le sucre des idéalismes inefficaces et confortables. Il leur demande de servir Dieu, c'est-à-dire l'Absolu, et non, par instinct, le Moindre Mal. Il leur demande de ne plus se méfier ainsi de la jeunesse, de lui montrer plus de confiance généreuse et moins d'accablante sollicitude. Il leur demande de ne pas désarmer à longueur de siècles le message désarmant de saint François, de ne pas avoir trop peur des saints, ni trop honte du pauvre, de ne pas toujours bâtir leurs sermons dans le langage et pour la tranquillité du riche. « Vous disposez de tout ce qu'il faut pour humilier le riche, le mettre au pas, disait déjà un autre incroyant au curé de Mézargues. Le riche a soif d'égards, et plus il est riche, plus il a soif. Quand vous n'auriez eu que le courage de les foutre au dernier rang, près du bénitier ou même sur le parvis – pourquoi pas ? – ça les aurait fait réfléchir. Ils auraient tous louché vers le banc des pauvres, je les connais. Partout ailleurs les

premiers, ici, chez Notre-Seigneur, les derniers, voyez-vous ça ? Oh, je sais bien que la chose n'est pas commode ! Il est vrai que le pauvre est à l'image et à la ressemblance de Jésus – Jésus lui-même –, c'est embêtant de le faire grimper au banc d'œuvres, de montrer à tout le monde une face dérisoire sur laquelle, depuis deux mille ans, vous n'avez pas encore trouvé le moyen d'effacer les crachats. » Il leur demande de méditer jour après jour la tentation du désert, qui n'a pas seulement assailli une fois le Christ, un mois d'été, en Palestine, mais qui l'assaille chaque jour, dans toute son Église : la tentation d'avoir une fois globalement, sans peine, toutes les richesses de la terre et des cœurs, de pécher contre l'Esprit en voulant installer le bonheur spirituel des hommes sur le mépris de la liberté : « L'État contrôlant tout, et l'Église contrôlant l'État », disait déjà le *Curé*. À quoi *Les grands cimetières* répondent : « À mon sens, pour pratiquer librement ma foi selon l'esprit de l'Évangile – excusez-moi – il n'est pas nécessaire de me permettre de la pratiquer, *il faut encore ne pas m'y contraindre*. » Il leur demande enfin, quand se dressent des forces d'apocalypse, de savoir dire : oui, oui, non, non, et tout le reste vient du démon.

Je plains Bernanos d'avoir à lire les coupures de presse que son éditeur ne manquera pas de lui transmettre. On voit si bien déjà le commentaire-type – et je ne parle que du commentaire de bonne foi, raisonnable, compréhensif enfin, le commentaire du sage. Justement, l'à-propos d'une correspondante me met sous les yeux une coupure du *Catholic Herald*. Excusez-moi, Bernanos, de vous obliger à lire :

Le retournement de Bernanos est fondé sur une seule chose : sur les gens qui ont été tués ou maltraités par les Nationalistes dans les Îles Baléares, selon sa propre expérience [si peu de chose en effet 3 000 fusillés en 7 mois dans une île large de 2 heures de voiture]. Il a fabriqué une affreuse histoire. Mais il a fabriqué une histoire hautement colorée par son imagination [ces affaires de massacres eussent évidemment paru beaucoup plus banales au correspondant rassis du *Catholic Herald*], des choses que la majorité des partisans de Franco connaissent : ce que l'on peut appeler « les choses de la guerre » [voyez si cela est bien dit, frappant, brûlant enfin d'indignation évangélique, bien que sans danger pour les tempéraments apoplectiques].

Nous savons tous combien de fautes scandaleuses peuvent se produire en temps de guerre [se produire, *occur*, toutes seules évidemment : seuls les bolchevicks brûlent réellement les églises et tuent réellement leurs victimes, commettent enfin leurs crimes à la première personne, en même temps que ceux des autres]. Nous savons tous qu'elles se produisent des deux côtés [bonne excuse, n'est-ce pas, pour le chrétien ?]. Mais dans la lutte entre deux idées sur l'essence de la civilisation, nous ne pouvons hésiter dans notre choix. C'est un terrible danger que

les poètes, les romanciers et les philosophes se mettent à écrire sur la guerre [vivement la liste des sujets interdits, signée par l'État-Major]. Ils sont enflammés et paralysés par les choses qu'ils ont vues [avec les journalistes accrédités, au moins, pas de danger qu'ils s'encombrent de choses vues], par des systèmes émotionnels énormément compliqués [a-t-on idée] et oublient la forêt derrière les arbres.

Ce qui veut dire en termes précis qu'un romancier comme Malraux trouve horrible de diriger un lance-flamme sur le visage d'un homme qui vous regarde – qui vous regarde : *os sublime dedit*⁸⁶, monsieur le rédacteur, comme vous disiez au collègue – mais qu'avec les statistiques, du fauteuil d'un rédacteur en chef, même d'un journal catholique, ça se tasse.

On ne pardonnera pas à Bernanos de refuser que ça se tasse, de refuser que ça se taise, ayant le mauvais goût par ailleurs de n'offrir aucune option politique, aucune faiblesse dogmatique par où on puisse, de biais, déconsidérer sa voix. On ne lui pardonnera pas de rappeler le mot du cardinal Mercier⁸⁷ : « Chrétienne, l'Espagne ? ... Vous trouvez ? » Ni d'avoir écrit que tel curé d'Espagne, en règle avec les lois, peut être tenu néanmoins pour le géniteur spirituel d'une paroisse d'assassins et de sacrilèges. Ni d'avoir accumulé les témoignages sur la Terreur blanche, ni d'avoir montré aux petites gens de notre pays : au boutiquier sordide, au rentier paisible, à l'employé méticuleux, le tueur qui est en lui. Car « c'est une grande duperie de croire que l'homme moyen n'est capable que de passions moyennes ».

Mais Bernanos ne demande pas sans doute qu'on lui pardonne, ni qu'on l'épargne : il demande qu'on l'écoute, qu'on ne se bouche pas les oreilles, qu'on ne se ferme pas le cœur. Les injustices dont la colère a mêlé son témoignage, les remous, mauvais et bons, des scandales qu'il soulève, il en sent à coup sûr, mieux que nous, le goût amer. Un chrétien ne peut se dresser contre le mal sans savoir qu'il se dresse aussi contre soi-même, et que quelque chose de semblable au pharisaïsme remplit la distance qu'il tolère entre ses colères sacrées, fixées sur l'absolu, et ses conduites approximatives. Bernanos le sait, le dit ; le lui rappeler, c'est vainement nous couvrir de vertu offensée pour arrêter la parole qui nous parle en lui. Croit-on qu'il peut s'adresser aux gens de son Église, aux autorités de son Église, lui homme d'autorité et de chevalerie, sans une tristesse, sans une honte fondamentale ? « Vous me répondrez sans doute, qu'orgueilleux ou non, vous disposez des sacrements par quoi on accède à la vie éternelle. “Que demandez-vous de plus ?”, direz-vous. Hélas, nous voudrions aimer ! »

86. « Il a donné (à l'homme) un visage élevé » (Ovide, *Métamorphoses*, 1, 85) (NdÉ).

87. Désiré-Joseph Mercier (1851-1926), théologien, archevêque de Malines-Bruxelles (NdÉ).

Il serait vain d'espérer que ceux qui ne veulent pas comprendre une telle attitude y seront ouverts par ces pages, à moins que la grâce qu'elles portent ne leur brise d'abord le cœur, cette forteresse d'assurance et d'heureuse conscience qui leur masque le désarroi de la chrétienté. Nous allons lire encore à longueur de colonnes des lamentations, ici consciemment venimeuses, là, hélas, sincères, sur les progrès des chrétiens-rouges. S'il y a des chrétiens-rouges, c'est-à-dire pour parler sans mensonge s'il y a des chrétiens : primo, authentiques qui : secundo, reportent imprudemment sur le socialisme révolutionnaire et sur le communisme l'espoir de justice absolue dont le christianisme leur a une fois brûlé le cœur, sachez bien, ô pharisiens tremblants de haine et de peur mêlées – contre eux ? non, contre ce cadavre qui est en vous –, sachez bien que de leur pauvre erreur et de toutes les conséquences qui suivront, le Jugement retombera sur vous. Mais cessez de brouiller les cartes par ces astuces de collégien pris en faute. Nous voici, cette fois, dans une lumière sans mélange. Il fallait un Bernanos, fidèle à son roi, qui n'eût même pas avancé la pointe du pied sur cette pente républicaine dont on sait qu'elle glisse infailliblement au « communisme athée », pour que la position de certains chrétiens devant l'histoire se détachât en toute netteté. On veut faire croire de ces chrétiens qu'ils dégradent l'exigence chrétienne en exigence sociale, et, ainsi déçus, donnent aux extrémismes ce qu'ils volent à l'absolu chrétien. La vérité est la suivante : ils refusent un « christianisme » politique et pratique qui, se faisant passer pour orthodoxie, dégrade l'exigence chrétienne en conservatisme médiocre ou en violence totalitaire, et *pour désarmer précisément les confusions politiques inévitablement entraînées par la démission massive du monde chrétien*, ils rappellent le christianisme à son essence, où la liberté spirituelle et la Charité vivante sont les conditions radicales de la lumière. Ils savent par l'Évangile et par la doctrine de leur Église que Dieu vomit les pharisiens, chrétiens ou non-chrétiens, et plaint seulement les dévoyés, que le pharisaïsme inspiré par l'argent et par ses peurs lui est doublement abominable. Leur devoir surnaturel (il ne s'agit plus de politique) est dès lors fixé : « Nous ne laisserons pas l'épée de la France chrétienne entre de telles mains. Nous leur ferons face, fût-ce aux côtés des filles perdues, des samaritains, des publicains, des larrons et des adultères, comme nous en a jadis donné l'exemple le Maître que nous servons. »

L'histoire classera le livre de Bernanos, bien au-delà de son contenu occasionnel, parmi les apocalypses d'une chrétienté agonisante. Quand renaîtra nous ne savons de quel feu ni de quelles cendres la chrétienté qui relaiera sur la route sans fin la malheureuse chrétienté libérale et argentée que François d'Assise n'a pu à temps redresser, *Les grands cimetières*, peut-être, nous sauveront d'être tout à fait méprisés par elle.

Réponse à Semprún (*Esprit*, mai 1938)

Cet article est le seul concernant la guerre d'Espagne que Mounier ait choisi pour figurer dans ses « Carnets de route ». Il paraîtra au sein du recueil posthume intitulé *Les certitudes difficiles* (Seuil, 1951). Semprún avait déjà été présentée par Mounier dans la rubrique « Terre libre » (voir plus haut, novembre 1936). Ce texte répond à sa « Lettre ouverte à Emmanuel Mounier et aux amis d'*Esprit* », datée du 12 avril 1938 et précédée de ce court avertissement : « Nous recevons de notre ami Semprún, correspondant général d'*Esprit* pour l'Espagne, chargé d'affaires de l'Espagne à La Haye, la lettre ouverte ci-dessous. Quel que soit le sentiment du lecteur, il ne peut qu'accueillir avec respect un homme qui pour la seconde fois vient lui crier l'abandon du peuple espagnol, l'abandon dans la guerre suivant l'abandon dans la paix. » Semprún publiera encore un autre article sur la question dans *Esprit* : « Sens et contresens de l'honneur » (novembre 1938).

Mon cher Semprún,

En juillet 1936 vous étiez correspondant pour l'Espagne d'une revue et d'un mouvement qui tentaient depuis quatre ans de forcer une voie neuve. Chacun, à *Esprit*, sait par quelle expérience vous êtes venu à nous. Chacun connaît votre chemin, d'une tradition familiale qu'évoquerait assez bien chez nous le nom d'Albert de Mun⁸⁸, à une solidarité plus fraternelle encore avec un peuple abandonné, que vous firent connaître vos fonctions de gouverneur à Santander et à Tolède. Votre passé, notre jeunesse, créaient entre vous et nous des rapports complexes sur lesquels nous aurions eu sans doute, autour de notre accord fondamental, plus d'un sujet de discussion, peut-être de divergence, quand un événement et un acte sont venus créer entre vous et nous une solidarité plus profonde que tous les débats d'opinions, et mettre de vous à nous, du même coup, une distance infranchissable. L'événement : votre guerre. L'acte : celui que vous avez posé, un matin de juillet 1936, quand vous avez choisi de rester fidèle à votre parole de bon citoyen, à votre conviction républicaine, et plus profondément encore à ce que vous entendiez comme votre vocation de chrétien. Solidarité et distance : je vais m'en expliquer.

88. A. de Mun (1841-1914), homme politique, d'abord proche des monarchistes, devint, après la publication d'*Inter sollicitudines* de Léon XIII, le défenseur du catholicisme social, prônant le ralliement des catholiques à la République. Mounier fait allusion au parcours de Semprún qui fait tout d'abord des milieux conservateurs avant de se rallier à la République à la fin des années 20 (*NdÉ*).

Au moment où nous pensions encore comme l'adolescent, dans l'éternel, vous nous avez donné la leçon du premier acte qu'un des nôtres ait dû poser par surprise dans la matière rebelle du monde donné. Vous nous avez éclairé les servitudes de l'action. Le texte, classique parmi nous, que Landsberg publia ici il y a quelques mois sur l'engagement, est un commentaire de cette expérience⁸⁹. Nous nous étions donné pour mission jusque-là de rappeler qu'on ne saurait *faire sans être*, nous tâchions d'être pleinement : des hommes ; pour quelques-uns : des chrétiens. C'était une tâche assez considérable, assez abandonnée, pour que nous y consacrons toute notre énergie. La guerre d'Espagne et votre décision sont venues nous rappeler que le chemin des œuvres durables n'est pas sûr, et qu'il peut survenir en travers de la route un Sphinx aux paroles à peine déchiffrables, qui demande un oui ou un non, ou la mort.

Nous cherchions un maître des certitudes. Vous nous avez ramenés à Pascal, qui est le maître des engagements tragiques dans le doute et la surprise. Vous vous rappelez cette histoire de bridge qui débouche sur l'éternel. Pascal jouait aux cartes, avec des amis. Quelqu'un survenait, l'un des joueurs devait quitter la partie : les plans de chacun s'écroulaient, et avec eux le résultat de stratégies déjà avancées ; une action engagée restait ouverte, inutile. Elle évoquait à Pascal cette partie de notre salut, béante sur une mort mystérieuse, suspendue à chaque instant par l'événement, et l'intolérable complaisance que le sceptique mettait à entretenir cet inachèvement. C'est alors que Pascal combina des chiffres et donna à ses joueurs une formule pour quand même tirer parti de ces situations brusquées et répartir les enjeux selon l'état des choses au point d'interruption. Par le même besoin spirituel, il voulait que l'indifférent engageât sa mise dans l'aventure humaine sans savoir de science démonstrative l'issue de son choix. Et il monta ce sublime coup de dés qu'on appelle le Pari.

Toutes nos parties, aujourd'hui, sont des parties brusquées. Les actes pleins, choisis par nous au moment et dans les conditions que nous voulons, notre vie privée peut en être remplie, le monde hostile où nous vivons ne nous en permet, dans notre action publique, qu'un nombre infime. La plupart des autres sont des actes chargés de regrets et de drames, mais qui, à une heure donnée, dans des conditions données, indépendantes de nous, nous sont apparus comme un moindre mal, mieux encore, comme le point de risque décisif où notre choix même, surprenant une réalité imparfaite, pourrait en précipiter le redressement. Efficacité et pureté : depuis notre départ nous sentons bien que notre rôle est de trouver pour notre génération, avec les données qui sont les siennes, l'optimum précaire que chaque âge tâche d'équilibrer entre ces deux exigences, cherchant l'équilibre dans ce système de vitesse que nous offre l'action. Mais nous étions prévenus, maintenant, du péché spirituel qui

89. Cf. *supra*, note 81 (NdÉ).

accepte leur séparation. Avant que Malraux ne les écrive, nous avons entendu en nous ces paroles de Garcia à Hernandez : « Il n'y a de pensée politique que dans la comparaison d'une chose concrète avec une autre chose concrète, d'une possibilité avec une autre possibilité. Les nôtres, *ou Franco* – une organisation ou une autre organisation – pas une organisation contre un désir, un rêve ou une apocalypse. [...] Hernandez, penser à ce qui devrait être, au lieu de penser à ce qu'on peut faire, même si ce qu'on peut faire est moche, c'est un poison. Sans remède, comme dit Goya⁹⁰. »

Telle est la part de notre hostilité au XIX^e siècle velléitaire, à la conception hamléitique qu'il nous a léguée de l'intellectuel, dont le prix serait de ne pas choisir parmi des hommes qui combattent pour leurs choix. Devant une question posée par l'événement, l'homme du XIX^e siècle, survivant parmi nous, dispose de deux itinéraires de fuite : il refuse par principe de juger, ou il fait de l'éclectisme. En langage d'action, la première de ces démissions s'appelle non-intervention, la seconde est cette sorte de médiation monstrueuse entre le bien et le mal que vous dénoncez justement.

La « non-intervention », vous savez, mon cher Semprún, que nous l'avons attaquée sous tous les angles. Idéalement, elle était un hommage à la libre disposition par un peuple de ses destinées. Du jour où elle était violée d'un côté, elle devenait de l'autre une intervention de fait : les « grandes démocraties » velléitaires participaient, dans un acte de guerre réel quoique négatif, à l'attaque contre la république espagnole. Je ne crois pas, contrairement à certains de vos amis et des miens, que la France aurait dû, ou même aurait pu, jeter ses forces dans le conflit. Mais dès que les signataires du pacte le trahissaient, les démocraties devenaient complices des fascismes dans une politique de mensonge, sans grandeur et sans audace. De ce jour-là la sagesse s'accordait avec la dignité pour nous commander le retour au droit commun : rien de plus, rien de moins. Et je ne vois pas ce qu'auraient à y dire, s'agissant d'une république amie, ces patriotes chatouilleux⁹¹ qui, sur notre minerai de l'Est, fournissent mensuellement à l'Allemagne, agresseur présomptif, les 700 000 tonnes de fer sans lequel elle ne pourrait assurer son réarmement. Vous le savez encore, cher ami, ce n'est pas seulement la duperie de cette « non-intervention », son atroce ironie pour les combattants et non-combattants d'Espagne, le pharisaïsme développé autour d'elle, que nous avons dénoncé. C'est au cœur que nous avons porté le coup, en y accusant le principe de l'égoïsme international, la fausse innocence dont Pilate a le premier donné la formule quand, lui aussi, il interrogeait des furieux pour leur faire départager le Juste de l'assassin. Du premier jour où l'affaire n'était plus strictement espagnole, l'Europe avait un devoir d'intervenir

90. A. Malraux, *L'espoir*, I, II, 5 (NdÉ).

91. Hélas, soutenus par les syndicats.

en disant le droit et en l'imposant par la force (par l'intimidation eût suffi), jusqu'à ce que l'Espagne pût décider de son gré. Et je l'écrirais aussi bien si je croyais que de cette liberté l'Espagne dût faire usage pour installer volontairement une forme de fascisme d'extrême droite ou d'extrême gauche, car on ne persuade pas plus un pays qu'un homme contre sa volonté.

Je ne pense pas plus de bien d'une médiation telle que la conçoivent certains intérêts économiques, qui ont plus à gagner dans les régimes mixtes que dans les régimes doctrinaires. J'entends que votre condamnation porte à juste titre également contre une conception purement utopique et dialectique d'une conciliation possible entre les contraires. Vous et nous connaissons trop la farouche indépendance et l'exigence mystique qui est au cœur de l'Espagnol pour croire que même les partisans de Franco soient profondément entamés par l'esprit de violence et de dictature. Mais cet esprit est celui des chefs et des cadres ; il est solennellement confirmé par les multiples hommages à Hitler aussi bien que par les bombardements de Barcelone, les programmes des Phalanges, les habitudes des militaires et des caballeros ; il n'est pas à douter qu'il régnerait demain sur une Espagne franquiste avec son horrible cortège de délation, de terreur et de mensonge. Et c'est ce à quoi on veut solidariser les destinées de notre Église ! Non, cher Semprún, entre cet esprit et le nôtre, il n'y a pas de composition possible. Il n'y en a même pas d'imaginable : à l'État totalitaire on ne fait pas sa part. Au courrier qui suit votre Lettre ouverte, vous m'apprenez que notre correspondant de Saint-Jacques de Compostelle vient d'accommoder le personnalisme à la mode fasciste dans la *Revue noire du national-syndicalisme*, organe des Phalanges, édité à Pampelune. Je ne connaissais pas ce correspondant, qui nous avait été désigné peu avant la rébellion. Tout laisse à croire que ses convictions fascistes sont toutes fraîches, et encore embarrassées. Je me garderai de juger l'homme, de briser avec mépris ce qu'il a pu nous donner d'amitié et de conviction, d'apprécier sans données ce qu'ont pu être ses débats, ou ses nécessités, quand il nous renie en même temps que ses critiques antérieures des régimes totalitaires. Il me suffira de constater qu'il n'est pas plus dangereuse caricature du personnalisme que de lui faire conclure d'une conception de l'homme « total » au soutien de l'État « totalitaire » et à la défense de la guerre comme « facteur d'authentique personnalisation », pour rayer ce nom de notre communauté.

Voilà, cher Semprún, des partis que tout ami d'*Esprit* a fait siens depuis longtemps et sans ambiguïté. On a pu essayer d'intimider ceux d'entre nous qui sont catholiques avec les massacres de prêtres en Espagne républicaine ou les actes de l'Épiscopat espagnol. Croit-on que nous soyons insensibles à celles de ces morts qui furent innocentes, et même aux autres, ou inconscients de l'excès de haine dont il a fallu grossir le juste ressentiment populaire pour arriver à ces massacres ? Tant d'offenses ne nous

empêchent pas cependant, elles nous pressent de remonter à leurs causes profondes, pour les détourner là où nous le pouvons encore. Et elles ne nous arrêteront pas de crier avec Mauriac, qui l'écrit deux ans après vous, par-dessus la voix des Pharisiens : « Il existe du moins un crime que les plus abjects assassins de Barcelone n'auront pas commis ; ils n'ont pas compromis le Christ. Combien d'années, de siècles, faudra-t-il à l'Église d'Espagne pour se dégager de l'effroyable équivoque, et pour que les fils des femmes assassinées à Guernica, à Durango, à Barcelone et dans toute l'Espagne apprennent à ne plus confondre la cause de leur Dieu crucifié et du général Franco⁹² ? » Quant à certains actes de l'Épiscopat, nous savons qu'ils ne furent pas unanimes, que l'*Osservatore Romano* omit toujours d'insérer la Lettre collective des évêques, que le clergé basque n'a pas été désavoué⁹³. Et si ces faits ne suffisaient pas, il nous resterait à relire le message radiodiffusé au Vatican après la soumission du Cardinal Innitzer⁹⁴ : « [Ces pasteurs] emploient leur autorité religieuse-morale à convaincre les fidèles de la vérité de certaines affirmations d'ordre purement pratique, même lorsque ces affirmations et les faits sur lesquels elles sont basées sont jugées différemment par beaucoup d'hommes sérieux et compétents. Par exemple, il n'appartient pas à l'autorité doctrinale ecclésiastique en tant que telle de faire des déclarations qui mesurent et apprécient des résultats purement économiques, sociaux et politique-nationaux d'un gouvernement. Il n'est pas de fidèle qui doive se croire obligé en conscience d'obéir à ces déclarations comme si ces déclarations étaient des jugements de l'autorité doctrinale ecclésiastique et de s'y conformer dans l'usage de ses droits politiques. »

Ces sentiments ne faisant pour vous pas de doute, ajouterai-je, cher ami, que je sens dans votre lettre comme une inquiétude et une souffrance ? Je ne puis les attribuer qu'à des attitudes qui ont eu leur écho jusque dans *Esprit* et ne sont pas sans vous être partiellement incompréhensibles. C'est à ce propos que j'ai parlé plus haut d'une *distance* incommensurable que l'événement avait tendue entre vous et nous. Je le disais en deux sens.

D'abord, vous êtes situé au-delà, nous en deçà, d'une coupure fondamentale, celle qui sépare le possible du révolu. Vous êtes en guerre. L'événement vous a été imposé, mais il est là. Vous prépariez une troisième forme à l'Espagne, et voici qu'elle se fend en deux blocs. Vous comptiez sur les années, et le destin de votre pays devient une

92. Cf. F. Mauriac, « Le cruel martyre du peuple basque », *L'Ordre*, 15 juin 1938 (*NdÉ*).

93. La « Lettre collective de l'Épiscopat espagnol », datée du 1^{er} juillet 1937, prenait clairement parti pour le camp nationaliste. Elle théorisa la « croisade » contre les républicains. Le clergé basque, dans son immense majorité, soutint le gouvernement de sa région, en refusant de se soumettre aux nationalistes (*NdÉ*).

94. Theodor Innitzer (1875-1955), archevêque de Vienne de 1932 à sa mort, soutint publiquement l'Anschluss, l'annexion de son pays par le troisième Reich par crainte du bolchevisme (*NdÉ*).

question de jours. Vous aviez des adversaires idéologiques, et voici qu'ils défendent ce que vous défendez, que se nouent entre eux et vous, sur une Espagne retrouvée plus complexe que leurs idéologies antérieures, les indéfectibles solidarités de la lutte et de la mort. Nous restons, nous, dans un pays dont la fissure fatale n'a pas encore tranché le destin, qui dans sa majorité repousse encore et la dictature de classe et la dictature d'État. Nulle part nos options ne rencontrent l'obstacle du sang versé – ou son respect. Un chemin nous est ouvert – qui vous est fermé. Des hommes, des formations indésirables peuvent, doivent en être écartés – qui vous sont unis par la fraternité du combat. Des luttes doivent être menées, qui chez vous seraient peut-être (je dis peut-être) trahison à l'ennemi. La France, par ailleurs, a une éducation politique plus complexe et plus ancienne que beaucoup de pays. Il est inévitable par suite que les mêmes options nous conduisent à des tactiques différentes, à des langages, à des hostilités parfois en divergence. Nous devons en reconnaître la nécessité : c'est la part de notre réalisme.

Mais être en guerre, ce n'est pas seulement voir ses décisions brusquées, simplifiées par l'urgence de la mort. Être en guerre, c'est être saisi par un fléau, c'est, même si la guerre vous est imposée, entrer dans un désordre, en subir la loi. C'est ici, mon cher Semprún, si délicat soit ce soin d'amitié envers des hommes que sensibilisent l'angoisse et de légitimes colères, qu'envers vous, nos amis espagnols, comme demain, si nous étions en cause, envers nos camarades français, nous avons un rôle à ne point renoncer : arracher tout ce que nous pouvons au mal, jusque s'il le fallait dans le cœur de nos amis.

La guerre est une terrible tueuse de personnes. Nous entendons encore les gémissements de la petite Jeanne dans les premières pages du *Mystère* de Péguy : si la guerre ne tuait que les corps, mais le pist est qu'elle tue les âmes⁹⁵.

La guerre civile, pour la première fois chez vous, s'identifie avec la guerre étrangère, et donne les mêmes fruits. Entendez-moi bien. Je n'identifie pas dans une sorte de malheur commun votre justice et celle des bombardiers de Franco. Je pense seulement à ces paroles d'un témoin non suspect, Malraux : « Une des choses qui me trouble le plus, c'est de voir à quel point, dans toute guerre, chacun prend à l'ennemi, qu'il le veuille ou non⁹⁶. » Pour lutter contre la guerre totale d'un régime militarisé, vous avez dû plier la libre Espagne à la loi de la guerre, qui est dictature, simplification du drame collectif, refoulement des drames individuels. « Il y a des guerres justes, dit encore Malraux-Garcia, il n'y a pas d'armée juste⁹⁷. » Chaque homme qui tombe, d'un côté comme de l'autre, fait un trou dans cette maille continue et diverse qui abrite chaque

95. « Ceux qui tuent perdent leur âme parce qu'ils tuent. Et ceux qui sont tués perdent leur âme parce qu'ils sont tués... » (Ch. Péguy, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* [1912], dans *Œuvres poétiques et dramatiques*, Gallimard, 2014, p. 416) (NdÉ).

96. A. Malraux, *L'espoir*, III, 5 (NdÉ).

97. *Ibid* (NdÉ).

liberté sous la complexité de ses rapports. Chaque mort durcit, isole, mutile les survivants. C'est ainsi qu'il est inévitable que, dans les deux camps en présence, les éléments violents, ou ceux qui sont le plus apparentés à l'organisation militaire : les éléments policiers, aient *ipso facto* un avantage qu'aucun état de paix ne leur donne, et que seule une volonté extrêmement forte au gouvernement peut neutraliser. Toutes les conséquences de ce désordre retombent sur ceux qui ont déclenché la guerre, mais rien ne peut faire qu'un pays en guerre ne participe à quelque degré à ce mal collectif. S'il est inévitable, il nous pose deux questions, à nous personnalistes : une question décisive sur l'efficacité de la guerre comme moyen de résistance à la violence (je ne dis pas qu'il ne doit pas y avoir résistance, je dis qu'après des expériences sans doute cruelles, les décades à venir viendront sans doute à s'interroger, comme des isolés le font déjà, sur des techniques de résistance moins onéreuses physiquement et moralement) ; et le problème de notre devoir, en situation de guerre, pour sauver le plus grand nombre d'hommes possible, au moins des péchés mortels de la guerre.

C'est ce sentiment des fatalités spirituelles de la guerre, vous le savez, mon cher Semprún, qui a conduit certains de nos amis communs, sans discuter à aucun moment des responsabilités de Franco, à envisager la cessation la plus rapide possible de la guerre comme une plus sûre condition de salut pour l'Espagne libre que son double épuisement par l'intervention étrangère et par l'hémorragie des forces vives qui demain peuvent encore la reconstruire. Un arrêt des hostilités sous la contrainte de l'Europe, des élections libres sous son contrôle, il n'y aurait là aucune mise en équation du juste et de l'injuste, aucun appel utopique au désarmement de l'agresseur, mais, par voie de contrainte, une opération de police internationale au service de l'expression démocratique d'un peuple. On peut discuter des chances actuelles d'un tel projet – il ne lui manque sans doute que la ferme volonté des pays libres –, ce n'est pas lui sûrement que vous mettriez, même si vous le regardez comme illusoire dans le fait, au rang de ces accommodements sentimentaux qui confondent la paix avec la conciliation et l'injustice. C'est la même connaissance de ces fatalités de guerre et des procédés universels d'un certain parti politique, qui a amené tels autres de nos amis à s'émouvoir de certains actes de police dont le gouvernement espagnol dans son ensemble est irresponsable, mais qui n'en ont pas moins touché, avec des coupables, des innocents. Certains d'entre nous ont choisi, par une vocation strictement individuelle qui n'est pas plus généralisable, par exemple, que la vocation monastique, de ne servir aucun parti, mais en tous lieux, comme une sorte de corps franc, la vérité et la justice ; ils ne s'égarèrent pas à penser qu'il puisse exister une action sans faiblesse, mais ils savent que, sans eux et leur pression constante, toute action se durcirait dans ses fatalités. D'autres, et il faut qu'ils soient en majorité, ont compris que pour la plupart des hommes, le devoir d'agir, c'est le devoir de se donner une foi et de l'insérer dans des forces existantes pour les

courber à son inspiration. Qu'on ne reproche pas à ceux-là les impuretés de ces forces, voire les poisons qu'elles charrient encore et qu'elles n'élimineront précisément que par quelque violence historique. Mais l'histoire devrait nous juger sévèrement, après ce que nous avons professé, si, une fois notre parti pris, nous nous laissons aller au courant, et oublions que par définition, où qu'il soit, surtout dans la société lourde d'une révolution, d'un pays en guerre, d'un parti, le personnaliste ne peut être qu'en situation tragique, en état d'aguet.

Nous arrivons au point où deux conceptions de la révolution s'affrontent communément. Celle de « l'illusion lyrique », qui oppose « à une organisation un désir, un rêve, ou une apocalypse ». C'est celle des objecteurs de conscience de l'action révolutionnaire, respectable comme un acte religieux : inefficace pour l'organisation de l'avenir. Mais nous reconnaissons encore moins la nôtre dans celle qu'un écrivain communiste décrivait ainsi au dernier numéro d'Europe : « Une fois placé là [dans la révolution qui tend vers un bien-être général par le développement des moyens de production], les seuls problèmes qui lui soient permis [à l'individu] sont ceux de la tactique. Toutes les normes étrangères à la tactique sont dans la meilleure hypothèse, la plus favorable, affaire privée de l'individu sans intérêt pour l'histoire, et qui peuvent le cas échéant, s'il veut leur faire la place dans ses actions, faire de lui un révolté, un révolté non pas contre la société existante, mais contre les forces révolutionnaires. Sur le plan de l'histoire, la logique des actions est déterminée par les forces historiques. Celui qui ne peut pas participer à la révolution dans l'une quelconque de ses phases, même si la raison en est que, subjectivement, il se trouve en avance sur cette phase inévitable, ne manifesterà pas, par son abstention, son avance... La classe révolutionnaire, dont les prétentions sont unilatérales, l'histoire qui est capable d'indifférence et de l'injustice la plus grossière à l'égard de milliers et de dizaines de milliers de vies, malgré cela fait une justice, une justice sociale. L'âme individuelle reste sous l'enchantement maudit du Don Quichotte sans patrie jusqu'à ce que l'autre maudit enchantement, celui qui maintient les frontières des pays et divise la société en classes, soit brisé. »

Vous qui savez que Don Quichotte a une patrie, cher Semprún, vous savez aussi ce qui se cache d'ambitions politiques, d'intérêts et de passions sous les prétendues fatalités historiques qu'on veut imposer aussi à la cause révolutionnaire. C'est pourquoi vous aurez entendu spontanément dans son juste sens ce plaidoyer pour l'ensemble des actes touchant l'Espagne qui peuvent traduire le pluralisme et la mission centrale d'*Esprit* ; dans leur diversité, ils vont tous d'un même mouvement en sens inverse de la neutralité et de l'esprit totalitaire : c'est dire assez sur leur contenu et leurs frontières.

LETTRE DE MOUNIER À UN ANCIEN ÉLÈVE DE TERMINALE

Voici un courrier adressé à Jacques Gallay (actuellement à Saint Geoirs en Valdaine, près de Grenoble) qui fut en 1940-1941 l'heureux élève d'Emmanuel Mounier en classe de philosophie à Vienne dans l'Isère. Notre ami joint aussi une demi-douzaine de ses dissertations assorties de ce commentaire : « Comment ne pas admirer le soin avec lequel E. Mounier lisait, annotait chacune de ces copies balbutiantes... ! »

Fait du hasard, nous avons presque au même moment retrouvé un certain nombre des dissertations de philo de Mounier en terminale. Nous les publierons ultérieurement avant de les remettre à l'IMEC à Caen.

29.2.49

Mon cher Gallay,

Merci de votre bon souvenir. J'y réponds bien vite : je pars pour des conférences en Belgique. Je vois que votre vocation est ferme et pleine, je m'en réjouis. Depuis que vous m'avez écrit, vous avez fait un grand pas. Nous n'allons pas vers des temps faciles. Je ne dis pas cela parce qu'il faudra être « héroïque ». C'est souvent plus facile qu'on ne croit, mais il faudra l'être souvent dans le doute du cœur et l'isolement spirituel. Tous les mots seront faussés, toutes les familles disloquées. Nous ne sommes qu'au commencement de la nuit.

Ne me croyez pas pessimiste. Je voulais signaler la grandeur des tâches qui attend un prêtre de Dieu comme un simple bonhomme de laïc et la force qu'il nous faut demander pour nous tous.

Mes amitiés fidèles à M. Villepelet⁹⁸ et pour vous et vos anciens camarades mes bons souvenirs.

E. Mounier

98. Prêtre à Lyon qui avait trouvé à un Mounier sans ressources ce poste de philosophie à Vienne.

CHRONIQUES

I - ÉTUDES SUR MOUNIER

DE LA « MÉLODIE MOTRICE » AU GESTE MENTAL

*La pensée-action d'Emmanuel Mounier
confrontée au globalisme de Marcel Jousse*

Marie-Étiennette BÉLY¹

Tenter un rapprochement entre l'œuvre de Marcel Jousse et celle d'Emmanuel Mounier peut sembler étonnant. Ils ne sont ni de la même génération², ni du même milieu social, l'un est jésuite imprégné de la tradition aristotélicienne, l'autre est marié, père de famille, plus tourné vers les *Pensées* de Pascal que vers le thomisme ; Jousse est un verbo-moteur, dans ses cours, comme dans ses écrits et se défend d'être philosophe, Mounier est un philosophe qui enseigne (mais pas seulement) ; il est plutôt un « plumitif » qui a des talents littéraires, mais il est aussi profondément musicien, il entend et perçoit le réel dans toutes ses résonances intérieures, et surtout, c'est un méditatif qui observe et engage une action personnelle et collective dans le monde en plein bouleversement des années trente. Ce qui les rapproche, c'est le souci de l'homme vivant, concret, de la personne, héritière d'une tradition judéo-chrétienne, et capable, à partir de ce qu'elle a reçu, de proposer de nouveaux chemins d'humanisation à travers une anthropologie renouvelée. Autrement dit, c'est leur conception d'une éducation globale, tenant compte de tout ce qu'est tout l'homme et chaque homme, qui peut permettre une comparaison dans leur itinéraire de recherche ainsi que dans leur méthode d'approche du réel à la fois complexe et simple. « Ce qui me guide, sous prétexte du problème historique, c'est le souci d'une philosophie humaine », écrivait Mounier à sa sœur en 1926³.

1. M.-É. Bély, membre de l'AAEM, est professeur émérite de philosophie à l'université catholique de Lyon.

2. Jousse est né en 1886, Mounier en 1905.

3. *Œuvres*, vol. IV, Seuil, 1963, p. 423.

L'expression « mélodie motrice » est tirée du *Traité du caractère* de Mounier : elle exprime l'attitude fondamentale du philosophe, qui ne sépare jamais l'action de la pensée, homme de mouvement, d'engagement total, animé par un élan, une inspiration qui illumine son être et traverse son action, porté par un rythme intérieur qui explore l'unité humaine comme une sorte de mélodie structurelle, une force plastique interne qui dessine une orientation personnelle. Comme Jousse, il est pourrait-on dire un être « inspiré ».

Il ne semble pas qu'ils se soient jamais rencontrés directement, mais Mounier a lu Jousse, il a fait une recension passionnée de l'ouvrage de Jousse sur *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, texte qui pourrait être comme une sorte de révélateur rejoignant en profondeur sa propre expérience. Il ne semble pas se référer explicitement à l'œuvre de Jousse dans ses publications ultérieures, mais son attention à la globalité de l'être personnel, son désir de promouvoir un renouveau dans l'enseignement et l'éducation, en particulier à travers l'instrument pédagogique qu'est la revue *Esprit*, peuvent permettre d'affirmer qu'ils partageaient une préoccupation commune : faire en sorte que chaque être humain soit reconnu dans tout ce qu'il est, au cœur d'une société qui a tendance à rejeter ceux qui se sont pas conformes à ses modèles établis, qu'il s'agisse des illettrés pour Jousse ou des laissés-pour-compte de la société capitaliste et bourgeoise pour Mounier.

Nous tenterons de montrer qu'au-delà des multiples différences, leur œuvre est orientée vers la recherche de ce qui constitue l'homme dans sa globalité et sa singularité. Comment l'être humain opère-t-il pour transformer ce qui l'environne en une réalité intelligible, mémorisable et transmissible ? En accordant la priorité au geste, donc au corps inséparable de l'esprit, dans l'acte de connaissance, Jousse et Mounier ne réalisent-ils pas, chacun selon sa propre dynamique, une sorte de révolution, dans les rapports entre la pensée et l'action, révolution qui a du coup une dimension sociale ou communautaire comme le disait Mounier ? Nous partirons d'abord de la recension que fit Mounier de l'ouvrage de Jousse sur *le style oral*, nous verrons les prolongements des réflexions de Mounier sur le geste dans le *Traité du caractère*, puis nous évoquerons rapidement leurs combats et leur position critique dans une société où les idéologies s'opposent violemment, nous verrons qu'ils se sont abreuvés aux mêmes sources de pensée, en particulier Bergson, ce qui nous permettra de mieux situer la méthode qu'ils ont mise en œuvre et la théorie de la connaissance qu'ils proposent et qui semblent cohérentes avec leur intention.

Mounier parlant de Jousse

En 1930, Emmanuel Mounier, jeune agrégé de philosophie, futur fondateur de la revue *Esprit*, découvre la *Nouvelle théorie du langage* de Marcel Jousse et en donne un résumé dans une revue de culture générale⁴. Il a vingt-cinq ans, il est en train de réfléchir à un projet de thèse, autour des frontières entre la morale, la biologie, la psychologie et la dimension religieuse et mystique.

Constatant que l'individu ne semble se maintenir comme principe fécond de son activité que s'il stimule son effort et renouvelle son inspiration au contact d'une réalité supérieure ou simplement extérieure, qu'il ne se possède que s'il se sacrifie, ne se libère que s'il se construit, ne se trouve que s'il se donne, comme s'il y avait une solidarité harmonieuse entre le libre développement de l'individu et son consentement au milieu extérieur, je suis amené à étudier de toutes parts le contact et les réactions réciproques, du point de vue de la moralité, entre l'individu et le milieu : à définir une harmonie qui ne soit pas conformisme, une autonomie qui ne soit pas séparation. Je n'en connais pas encore la formule qui se dégagera, je l'espère, d'études parallèles aux premières sur des rapports de l'effort individuel avec la morale collective et l'esprit religieux⁵.

C'est dans ce texte qu'apparaissent explicitement pour la première fois l'idée et le mot de *personne* considéré comme objet d'étude, au même titre que les recherches sur l'apparition et les progrès de l'individualité en biologie, sur la psychopathologie de la personnalité et la responsabilité morale, de même que le rôle de l'individu dans le fait religieux et dans l'ensemble du mysticisme. Vaste programme qui fait apparaître une ouverture au réel dans ses multiples dimensions et une disponibilité à ce qu'il appellera plus tard, dans son *Traité du caractère*, les « provocations de l'ambiance ». Mais pour l'heure, il écrit dans une petite revue de culture générale destinée aux institutrices de l'enseignement public, les *Davidées*, auxquelles Jean Guilton a consacré un ouvrage⁶. C'est dans cette revue que Mounier publie en avril et mai 1930 deux articles qui ont pour objet la pensée de Marcel Jousse

En présentant la méthode jousienne centrée sur le geste comme expression essentielle de l'homme parlant, Emmanuel Mounier reconnaît que l'être humain n'assiste jamais passivement au spectacle de la nature, mais qu'il s'unit à lui grâce à la tendance innée à faire écho au monde environnant par le geste.

4. « Une nouvelle théorie du langage », *Après ma classe*, 2^e année, n° 4 et 5, avril et mai 1930, p. 206-210 et 268-273. Il s'agit d'une revue de culture générale fondée en 1929 par Marie Silve, à destination des instituteurs.

5. *Œuvres*, vol. IV, p. 466.

6. *Les Davidées. Histoire d'un mouvement d'apostolat laïc (1916-1966)*, Casterman, 1967.

Quand un être ou un objet nous a révélé son secret, nous rejouons son action pour notre propre compte, soit, s'il s'agit d'une connaissance intellectuelle, en fabriquant un concept qui le double, soit, s'il s'agit de connaissance sensible, en reproduisant par nos propres mouvements ce dont nous sommes témoins. Nous sommes des mimes⁷.

Autrement dit, pour Mounier, le premier langage humain suppose une attitude d'accueil au réel ambiant, qui s'exprime par les gestes. Il est tout à fait à l'aise pour parler de l'ouvrage de Jousse paru en 1925⁸ : en effet, la complexion et les intuitions du jeune philosophe rejoignent les recherches de l'anthropologue : Mounier est un homme réceptif⁹, fin observateur de son temps, passionné par l'humain dans toute sa complexité (on parlera après sa mort de sa « puissance d'accueil »), et il vient de terminer la rédaction d'un texte sur Charles Péguy¹⁰ qui paraîtra en 1931, dans lequel il montre combien le poète était habité par un rythme intérieur lié à l'oralité, qu'il tenait sans doute de sa mère, rempailleuse de chaise... « Jamais Péguy n'a l'attitude de quelqu'un qui écrit. Chacun de ses livres est un monologue dialogué, parlé sur une scène invisible où les idées sont des personnes, les événements des symboles mimés. Il faut les lire tout haut pour éveiller le drame de ces longs paragraphes engourdis dans l'atmosphère étrangère des feuilles imprimées¹¹. » Ces lignes de Mounier rédigées dans le courant de l'année 1929 témoignent des « prédispositions » du jeune Mounier à « entendre en profondeur » les travaux de Jousse.

7. *Ibid.*

8. *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs. Études de psychologie linguistique*, Beauchesne, coll. « Archives de philosophie », vol. II, cahier 4, 1925.

9. Étudiant en philosophie à l'université de Grenoble, E. Mounier manifeste déjà sa méthode d'approche du réel : écoute, accueil, assimilation, puis expression de sa propre démarche en vrai disciple qui ne répète pas des stéréotypes, mais « propage un mouvement reçu », comme l'écrivait son professeur Jacques Chevalier dans ses réflexions et souvenirs, en juillet 1950, dans le numéro spécial d'*Esprit* consacré à Mounier en décembre 1950 après la mort de ce dernier en mars de la même année, p. 944.

10. E. Mounier, *La pensée de Charles Péguy*, Plon, 1931 (rééd. Le Félin, éd. NY. Kisukidi et Y. Roullière, 2015).

11. *La pensée de Charles Péguy*, dans *Œuvres*, vol. I, Seuil, 1961, p. 21 (rééd., Le Félin, p. 31-32). Un peu plus loin, Mounier précise : « Péguy compose bien plus en musicien qu'en architecte, en poète qu'en philosophe, par des thèmes qui s'enflent, suggèrent des thèmes parents, et se les intègrent pour se transposer sur un plan plus lointain. Il compose comme on prie et comme on vit » (p. 26 ; rééd. p. 38-39). Mounier expliquera en note que cela est d'autant plus étrange que Péguy était sourd à la musique... Mais il s'agit, dans le cas de Péguy, d'un rythme qui est comme un souffle intérieur et non un instrument d'incantation. Rappelons ici que Mounier était un excellent pianiste et qu'il a dû abandonner la musique après la fondation d'*Esprit*, transposant en quelque sorte dans son écriture et ses actions ce qu'il ne pouvait exécuter sur le clavier faute de temps !

Peut-être a-t-il lu dans la revue *Études* les deux présentations du livre de Marcel Jousse : la première a été rédigée en juin 1925 par Léonce de Grandmaison, jésuite et théologien¹², intitulée « Le style oral. En marge d'un mémoire de psychologie linguistique », montre le grand intérêt des travaux de Jousse pour un renouveau de l'exégèse de la Bible et du Nouveau Testament en particulier. La seconde recension, publiée en 1927, par un autre jésuite, Gaston Fessard (1897-1978) présente « Une nouvelle psychologie du langage. *Le style oral* du P. Marcel Jousse¹³ » ; Fessard expose, avec un enthousiasme perceptible, la genèse¹⁴ des recherches de Jousse et insiste à plusieurs reprises sur l'originalité des travaux de son confrère : « Le geste est le tenant-lieu de l'objet, et pour autrui, il en est le *signe*. [...] Le premier signe, ce n'est donc ni un cri, ni un mot, mais toute l'attitude humaine qui subit l'action d'une chose, s'y unit vitalement, puis, librement, reproduit l'essentiel de sa propre réaction et s'en sert pour exprimer à autrui ce qu'il est devenu, ce qu'il connaît¹⁵. » L'article de Fessard passe en revue les divers lieux où se manifeste l'originalité de Jousse en insistant sur l'enchaînement presque « dialectique » des concepts¹⁶ : le style manuel, les rapports entre le style oral et le style écrit, la psychologie de la proposition¹⁷. Gaston Fessard insiste aussi dans cet article sur la fécondité du *style oral* pour l'exégèse des Évangiles, puisque, grâce à Jousse, la *tradition orale*, devient une réalité scientifique¹⁸. « Même si, en plusieurs points de détail, ses assertions devaient être un jour atténuées, corrigées, révisées, le P. Jousse n'en garderait pas moins l'honneur d'avoir institué pour des textes, épuisés semblait-il, une nouvelle

12. « Le style oral. En marge d'un mémoire de psychologie linguistique », *Études*, 20 juin 1925, p. 685-705.

13. « Une nouvelle psychologie du langage. *Le style oral* du P. Marcel Jousse », *Études*, 20 juillet 1927, p. 145-162.

14. « Au commencement était le geste rythmique » écrit G. Fessard qui reprend un leitmotiv cher à Jousse.

15. *Ibid.*, p. 148.

16. On sait que G. Fessard a été un grand connaisseur de Hegel.

17. « L'élément simple de la langue [...], ce n'est pas le mot. Manuel et oral, le geste primitif n'est ni nom ni pronom, ni quoi que ce soit. Il est *action*. Dans la courbe qu'il décrit à travers espace et temps, sont enveloppés les trois éléments, agent-action-agi, qui deviendront, par la réflexion grammaticale, sujet, verbe et complément. Aussi, de toutes les formes, est-ce encore le verbe qui représente le mieux sa nature synthétique. Le verbe est le lien logique du discours ; le geste en est l'unité réelle. L'élément simple, ce n'est donc jamais que la proposition complète, le *geste propositionnel* » (*ibid.*, p. 156).

18. « De la *tradition orale* notion vague à souhait pour amis et ennemis, il fait une réalité scientifique » (*ibid.*, p. 157). Précisons que la plus ou moins grande ignorance des exégètes catholiques de l'époque à l'égard de la tradition juive *vivante*, renforçait ce que Jousse appelait les « illusions des philologues » (à propos des travaux de Loisy en particulier).

méthode de critique. À ce titre, c'est toute la littérature ancienne et spontanée que doit éclairer sa méthode psychologique¹⁹ ».

Et Fessard de proposer une sorte de programme de recherche, se faisant ainsi le chantre de la méthode jousienne :

S'il est vrai que, du geste manuel aux mots écrits, de la mémoire vivante à la mémoire de papier, le passage s'est fait par un insensible dégradé, les textes, à mesure qu'ils se situeront plus loin d'une civilisation de style écrit, trouveront plus de lumières aux principes du style oral. Ceux-ci, en retour, au contact de toutes les trouvailles de l'ethnologie et de la linguistique s'affineront. Explorateurs et missionnaires vivent au milieu d'un immense laboratoire ethnique. Qu'ils soient désormais à l'affût des prodiges de la mémoire rythmique, qu'ils notent les dessins des gestes en leur fraîcheur native. [...] Si paradoxal qu'en paraisse le détour, c'est la littérature la plus moderne qui doit finalement bénéficier d'une étude aussi scientifique du langage. Les plus modernes de nos écrivains n'ont-ils pas pour programme de se dégager des cadres tout faits et des règles compassées de la prose ou des vers pour retrouver la pensée jaillissante ? Et les voilà qui, sans autre réflexion, substituent au vers classique et à la rime, le vers libre et la recherche du rythme souple. Si bien que souvent chez eux se distinguent à peine prose et poésie. Revanche du style oral sur le style écrit. Que l'on songe à Péguy ! *Il ne raturait jamais* nous disent les frères Tharaud. Aussi son style ressemble étrangement, sauf les procédés mnémotechniques, à celui des récitateurs : une série de balancements où les pensées avancent moins au gré des idées que des mots ; elles jouent, folâtrant, reviennent sur leurs pas, faisant double chemin, comme les enfants qui marchent auprès des grandes personnes. Péguy un écrivain ? Allons donc ! Un improvisateur de style oral égaré dans une imprimerie de Puteaux²⁰.

Et nous retrouvons Mounier, grand lecteur de Péguy à cette même époque, et présentant la nouvelle théorie du langage de Jousse dans son article de 1930. Il trouve parfois des expressions proches de celles que nous lisons dans les deux recensions de la revue *Études*. À propos du *style manuel*, première étape du langage, Mounier note : « Le geste a été découvert comme signe de l'idée et en tient lieu²¹ », mais il est beaucoup plus concret dans ses propres exemples, venant illustrer les textes de Jousse avec ses propres observations sur les enfants²². Mais le geste n'est pas réservé

19. *Ibid.*, p. 157-158.

20. *Ibid.*, p. 158. Tout se passe comme si, dans cet article, Fessard en lisant Jousse et en l'intussusceptionnant, s'exprimait lui-même en style oral !

21. On peut noter ici une certaine ressemblance avec la citation proposée ci-dessus (note 10), sauf que Fessard parle du geste comme tenant-lieu de l'objet alors que Mounier fait référence à l'idée... Mais il n'y a pas d'idée sans geste corporel, manuel, vocal, puis mental.

22. « Voyez les enfants : tous leurs jeux sont des drames mimés où ils imitent les actions qui se passent autour d'eux ou dans leurs imaginations émerveillées [...] Je connais un enfant qui, d'un coin de parc, s'est fait un univers où des événements se passent, où des hommes vivent et meurent, où il s'est donné comme une seconde vie à l'intérieur de la sienne, à l'image et quelquefois en réplique

aux plus jeunes : « Chaque homme, à chaque instant, est un geste et une attitude qui se singularise sur l'instant d'avant et l'instant d'après, mais continue le premier et prépare le second. Saisir cette attitude et la fixer en l'accentuant, c'est le don du caricaturiste²³. »

La « mélodie motrice » du *Traité du caractère*

Mais c'est surtout, douze ans après, lorsqu'il rédige son *Traité du caractère*, en 1942-1943, que Mounier développe son anthropologie fondée sur le geste et le rythme. Son ouvrage n'est pas un traité de caractérologie, précise-t-il d'emblée, en remarquant le peu de place qu'accordent en France les travaux de psychologie à la science du caractère. Il rappelle que le mot « caractère » est associé en France aux moralistes et portraitistes (La Bruyère), et la caractérologie de la fin du XIX^e siècle ne fait que prolonger ces œuvres, à ceci près que la seconde tente de déduire ses résultats de certains principes de psychologie générale, en élaborant aussi des typologies plus ou moins discutables. Méthode déductive et éclectique qui succède à l'esprit de finesse des moralistes ! Or la psychologie connaît une crise profonde. Et Mounier présente une longue analyse de la crise de la psychologie française, qui vient, entre autres, de ce qu'elle demande aux découvertes de la machine de révéler les secrets de l'esprit humain en oubliant le dynamisme psychique. À force de prendre modèle sur des choses – même si les psychologues ont remplacé les *facultés* et les *états* par les *fonctions* et les *comportements* –, on se contente d'« opérations de ratissage et de topographie ». Présentant son épistémologie, Mounier renvoie dos à dos le préjugé analytique (qui découpe tout en éléments simples et ainsi se trouve devant une matière inerte et vide) et le préjugé objectiviste qui ne veut exprimer que des rapports mesurables, ce qui signifie que « l'on continue d'attacher les valeurs de réalité à des processus abstraits et impersonnels, à ne considérer les marques de la personne que comme des accidents de description qu'il suffit de repérer après coup. On reconnaît cette passion éperdue de l'identité, où M. Meyerson voit à juste titre le péché originel de la science occidentale, et peut-être de la science tout court²⁴ ».

de la vie qu'il vit, du monde qu'il connaît, des nouvelles qu'il apprend. Ce petit parc, en langage mimé, est exactement la transposition, dans une âme enfantine, de ce que seraient, sur les mêmes événements, les bavardages d'une grande personne, ou à un niveau plus élaboré encore, la méditation d'un philosophe : une réflexion du monde qui ébauche une réflexion sur le monde » (« Une nouvelle théorie du langage », p. 2).

23. *Ibid.*, p. 3.

24. *Traité du caractère*, p. 30. On sait qu'Émile Meyerson (*Identité et réalité*) combat le positivisme et prône une épistémologie réaliste.

Devant ces impasses, la caractérologie n'a pas renoncé pour autant aux clartés de l'analyse. Elle a dû « inventer des instruments d'analyse à l'échelle des grandes structures et des grandes fonctions psychiques, et non plus à l'échelle des comportements empiriques comme les épreuves de laboratoire. Cette situation lui imposait en même temps d'appliquer aux résultats rigoureux de l'exploration expérimentale un sens de la synthèse et un don d'intuition qui rejoignissent, derrière eux, la vie complexe et profonde de la personne. La nécessité d'allier ces deux qualités souvent divergentes explique pourquoi nous devons le premier démarrage des méthodes nouvelles à des médecins-philosophes, dont les résultats comptent encore parmi les plus importants de la science en formation²⁵ ». Se référant alors à diverses écoles de psychologie, Mounier en vient à reconnaître que « contrairement au préjugé positiviste, c'est parce que les caractérologues allemands ont été souvent des philosophes qu'ils ont pu mettre justement en place le psychologique. C'est un philosophe, Franz Brentano, le maître de Husserl, le grand-père de la phénoménologie qui est en même temps le précurseur de la caractérologie moderne. Il a le premier, conduit la psychologie allemande à l'étude de l'homme personnel concret parce qu'il a le premier conçu une anthropologie personaliste²⁶ ».

Franz Brentano (1838-1917) a, en effet, beaucoup réfléchi sur la psychologie de l'acte. Pour lui, le phénomène psychique est d'abord un acte dont le contenu n'acquiert de consistance que par l'intentionnalité. La couleur ou la forme d'un objet, par exemple, ne possèdent pas d'existence propre dans l'acte perceptif ; elles ne sont présentes à la conscience que par un mouvement d'intentionnalité. Un phénomène psychique se définit comme un acte caractérisé par une référence extrinsèque à un objet. Par contre, un phénomène physique est intrinsèquement complet, car il ne suppose, pour être défini en soi, aucune référence intentionnelle à un autre objet. La représentation est l'acte élémentaire de la conscience, « conscience de », et cette conscience se dépasse pour atteindre un objet extérieur à elle. Après Brentano, Dilthey inaugure la « psychologie de la structure » et s'oriente vers une recherche des significations.

Mounier en vient alors, après ces rappels historiques, à la question centrale : comment peut-on vraiment connaître l'homme, sans le réduire à des types (d'attitude ou d'action), puisque l'être humain n'est pas seulement un objet parmi d'autres dans la nature : les classifications, les typologies, pour intéressantes qu'elles soient, ne suffisent pas pour faire percevoir le mouvement proprement humain. En effet,

25. *Ibid.*, p. 30 et 31. On songe à Janet (si cher à Jousse), que Mounier cite en permanence dans cet ouvrage.

26. *Ibid.*, p. 38.

« l'élan personnel utilise un très riche assortiment de mécanismes, mais il appartient précisément au caractérologue de déterminer en quoi il est personnel, c'est-à-dire dépasse et domine les mécanismes. Son objet propre, ce sont donc les attitudes totales de la personne²⁷ ». Et Mounier d'insister sur l'observation des gestes de l'être humain, montrant que le moindre acte de l'esprit se traduit en geste corporel, de même que le mouvement du corps dans l'espace correspond à un geste de l'esprit.

Que chacun aborde ce tout par la pente qu'il préfère. L'important n'est pas le point d'application, c'est l'orientation de la recherche. Quand Pierre Janet définit, contre les incertitudes et la monotonie de l'introspection sa psychologie de la conduite, il nous convie à regarder *du* dehors, mais non pas *le* dehors : car ce *dehors* qu'est le comportement actif n'est choisi par lui comme centre d'application que parce qu'il y voit un révélateur plus sensible des états mentaux, à savoir des mélodies globales qui définissent les personnalités concrètes. La notion d'*attitude*, corrélation entre une disposition interne et l'information par un objet, prend une importance croissante en psychologie collective : cette évolution est pleine de sens²⁸.

Il s'agit ni plus ni moins que de retrouver le mouvement même de la vie chez un sujet donné, de découvrir, par exemple, dans le cas de pathologies, derrière les manifestations et contenus idéo-affectifs perturbés, le *trouble générateur*, c'est-à-dire, selon Mounier, « la mélodie originelle d'où sortent en développement et contrepoints tous les contenus perceptibles à l'expérience interne ou externe²⁹ ». Plutôt que de rechercher l'origine de troubles particuliers liés à des fonctions isolées, il convient de percevoir une modification générale dans la structure de la vie psychologique, en essayant d'atteindre la forme sous laquelle un moi singulier se situe dans la vie, forme globale qui ne s'exprime que partiellement dans les manifestations discontinues de l'expression. Cette attitude est valable autant en psychopathologie qu'en psychologie normale, où là, c'est « le thème générateur d'un psychisme individuel que nous donnons comme objet dernier au caractérologue³⁰ ».

27. *Ibid.*, p. 43.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*, p. 44.

30. *Ibid.* Mounier cite un exemple rapporté par Minkowski dans *Le temps vécu* : « Étudiant depuis longtemps des délirants persécutés, il se sentit un jour saisi, devant un de ses sujets qu'il avait beaucoup approché déjà, d'un sentiment particulier qu'il pouvait traduire ainsi : "Je sais tout de lui." Il était frappé de ce que ce sentiment s'accompagnait d'un malaise, comme s'il s'agissait non d'un gain, mais d'une perte. Il fut conduit, par cet axe intuitif, à voir dans le paranoïaque, au-delà de toutes les descriptions classiques, un homme dont l'élan vital est bloqué au point que son univers se fige en déterminations sans avenir, qui, précisément, parce qu'elles sont sevrées de la vie, lui apparaissent à travers une sorte d'angoisse de mort, sous un visage menaçant. »

C'est à travers la forme d'un mouvement, liée à la fois à un donné structurel et à un vouloir qui l'oriente en s'appuyant sur les résistances qu'il rencontre dans son histoire personnelle, que s'esquisse le caractère singulier d'une personne : cela suppose des décisions, des prises de positions qui centrent le sujet sur un axe de valeurs, d'où le dessin d'une perspective globale : « L'activité personnelle est essentiellement --ou alors la durée n'a aucun sens, -- le maintien et l'organisation d'un avenir à travers un rythme de poussées, de périodes étales et de crises³¹. » C'est ainsi que le caractère est finalement replacé dans une dimension métapsychologique, ouvrant sur une dimension d'unité en perpétuelle édification : « Le caractère n'est pas un fait, il est un acte³². »

Mon caractère, ce n'est pas ce que je suis au sens où un instantané psychologique fixerait toutes mes déterminations révolues, tous mes traits déjà creusés. C'est la forme d'un mouvement dirigé vers un avenir dévoué à un plus-être. C'est ce que je puis être plus que ce que je suis, mes disponibilités plus que mes avoirs, les espérances que je laisse ouvertes plus que les réalisations que j'ai déposées³³.

Mounier insiste sur les promesses, les possibles de chaque être humain, qui ne se révèlent que partiellement dans son histoire. Pour lui, connaître quelqu'un, c'est aimer ses potentialités, sans l'enfermer dans ses actes.

Cette réflexion sur le caractère vient alors pour Mounier rejoindre les préoccupations éthiques, mieux encore, le champ du caractère relève de l'acte moral ; on aura compris que le *Traité du caractère* constitue la réponse aux questions qu'il se posait à vingt-cinq ans, au moment où il lisait Péguy, Jousse, Bergson, et où il découvrait Janet³⁴.

Mounier va déployer ensuite comme une ample symphonie les perspectives envisagées dans ce premier chapitre introductif, intitulé : « Les approches du mystère personnel », chapitre dans lequel il a exposé ses présupposés. Cette symphonie part des « provocations de l'ambiance », ambiance collective puis ambiance corporelle. On voit clairement comment il procède : du milieu objectif qui informe la personne et l'invite à prendre conscience, de l'ambiance géopsychologique à l'ambiance sociale et historique : « Le milieu suggère, propose, occasionne, provoque l'activité formatrice de la personne », autrement dit le sujet humain reçoit, imprime en lui, transfigure, exprime : « Pour la personne, il n'est pas de choses qui soient absolument des choses, de chair qui ne soit que corps, d'homme qui ne soit qu'étranger. Toute chose,

31. *Ibid.*, p. 57.

32. *Ibid.*, p. 61.

33. *Ibid.*, p. 59-60.

34. Mounier n'a jamais écrit de thèse, c'est son *Traité du caractère* qui répond aux questions qu'il évoquait en 1930, en croisant les questions de psychologie, de morale et d'expérience mystique !

toute chair, tout prochain sont en attente de la marque que les êtres personnels leur imprimeront [...]. Les traits de caractère sont des relations à un milieu³⁵. »

Il consacre ensuite deux grands chapitres à l'ambiance corporelle où il explore le corps à la fois comme milieu et relation.

La continuité entre nos grands appareils organiques et les milieux correspondants, mise en évidence par la médecine moderne, rend bien difficile la distinction absolue d'un « intérieur » et d'un « extérieur » organiques. Elle a moins de sens encore du point de vue des totalités psychiques qui élargissent notre corps jusqu'aux limites toujours plus étendues de notre puissance : un pilote de ligne dispose d'un vaste corps ailé qu'il sent vibrer jusque dans l'intimité de ses membres : son avion ; l'astronome projette le sien jusqu'aux étoiles. Il n'y a donc aucun paradoxe à faire de notre corps un milieu parmi les autres, partie originale mais intégrante de l'ambiance générale³⁶.

Je vibre ainsi de tout mon être avec le monde auquel je participe, dans cet espace auquel je suis vouée, à partir de ce petit canton d'univers terrestre dont j'ai reçu mon sang, ma langue, ma culture, dans ce temps donné de l'histoire des hommes. Cette réalité que j'appelle *mon corps* n'est pas n'importe quel corps au sens où je peux parler de corps céleste, de corps social, ou même par transposition d'un vin qui a du *corps*. « Tout en étant notre chair et notre sang, le plus inéluctable de tous nos milieux, notre corps est, en un sens aussi le plus lointain », poursuit Mounier dans son *Traité du caractère*³⁷. En même temps, je ne peux pas soutenir que ce corps a une réalité totalement autonome, puisque, lorsque je veux signifier un engagement total de mon être, un don extrême, j'utilise l'expression « corps et âme », l'homme complet. C'est dire la complexité de la relation à mon propre corps.

Dans un autre ouvrage, *Le personalisme*, dernier texte qu'il publiera, Mounier précise : « Je ne peux pas penser sans être et être sans mon corps : je suis *exposé* par lui, à moi-même, au monde, à autrui. Refusant de me laisser entièrement transparent à moi-même, il me jette sans cesse hors de moi, dans la problématique du monde et des luttes des hommes [...]. Il est le médiateur omniprésent de la vie de l'esprit³⁸ », c'est-à-dire de ce qu'il y a en moi de plus irréductible, à savoir la vie personnelle. La personne, volume global de l'homme, impossible à circonscrire, irréductible à ses actes, à la fois chair et langage, est ouverture, disponibilité et maîtrise, dans un rapport dialectique d'échange permanent avec la nature.

Mounier utilise sans cesse les métaphores musicales et les rythmes pour montrer comment interagissent en permanence les appareils physiologiques, les ensembles

35. *Ibid.*, p. 77-78.

36. *Ibid.*, p. 114.

37. *Ibid.*

38. *Le personalisme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1949, p. 28.

psychiques, les données cosmiques, les poussées de l'instinct, l'importance de la sexualité, le vieillissement : « La nature n'est pas un donné immobile, mais une puissance encadrée et appelée, entre certaines limites, à une perpétuelle invention. [...] Le sexe est plus profond que la civilisation, mais la personne est plus profonde encore que le sexe : la grande variabilité des individus en témoigne³⁹. »

C'est dans ce chapitre sur l'ambiance corporelle qu'il parle de « mélodie motrice », et fait littéralement du Jousse...

La personnalité naissante s'exprime par le geste avant de s'exprimer par la parole et avant même chez l'enfant de prendre pleine conscience de soi ; en quelque point de son développement qu'on la surprenne, il n'est pas une de ses pensées qui n'accompagne l'ébauche d'une attitude du corps et d'un geste de la mimique, dont elle tient à la fois une sorte de solidité dans l'espace et une existence sociale. [...] Ainsi le mouvement est-il le trait d'union de la pensée et de l'action [...]. Nous trouverons un schème d'expression motrice derrière toute structure caractérologique. La géologie profonde du mouvement humain est extrêmement complexe. Il n'est pas chez l'homme de réflexe élémentaire qui n'ait, par une dérivation corticale, quelque liaison au psychisme supérieur. Il n'est pas d'acte mental qui n'ait sa répercussion jusque dans les activités automatiques et végétatives. Cette centralisation reste cependant hiérarchisée, ce qui autorise une classification stratigraphique des conduites motrices⁴⁰.

On le voit, Mounier, manifeste dans le *Traité du caractère* (mais pas seulement dans ce texte, car c'est pour lui une attitude fondamentale) son sens aigu du geste. Pour lui, la conscience est geste et il n'est pas de connaissance qui ne se transpose en geste mental. C'est la mélodie motrice qui informe et réalise une présence au monde où l'action s'ajuste à la pensée et où la pensée, quand elle rejoue avec clarté et précision ce qui s'imprime en elle, devient « présence d'esprit ». Se joue là une expérience d'incarnation qui, lorsqu'elle se réalise concrètement, produit des effets, non seulement pour l'acteur, mais pour les récepteurs et le monde environnant. Trouver la bonne attitude dans les relations à autrui, dans le monde social et politique, tel pourrait être le fruit de cette anthropologie du geste qui n'est pas seulement une théorie de psychologie linguistique, ni seulement un chemin d'interprétation des textes sacrés, ni même seulement une liturgie, mais un chemin d'humanisation intégrale⁴¹.

39. *Traité du caractère*, p. 157.

40. *Ibid.*, p. 191.

41. C'est ce qu'on pourrait appeler une action ajustée à une situation dans laquelle des humains en interaction (souvent tragique) trouvent, inventent des solutions inespérées et inédites. Inversement le manque de présence d'esprit conduit à des répétitions mortifères tant sur le plan individuel que social. Il est un texte écrit par un disciple de Mounier, Jean Lacroix, qui traduit parfaitement ce qu'est cette incarnation, pensée dialogale, qui accueille l'événement et traduit l'unité de l'esprit qui est indissolublement pensée et acte. Ce texte s'intitule « D'une méthode de penser » ; il a été

Une telle attitude implique une méthode et une théorie de la connaissance qui rejoignent l'œuvre de Marcel Jousse.

Méthode et théorie de la connaissance

Les deux œuvres ne manquent pas de points communs dans l'approche du réel un et multiple, qu'on ne peut saisir qu'à travers une démarche globale. Pour les deux auteurs, l'organique, le mécanique, le psychique et le spirituel sont profondément liés. C'est ce que montre l'anthropologie de Marcel Jousse, à partir de l'interdépendance des systèmes sensoriels et moteurs : leur bonne organisation, leur juste développement sont indispensables à la fonction cognitive.

Dans le *Traité du caractère*, Mounier insiste sur l'unité psycho-organique de l'homme qui bouleverse la perspective dualiste. En parlant de *vital* et de *vécu*, Mounier a tout à fait conscience d'utiliser un vocabulaire qui veut exprimer le composé humain.

Une réalité peut être obscure sans être confuse, un concept peut être adéquat sans être clair. [...] La hiérarchie des plans de la réalité se présente ici à nous comme un emboîtement d'immanences et de transcendances imbriquées. Le psychique, domaine mixte, – organique vécu et valeurs incarnées, – est immanent au biologique sur toute son étendue par son expression corporelle, en même temps qu'il lui est transcendant dans toute sa profondeur par les valeurs qu'il incarne. Telle est encore la situation de la vie à l'égard du monde physique, et du spirituel proprement dit à l'égard du psychisme. Cette relation complexe, pour laquelle l'imagination n'a pas de figure, assure à l'ordre psychologique l'enracinement charnel qui lui est essentiel sans le noyer dans l'immanence de l'élan vital⁴².

rédigé en 1938, au moment des accords de Munich, que la revue *Esprit* a critiqué, comprenant que désormais la guerre devenait inévitable. « Penser, c'est penser avec sa pensée tout entière, car l'esprit ne peut se fragmenter, il doit se porter tout entier là où il pense car penser c'est s'unifier. » Qui n'entend ici le mouvement, le geste mental qui exprime à la fois la concentration, l'attention et la détente profonde du vouloir. Mais penser, c'est aussi être contemporain de sa propre pensée, c'est-à-dire s'exprimer comme un vivant qui refait incessamment l'idée présente ; cela n'enlève rien à la mémoire, au contraire, c'est rendre cette mémoire vivante et non fossilisée, c'est se mobiliser en permanence sans faire de psittacisme, ni se laisser fasciner par l'objet, c'est le contraire de la rigidité qui paralyse ; enfin, penser, c'est chercher, hésiter, tâtonner, tirer le clair de l'obscur, c'est pourquoi, dit J. Lacroix, il faut penser, non pas avec des idées claires, mais avec des idées éclaircies ; il n'y a jamais de solutions toutes faites, ni de précédent. « L'esprit crée perpétuellement des instruments adaptés à l'œuvre nouvelle qu'il accomplit. » Ce texte, réédité en chapitre introductif au livre *Le sens du dialogue* de Jean Lacroix révèle le mouvement même de l'esprit, d'autant plus créateur qu'il est accueillant au réel, d'autant plus fécond qu'il unit en un seul geste pensée et acte...

42. *Ibid.*, p. 117.

Plus loin, Mounier précise que « la réalité reste toujours l'affirmation d'une totalité dynamique, celle du processus vital de la personnalité⁴³ ». Il se méfie de la notion de plan, préférant la notion de *dimensions* globales de la personnalité prise existentiellement comme un tout agissant d'un seul geste à ses divers niveaux d'organisation. Ce sont ces dimensions qu'il étudie sous le nom d'accueil vital : pour lui, chacune englobe l'homme concret du haut en bas, depuis sa spiritualité jusqu'aux dispositions de son corps.

La méthode jousienne part, elle aussi, de l'observation globale, elle se veut concrète et vivante, rebelle à ce qu'il appelle, les pseudo-évidences de la culture occidentale⁴⁴, à savoir l'équation selon laquelle un homme illettré serait un être inculte. Pour Jousse, le « péché originel et capital de notre civilisation de style écrit, c'est de se croire la Civilisation par excellence, LA Civilisation unique. Tout ce qui ne rentre pas dans sa page d'écriture est, pour elle, inexistant⁴⁵ ». Cette critique situe son auteur comme un *résistant* par rapport à l'univers culturel de son temps, même si ses travaux ont été reconnus par des médecins comme Pierre Janet (1859-1947), professeur de psychologie expérimentale et fondateur de la psychologie clinique, Joseph Morlaas (1895-1981), psychiatre, spécialiste de l'apraxie⁴⁶, des philosophes comme Maurice Blondel, Marcel Mauss, des poètes comme Paul Claudel et Paul Valéry, et des pédagogues.

43. *Ibid.*, p. 50.

44. Rappelons que Marcel Jousse a déployé ses réflexions dans la première moitié du xx^e siècle, à une époque où le cinéma se répandait ; mais il n'a pas connu la culture audiovisuelle dans l'ampleur qu'elle a aujourd'hui, ni le monde actuel de l'information instantanée (internet...). Néanmoins ses observations gardent leur pertinence, si on sait actualiser sa méthode dans notre contexte quotidien, y compris les remarques moins enthousiastes qu'il a pu formuler à la fin de son existence sur les dangers d'un monde gouverné par les images.

45. Ces lignes sont le début de l'ouvrage *L'anthropologie du geste*, texte que l'auteur avait préparé, mais il n'a eu le temps d'achever que le livre I qui comporte déjà près de 400 pages ! (Il avait préparé le plan de la suite qui comportait deux autres livres et une seconde partie composée aussi de trois livres.) Il existe deux éditions de *L'anthropologie du geste*, l'une publiée chez Resma en 1969 (c'est celle que nous citerons) et une autre chez Gallimard parue en 1974. Les multiples cours oraux donnés par Jousse à l'École d'Anthropologie de Paris (1932-1951), à la Sorbonne (1931-1956), au Laboratoire de Rythmo-Pédagogie (1933-1939), à l'École Pratique des Hautes Études (1933-1945), et à l'École d'Anthropo-Biologie (1948), ont été numérisés par l'Association Marcel Jousse de Paris. Il convient de tenir compte dans les exposés de cet auteur du caractère éminemment polémique et contestataire de son œuvre, ce qui n'enlève rien à son génie novateur. Nous renvoyons à la préface du livre *Le parlant, la parole et le souffle*, rédigée par Maurice Houis de l'École pratique des Hautes Etudes.

46. Maladie caractérisée par l'impossibilité d'accomplir un mouvement volontairement ou sur une injonction, alors que les gestes spontanés sont exécutés normalement.

En effet, Jousse s'est retrouvé assez seul dans le combat novateur qu'il a mené pour développer une nouvelle conception de l'*anthropos* qui ne soit ni d'abord un animal rationnel, ni seulement *Homo sapiens* ou *Homo faber*, ni même uniquement *Homo loquens*⁴⁷ ; il est avant tout un vivant *mimeur*, qui ne cesse de recevoir des informations de tout le cosmos et peut les rejouer à partir de son propre corps. Le réel est à la fois complexe et simple, et il faut tenir ensemble, pour l'étudier, aussi bien la visée synthétique que le détail précis. C'est pourquoi l'approche du réel doit être fondamentalement interdisciplinaire.

Ce que refuse Jousse, c'est de commencer par une spécialisation qui n'apprend rien au départ :

Le milieu social, sous prétexte de spécialisation ne nous offre qu'un réel découpé en tranches : psychologie, ethnologie, linguistique, etc. Seule l'habitude de jouer le réel en sa vivante complexité nous convainc qu'il n'y a qu'un seul réel qui n'est découpé, pour l'étude, que par notre faiblesse. Et celui qui aura l'habitude de la mimodramatique, reprendra toutes ces spécialisations découpées et les rejouera dans des synthèses... Synthèse, mais aussi recherche aiguë du détail, parce que quiconque a le sens de la synthèse sent bien qu'elle n'est qu'une imbrication de choses extraordinairement fines et précises. De là pourquoi on est stupéfait de voir que les plus grands synthétistes ont été en même temps les analystes les plus subtils. [...] Le véritable observateur fait la synthèse d'abord, car il ne peut rien observer qui ne fasse partie d'un tout. Mais après il revient vérifier et confirmer chacun des gestes dans le détail. Alors se fait la vérification⁴⁸.

La méthode jousienne va du global au local et inversement. Ses outils sont multiples, vivants, souples comme la vie, car ce qui l'intéresse, c'est le réel, auquel il veut être fidèle, enregistrant des quantités de faits et les croisant avec les recherches d'autres penseurs, ne cessant d'ouvrir son champ d'observation à la mesure du monde, quêtant les gestes vivants sous les traces écrites, et faisant revivre la richesse pédagogique des peuples où l'oralité est première. Il affirme que la science neuve qu'il crée n'est pas un savoir tout fait :

Ma science ne peut être qu'une science de pointillés. Je n'ai ni le temps, ni les moyens de tracer une ligne continue. Mais cette sorte de pointillés se transformera peu à peu

47. L'homme ne peut pas se comprendre à partir de sa raison, ni de sa sagesse, ni de sa capacité à fabriquer des outils, ni même par le fait qu'il parle, mais par l'expérience du geste grâce à laquelle il rejoue (mime) ce qui se passe autour de lui. Nous renvoyons à Claude Pairault, « Le prophète Marcel Jousse », *Études*, septembre 1983, p. 231-243.

48. Cours donné à l'École d'Anthropologie de Paris, le 17 février 1936, cité dans *L'anthropologie du geste* (avant-propos, Gallimard, 1974, p. 23). Le terme *mimodramatique* inventé par Jousse renvoie à l'acte (*drama* en grec signifie acte) de rejouer (mimer) le réel par tout son corps avant de le conscientiser et de le penser de manière réflexive.

en une ligne de plus en plus pleine au fur et à mesure que se multiplieront les travaux de mes prolongateurs, exécutés d'après une méthode personnellement ajustée. En effet, on ne reçoit pas du dehors et toute faite une méthode scientifique. On se la crée partiellement à soi-même en ajustant celle d'autrui. Il y a aussi, en méthodologie, une équation personnelle. Le maître ne saurait avoir que le rôle d'orienteur⁴⁹.

On ne saurait donc présenter les travaux de M. Jousse comme des solutions définitives. La science ne peut être qu'une immense installation provisoire.

Cette méthode va de pair avec une théorie de la connaissance qu'on peut résumer à travers l'intussusception. Il s'agit de se laisser modeler par le réel de sorte que c'est lui qui pense en nous. *L'intussusception*, c'est la saisie du monde extérieur portée à l'intérieur, c'est l'acte par lequel le sujet coïncide avec tous les gestes qui jaillissent de la nature pour les exprimer ensuite. Pourrait-on comparer cette théorie qui est en même temps une pratique avec la connaissance par connaturalité telle que l'exprime Mounier dans le *Traité du caractère* ?

Il y a en effet une connaissance spontanée que les hommes pratiquent.

Dès la petite enfance se développe cette connaissance intuitive d'autrui. Elle précède même la connaissance de soi. Elle implique une certaine connaturalité entre les hommes, et cette condition première de la connaissance dont on a curieusement voulu faire un stigmate de la mentalité primitive : une participation mutuelle et immédiate de l'être des uns à l'être des autres⁵⁰.

Cette connaissance ne traduit pas un idéal de clarté et d'unité, elle est empreinte d'affectivité, mais elle ne peut être court-circuitée, car elle est comme la « mère nourricière » de la connaissance qui se conquiert patiemment par la science. En même temps, précise Mounier, en ce qui concerne l'être humain :

Seule la personne connaît adéquatement la personne. Le paradoxe de la compréhension d'un absolu individuel par un autre absolu individuel ne se résout que dans cet acte de connaissance directe de la personne par son semblable⁵¹. Il n'est ni une « aliénation », ni une « introjection », qui toutes deux en feraient un avoir dissolvant dans une négation d'autrui ou dans une négation de soi. Il est une communion ou, pour reprendre le calembour savoureux de Claudel, une co-naissance du connaissant avec le connu⁵².

49. M. Jousse, Cours donné à l'École d'Anthropologie, le 2 mars 1938.

50. *Traité du caractère*, p. 11-12.

51. Il faudrait ici montrer combien la pensée de Mounier a été fécondée par celle de Max Scheler, philosophe allemand (1874-1928), qui a réfléchi sur la personne comme unité concrète de tous ses actes, même ceux qui sont seulement possibles. Cf. *Nature et formes de la sympathie : contribution à l'étude des lois de la vie affective* que Mounier a lu attentivement.

52. *Traité du caractère* p. 45.

Nul subjectivisme ici, mais plutôt exigence et tension qui est celle du dépouillement que révèle le véritable amour.

La connaissance d'une personne n'a pas grand chose à voir avec la constitution d'un herbier, elle n'est pas non plus une architecture immobile :

Elle dure, elle s'éprouve à longueur de temps. Sa structure est à vrai dire plus semblable à un développement musical qu'à une architecture, car elle ne peut se figurer hors du temps. Est-elle pour cela un flux liquide où la pensée n'aurait pas de prise ? Non. Comme un contrepoint, elle garde sous sa mobilité toujours neuve une architecture axiale faite de thèmes permanents et d'une règle de composition. Le temps même, dans ses trois dimensions, lui fournit ses mesures. Elle est inséparable d'un présent personnel, et c'est pourquoi toute initiative psychologique enveloppe avec un choix, une affirmation et un engagement ; d'un passé personnel, et c'est pourquoi on ne peut comprendre une situation psychologique indépendamment de l'histoire du sujet ; d'un avenir personnel, et c'est pourquoi le présent d'un comportement, gros du passé qui le prépare, ne prend son sens en dernier ressort que par l'avenir qu'il se donne, c'est-à-dire par les valeurs qu'il accepte⁵³.

Conclusion : Jousse et Mounier, des hommes de frontière

Ces deux penseurs apparaissent comme des créateurs et des résistants qui répondent aux problèmes de leur époque en transgressant les habitudes de pensée. Ils remettent en cause les préjugés en ouvrant des voies nouvelles dans un monde en crise. Ils se sont abreuvés à des sources identiques, la tradition judéo-chrétienne, mais aussi le philosophe Bergson et le docteur Janet⁵⁴. Ils ont tous deux affronté des conflits avec leurs propres coreligionnaires... Ils ont pu parfois paraître intransi-

53. *Ibid.*, p. 51-52.

54. « Les pénétrantes analyses de M. Bergson sur la Mémoire, qu'il faut, croyons-nous, rectifier à chaque instant par les idées plus expérimentales, donc plus justes, de M. le Dr Pierre Janet, ont eu le grand mérite de centrer l'attention : là est la question. Qu'elle ne soit pas encore résolue, il ne faut pas s'en étonner – la psychologie date d'hier –, surtout la psychologie de la motricité que M. Janet, du haut de sa chaire du Collège de France, indiquait l'an dernier, aux recherches scientifiques des jeunes psychologues en leur promettant des découvertes inattendues. Je me suis demandé quelquefois ce qui se serait passé si la science moderne, au lieu de partir des mathématiques pour s'orienter dans la direction – la mécanique, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit, – si Képler, Galilée, Newton, par exemple, avaient été des psychologues. Nous aurions certainement eu une psychologie dont nous ne pouvons nous faire aucune idée aujourd'hui, – pas plus qu'on n'eût pu, avant Galilée, imaginer ce que serait notre physique : cette psychologie eût probablement été à notre psychologie actuelle ce que notre physique est à celle d'Aristote. » Ces lignes terminent l'ouvrage majeur de Jousse présenté par Mounier en 1930.

geants, mais c'était au prix du respect et de la fidélité à ce qu'ils avaient découvert de la vérité de l'homme qu'ils voulaient servir selon leur vocation personnelle. Ils ont laissé une trace de lumière et une flamme que nous tentons aujourd'hui de retrouver et de transmettre.

Marcel Jousse aurait sans doute partagé avec Mounier cette conviction selon laquelle « l'unité d'une vie n'est pas une unité d'agencement, transparente aux explications causales, mais l'unité d'un geste gracieux, qui ne peut réussir qu'à la onzième heure et déroute l'exégèse la mieux intentionnée⁵⁵ ».

La personne est un foyer de liberté, c'est pourquoi elle reste obscure comme le cœur de la flamme. [...] Les éléments du caractère sont le chiffre d'un langage secret qui ne vient pas de derrière les phénomènes, mais de leur inépuisable fécondité, et sans lequel toute l'anthropologie devient incompréhensible. Le mystère aime la lumière ; contrairement à la confusion, il aspire à se préciser en mots clairs et en formes saisissables. Mais plus il se dit et plus il se peuple de formes, plus il s'approfondit en même temps comme mystère et alourdit son secret. Éliminer l'effort vers la détermination, ce serait livrer la science du caractère à la confusion et l'avenir des caractères aux lâchetés qui naissent des relâchements de l'esprit. En éliminer le mystère, ce serait se condamner à supprimer de notre expérience les actes irrationnels, les irruptions de liberté et de grâce, les crises, les rencontres, les partages dramatiques qui en font le goût et le prix. La vocation la plus profonde du génie français n'est pas sans doute de réduire toutes choses aux limites de la raison mais de mettre le mystère en pleine lumière en l'humanisant sans le diminuer⁵⁶.

Comment mieux exprimer l'inspiration commune qui habitait Jousse et Mounier, ces deux explorateurs de l'anthropologie globale de la personne humaine ?

55. *Traité du caractère*, p. 64.

56. *Ibid.*, p. 71.

LA VULNÉRABILITÉ SELON EMMANUEL MOUNIER

Marek LANGOWSKI¹

On ne peut ignorer que la vie privée d'Emmanuel Mounier était particulièrement marquée par l'épreuve, la sienne propre, celle des autres et surtout celle de sa fille Françoise.

Enfant, suite à un accident, Mounier est touché par une surdité partielle, et à l'âge de treize ans, sur une cour de récréation, il subit un autre accident qui lui endommage un œil, affaiblissant sa vue. Comme le souligne Jean Conilh dans sa courte biographie de Mounier : « Plus tard, le sentiment d'une fragilité non seulement de nos vies, mais de nos œuvres et de nos actes se mêlera comme un contre point aux thèmes majeurs de l'action et de l'engagement. Et quelle prévenance, quelle tendresse spirituelle pour notre nature blessée² ! » Emmanuel Mounier souffre de ce handicap, mais il ne s'en plaint pas, parce qu'il trouve « que toute la souffrance intégrée au Christ perd son désespoir, sa laideur même³ ». Cette phrase témoigne de sa foi, qui l'aide sans aucun doute à supporter le poids de la souffrance et à voir en elle-même une possibilité de changement. En s'adressant à Jacques Chevalier en 1928 il confirme : « Comme il est vrai que la souffrance nous ouvre les voies de Dieu⁴. »

1. L'auteur, prêtre diocésain polonais, a soutenu sa thèse en philosophie sur le même thème à l'Institut Catholique de Paris (voir recension infra). La présente intervention a été prononcée lors de la journée d'étude du 23 mars 2015 de Châtenay-Malabry. Cette journée, organisée par l'AAEM, la faculté de philosophie de l'ICP et la paroisse de Saint Germain l'Auxerrois de Châtenay, était animée par Péguy Lumuene, doctorant à l'ICP, et Jean-François Petit.

2. *Emmanuel Mounier. Sa vie, son œuvre. Avec un exposé de sa philosophie*, PUF, coll. Philosophes, 1966, p. 3.

3. *Mounier et sa génération, lettres, carnets et inédits*, Parole et Silence, 2000, p. 233.

4. *Ibid.*, p. 31.

Il provient d'une famille chrétienne et pratiquante, mais qui ne savait pas bien reconnaître et orienter les qualités intellectuelles du jeune Emmanuel. Dans une lettre adressée à Jacques Lefrancq, il avoue, sans accuser ses parents, mais pour expliquer sa souffrance, que ses vertus se retournèrent contre lui. Une telle blessure est due moins à l'ignorance par sa famille de son potentiel qu'au désir de préserver sa « merveilleuse enfance ». « D'où freinage assez net de ce qui pouvait commencer – lectures notamment – à épanouir l'homme⁵. » À l'âge de vingt ans il se sent « encore un garçonnet aux yeux bleus [...] avec dix-huit ans d'âge psychologique et de formation générale⁶ ». Il se trouve timide et constate que « tout faillit casser », il rêve d'une carrière littéraire mais il la croit déjà à cette époque « assez bien étranglée ». Ses mots expriment une certaine déception par rapport au retard de sa formation philosophique : « Mal guidé, je lisais mal et peu de ce qu'il aurait fallu lire, et ne tirais guère que d'un don fruste mes 18 de français⁷. » Une remarque d'autant plus étonnante qu'Emmanuel a déjà vingt-huit ans en l'écrivant dans ladite lettre et son œuvre *La pensée de Charles Péguy* fut déjà éditée en 1931 chez Plon ; dans deux ans il va publier *Révolution personaliste et communautaire* et en 1936 partir à Strasbourg pour présenter ses réflexions au cours d'une conférence intitulée « Le personalisme face au marxisme ». Mais le début n'était guère facile. Prédestiné par ses parents à la médecine, il en souffre énormément « jusqu'aux goûts de suicide ». Et en se préparant à ces études contre son gré, il estime que le temps qu'il lui consacre est du temps perdu : « Pas une lecture évidemment – sauf celle de ma première souffrance⁸. » La souffrance, il la connaît de près, et il sera convaincu qu'elle est intrinsèquement liée à la condition humaine, « un ingrédient essentiel » et « un révélateur de la vie personnelle », « inséparable des choix exigeants », « inséparable de la grandeur⁹ ». Emmanuel Mounier sera persuadé que la souffrance, contrairement à la sensation ou à la connaissance, tourne la personne vers l'intériorité. On peut déduire d'ici que la souffrance révèle cette capacité de la personne humaine qui l'expose au risque d'être blessé mais qui à la fois dote cette personne d'un outil important pour la connaissance de soi-même. À travers sa propre souffrance le jeune Emmanuel arrive à mieux connaître son destin, sa vocation et sa force. Il confie à sa sœur Madeleine : « Je l'ai senti, moi aussi, ce désespoir en cette année du P.C.N. dont personne n'a su au juste ce qu'elle fut, où j'ai eu la vision quotidienne de l'avenir écroulé devant moi (et après quelle jeunesse d'enthousiasme), où je ne tenais plus à la vie que par la confiance et

5. *Ibid.*, p. 416.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 417.

9. *Traité du caractère*, dans *Œuvres complètes*, t. 2, Seuil, 1962, p. 564.

dans l'obscurité que je faisais à ma foi. Cela s'est dénoué aussi par un coup d'audace que je croyais impossible. Je ne rayerais rien maintenant que je sais tout ce qu'on retire de communier à la souffrance¹⁰... »

En 1928 meurt le meilleur ami d'Emmanuel, Georges Barthélémy. La preuve difficile d'une mort « déchirante » pour le jeune philosophe, d'autant plus difficile qu'il vient de découvrir à Paris, cette « grande ville indifférente », une solitude profonde « au milieu de ces anonymes dont le cerveau est rempli par quelques billets, un bâton de rouge, le bridge du soir ou le flirt du lendemain ! ». La critique n'épargne non plus le milieu universitaire de la Sorbonne. Dans la même lettre du 12 janvier 1928 destinée à sa sœur Madeleine, le jeune Emmanuel donne libre cours à son dégoût : « Oh ! les esprits limités, les gens assis en chaire, à la tribune, dans leurs fauteuils, les gens satisfaits, les intelligents, les u-n-i-v-e-r-s-i-t-a-i-r-e-s¹¹ !... » En décrivant ce milieu Mounier emploie des expressions comme : « étroitesse », « mécanisme à monter », « mutilation », « myopie » et enfin « étourdissement intellectuel » ou « pays des chaires¹² ». Dans cette ambiance l'épreuve de la solitude après la mort de son ami sera encore plus blessante. Barthélémy était son unique ami d'adolescence. Emmanuel Mounier donne une image incontournable de cette amitié : « Nous nous étions trouvés si immédiatement sur le même plan, avec la même sensibilité et les mêmes aspirations, en harmonie jusque dans nos divergences, qui étaient animées de la même aspiration. Nous nous étions unis sans déclaration, par la découverte, à première lecture, de l'ajustement de nos âmes¹³. » Cette amitié la plus spontanée de son histoire fait partie du réel recherché, du sens profond de la vie ; après une des rencontres à l'hôpital avec Barthélémy souffrant, Mounier s'exprime : « Je suis content ce soir parce que j'ai vécu. Avec Georges d'abord¹⁴. » La rencontre et la conversation hasardeuse avec un « pauvre vieux » sur les bancs de Cluny à la sortie de l'hôpital devient une prolongation et une continuité symbolique de la découverte de la vie réelle qui s'épanouit dans l'authentique relation interpersonnelle. Par la mort brutale et par la séparation avec une vie irremplaçable, Emmanuel touché au vif dans sa vulnérabilité, parle du « sacrifice arraché¹⁵ » à son maître Jacques Chevalier dans la lettre du 25 mai 1928. Le sacrifice de la véritable relation brisée, parce que le jeune philosophe possède une idée très précise de l'amitié qui n'a rien à voir avec une simple camaraderie : « Les amis... j'ai toujours été rebelle

10. *Mounier et sa génération*, p. 417.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 436.

13. *Ibid.*, p. 429.

14. *Ibid.*, p. 428.

15. *Ibid.*, p. 434.

à la camaraderie, qui me semble être un raté des magnifiques réussites de la vraie amitié, un mesurage et comme une vulgarisation du cœur. Je n'ai jamais goûté que ces camaraderies qui, par un rien, par un léger tremblement de lumière, ont senti passer au moins une fois le passage de l'amitié. [...] je n'ai eu qu'un ami comme cela¹⁶ », écrit-il à sa future épouse Paulette, cinq ans après la mort de son ami¹⁷.

C'est toujours la vie qui compte pour Emmanuel Mounier, plus que sa propre carrière, et la personne qui compte plus que les livres. « Faire des livres ne sera jamais son but, mais faire des hommes¹⁸. » Il écrit à Renée Barbe le 6 novembre 1928 : « Paris, c'est ou ce n'est que secondairement pour moi la Nationale et les hautes Thèses. C'est un endroit où je peux trouver la liberté et la grandeur nécessaires pour penser et pour vivre, vivre surtout¹⁹... » Il s'engage à créer des liens avec les gens qui peuvent lui apprendre cette liberté, et d'une certaine manière perdre le temps avec les amis : « Peut-être suis-je aussi très peu philosophe : est-ce être philosophe que de juger une amitié de plus de prix qu'une thèse²⁰?... », écrit-il à Jean Guilton. Il avoue qu'il a failli tomber dans « la machine universitaire », mais enfin c'est ce qu'il appelle « l'épreuve », c'est-à-dire la blessure de la perte d'un ami, qui l'a sauvé d'un « danger », et grâce à cette expérience il veut « accueillir et donner ». C'est là, le sens de sa vie. Dans les relations saines et vraies il trouve « fraîcheur » et « promesse » qui lui permettent aimer le monde. Il en trouve sa « lumière²¹ ».

La rencontre de la Personne dans la vie de Mounier est étrangement liée à celle de la vulnérabilité. Il confirme, qu'il pense la relation souvent à travers la souffrance humaine : « Rencontrer des Personnes, c'est cela que j'attendais de la vie... et je sentais bien que cela voulait dire : rencontrer la souffrance. [...] Or, c'était toujours dans la souffrance, je me souviens très bien : un accident, une maladie, un deuil, que j'imaginai la rencontre. Cela n'en diminuait nullement la jeunesse, la fraîcheur, bien au contraire, il me semblait que je ne pouvais me figurer la joie qu'à travers le partage de la souffrance. Ce n'était pas du tout des histoires de cavalerie ; je ne trouvais le goût du réel que dans cet entourage de circonstances. Le jour, à l'heure des yeux ouverts où les rêves se retirent, c'était semblable²²... » Le jour de la rencontre avec la personne vulnérable se réalise dans la vie d'Emmanuel Mounier d'une façon assez

16. *Ibid.*, p. 427.

17. Emmanuel Mounier écrit ces mots dans une lettre du 14 octobre 1933, adressée à Paulette Leclercq. Ils se sont mariés en 1935.

18. J.-M. Domenach, *Emmanuel Mounier*, Seuil, 1972, p. 34-35.

19. *Mounier et sa génération*, p. 439-440.

20. *Ibid.*, p. 437.

21. *Ibid.*, p. 436.

22. *Ibid.*, p. 415.

brutale. Lui avec sa femme sont confrontés à la blessure provoquée par la maladie, et puis par le handicap de leur fille aînée Françoise.

Françoise est née le 9 mars 1938. Sept mois plus tard, après une vaccination antivariolique, elle est atteinte d'une encéphalite. Cette naissance apporte à la vie d'Emmanuel une nouvelle ouverture à l'éveil d'une petite personne. Il entre dans une nouvelle aventure du dialogue avec la personne marquée par sa vulnérabilité. La petite fille a failli mourir avant sa naissance²³. Quelques semaines plus tard, elle est florissante et, pour son père, suscite la « mystique des longs regards sans fond²⁴ ». Mais ce bonheur ne dure pas longtemps. Les problèmes et l'angoisse commence par une vague infection dans le système nerveux de Françoise. En janvier 1939 les parents ignorent encore la gravité de ses « réactions méningées » au vaccin, mais bientôt l'encéphalite se manifeste et même si toujours le petit enfant physiquement se porte bien « toutes les possibilités sont ouvertes tant que le retour à toutes les facultés normales n'est pas constaté²⁵ ». Les mois suivants sont marqués par le manque de sûreté et de savoir médical, mais pour Emmanuel Mounier sur le point personnel il est clair qu'il faudra « aimer de tout notre cœur, sans consolations sensibles, ce petit visage distrait et inconnaissant, dont nous ne savons pas si le voile se déchirera un jour et quand²⁶ ».

Une correspondance étonnante d'Emmanuel Mounier avec le Dr Vincent pendant cette époque prouve une grande maturité du jeune mari, père et philosophe. Il est sûr de devoir porter « le fardeau des angoisses réelles » pour les personnes aimées, il demande au médecin de ne rien cacher, « même du pire, même et surtout l'approche de la mort, vers laquelle il faut avancer comme à un acte²⁷ ». Cette pensée de Mounier révèle déjà une approche vers la mort comme une conséquence de l'incarnation, l'acte profondément humain qui tranche les œuvres de la personne. Toute la vie personnelle est marquée par l'échec, « le mal commence avec la personne ». Il va écrire plus tard dans *Le personnalisme* : « La joie est inséparable de la vie valorisée, mais non moins la souffrance, et cette souffrance-là, loin de diminuer avec le progrès de la vie organisée, se sensibilise et se développe à mesure que la personne s'enrichit d'existence²⁸. » Cette mort, comme échec, liée à la souffrance fait partie de toute vie personnelle et est la source de l'angoisse, mais Mounier l'accepte comme partie essentielle et réelle. Sa réponse face au malheur ressemble à celle de

23. Cf. *ibid.*, p. 614.

24. *Ibid.*, p. 616.

25. *Ibid.*, p. 628.

26. *Ibid.*, p. 629.

27. *Ibid.*, p. 631.

28. *Le personnalisme*, dans *Œuvres complètes*, t. 3, Seuil, 1963, p. 497.

Job biblique : « Il faut transformer en joie tout ce que le bonheur nous refuse. » À Paulette, sa femme qui est à bout de forces, il explique qu'il s'agit d'une « nouvelle sorte de présence²⁹ », qu'il faut développer auprès de leur fille pour « la faire cheminer à travers des voies obscures³⁰ ». La fille malade est véritablement présente pour son père par la réalité de sa blessure. L'épreuve familiale continue, l'état de Françoise s'aggrave lentement, mais Emmanuel se dit guéri de l'angoisse. Ce petit bonheur « doucement affaîssé » n'empêche pas de voir le sens du renoncement à la situation du confort. Mounier ne voit pas la vie comme un composant des souffrances et des joies, du bonheur et du malheur, mais comme « une vie souffrante qui doit être inlassablement transformée en joie³¹ ». Il y voit le sens de la vie personnelle, dans l'acte d'affronter et de transformer la souffrance qui est intrinsèque à la vie, transformer la vie qui est vulnérable par excellence. L'enrichissement de la personne est là : affronter les épreuves, les risques et transformer les blessures. Pour Emmanuel, marqué par cette grande tristesse profonde à la fin de sa « jeunesse empirique » il n'y a qu'une seule réponse face à la douleur qui accable la personne, c'est l'amour concret : « Et une nouvelle, une immense tendresse pour une enfant blessée, dont l'image cachée serait notre plus belle attente humaine pour au-delà du temps, monte doucement en moi³²... ». Françoise devient pour son jeune père « une infinité de mystère et d'amour³³ », parce qu'il ne suffit pas souffrir, subir le mal ou supporter la douleur, mais il s'agit de penser à cette vulnérabilité comme à quelque chose qui doit être offert, donné, puisque la personne ne s'épanouit qu'en se dépouillant, par une désappropriation de soi, elle se trouve en se perdant³⁴. Le dépouillement avance d'une façon brutale lorsque Françoise tombe dans « un grand silence [...] sans un geste, sans un signe de connaissance³⁵ », mais dans les yeux d'Emmanuel elle est une personne remplie d'amour qui se transforme « en une tendresse qui la déborde, qui part d'elle, revient sur elle³⁶ » et qui transforme les autres autour d'elle.

Ce qui est très impressionnant chez Mounier dans ce très lourd moment de sa vie, c'est qu'il est en train d'inscrire la blessure de sa fille et de toute sa famille dans l'immense misère du monde. Ainsi la grande vulnérabilité de Françoise représente

29. *Mounier et sa génération*, p. 633.

30. *Ibid.*, p. 641.

31. *Ibid.*, p. 659.

32. *Ibid.*, p. 660.

33. *Ibid.*, p. 661.

34. Cf. *Le personnalisme*, p. 467.

35. *Mounier et sa génération*, p. 661.

36. *Ibid.*

« toute la misère des hommes, tous les déchirements des hommes³⁷ », toute cette souffrance qui doit être transfigurée, la faiblesse qui doit être transformée en force. « Le sort de Françoise n'est plus un coup de tonnerre dans les espoirs de l'été, mais un maillon fraternel de la grande misère des hommes, sans lequel nous serions un peu trop à l'arrière³⁸ », écrit Mounier à Jacques Lefrancq en mai 1940. À l'arrière de quoi ? De la misère, de cette souffrance qui accable les hommes, de l'humanité ou de la personnalisation du monde ?

C'est dans le contexte de la guerre qu'Emmanuel Mounier regarde la dépendance de sa fille, la souffrance de sa famille et son propre sort comme « une sorte de fatalité heureuse », et comme une possibilité « de pouvoir un peu souffrir avec tous ». Il écrit à sa femme cette phrase très signifiante : « Tout ce qui arrive pour moi est sain³⁹. » La guerre devient ici un symbole de vulnérabilité commune qui expose toute l'humanité au risque d'une perte quelle que soit la sphère, perte d'une vie ou d'une personne. La grande fragilité de la fille de Mounier fait partie de cette vulnérabilité commune, elle est plongée dans la pauvreté de ce monde : « La guerre est venue, qui l'a noyé dans la grande misère commune. Ainsi immergé, le poids est devenu plus léger. La guerre a donné à P. les moments les plus atroces de solitude et d'angoisse, en septembre, en avril. Mais, malgré ces passes, elle a fini de nous guérir de la maladie de Françoise. Tant d'innocents déchirés, tant d'innocences piétinées ; ce petit enfant jour par jour immolé était peut-être bien notre présence à l'horreur du temps⁴⁰. » Emmanuel Mounier dans la vie de sa fille, comme dans celle de tout homme touché de souffrance, cherche un sens. La recherche n'est pas facile, mais l'enjeu est énorme puisqu'il s'agit du sens de la personne, de son identité, de son rôle dans le monde, de son bonheur, malgré la grande vulnérabilité qui peut se développer d'une manière foudroyante et provoquer des dégâts irrémédiables. La question comme telle est présente dans la philosophie depuis toujours, et il est certain que Mounier cherche la réponse chez d'éminents prédécesseurs comme Max Scheler ou Henri Bergson. Le champ de son enquête philosophique s'entrelace aussi avec sa foi qui l'aide à entrer dans le mystère de la souffrance, où il n'y a pas de réponse concrète et toute faite. Il touchait donc ce mystère d'une façon qui n'est pas évidente pour tous mais qui n'a rien à voir avec le dogmatisme religieux quand il s'approchait « de ce petit lit sans voix comme d'un autel, de quelque lieu sacré où Dieu parlait par un signe⁴¹ ». Cette phrase exprime aussi une autre problématique, les

37. *Ibid.*, p. 662.

38. *Ibid.*, p. 664.

39. *Ibid.*, p. 637.

40. *Ibid.*, p. 671.

41. *Ibid.*

expressions « autel » ou « lieu sacré » formulent une certaine idée sur la dignité connue par les différentes populations à travers le monde et l'histoire. Autrement dit, qu'est-ce que la dignité ? où est sa source ? pourquoi l'homme est-il digne ? comment une personne extrêmement vulnérable peut-elle être digne ? Ce sont des questions tout aussi actuelles que celle du bonheur. Françoise est-elle heureuse ? À celui qui voudrait prétendre que non, Emmanuel Mounier pose une autre question encore plus bouleversante : « Que veut dire pour elle : être malheureuse ? Qui peut dire qu'elle l'est⁴² ? » Pour lui, la vie de sa fille n'est pas accidentelle, ce n'est pas « un grand malheur », mais une personne devant laquelle il ne s'agit pas de faire des sermons, mais de faire silence, d'entrer en relation et de l'écouter. Il s'agit de reconnaître en elle *quelqu'un* et pas *quelque chose* ou un *grand malheur* ; il s'agit de percevoir que « quelqu'un est arrivé, il était grand, et ce n'est pas un malheur⁴³ ». Ce qui compte, c'est la présence de la personne qui constitue un appel à la relation et au dialogue. Et pour Mounier la blessure devient « la porte de la présence⁴⁴ ». Entrer en dialogue avec Françoise n'est guère facile pour son père, parce que comme toutes les personnes profondément blessées : « Elle aussi ne répond pas. Et pourtant nous sommes toujours aussi proches, malgré une impression matérielle d'insaisissable séparation, moins vraie qu'une mystérieuse communion⁴⁵. »

Par sa vulnérabilité, Françoise représente pour son père toute personne pauvre. Sa pauvreté qui n'est pas équivalente au dénuement matériel. Le pauvre est plutôt quelqu'un à qui l'on dit « non », à qui on refuse de confirmer sa dignité, de faire accueil, qui est privé d'estime en tant qu'être humain, et avec qui l'on n'entre pas en relation, qui n'est pas attendu. Mounier n'a qu'une réponse à cette tentative de dépersonnalisation : « Nous lui disons oui ensemble, jusqu'où elle voudra⁴⁶. » Cette réponse prendra chez Emmanuel Mounier une place particulière dans sa philosophie quand il parlera de l'affirmation personnelle et de l'hospitalité contre le refus et l'utilisation d'autrui.

Cette expérience de vie d'Emmanuel Mounier ne peut pas être négligée. À travers la lecture de sa correspondance de vrais problèmes philosophiques se posent. Nous y voyons une vulnérabilité commune à tout homme qui se manifeste par la souffrance intrinsèquement liée à la personne. Emmanuel Mounier va s'intéresser de cette personne réelle profondément marquée par la blessure. Elle est vraie

42. *Ibid.*

43. *Ibid.*, p. 670-671.

44. *Ibid.*, p. 672.

45. *Ibid.*, p. 721.

46. *Ibid.*, p. 740.

et concrète, elle se présente au monde et s'expose par sa vulnérabilité, elle aura besoin d'être reconnue en tant que personne. Mais Mounier ne se contente pas de dire que la souffrance existe et bouleverse le monde, qu'elle est quotidienne et ordinaire comme « pain », il s'apprête à expliquer que la personne est appelée à transformer cette vie vulnérable et souffrante en force et en joie. Cette transformation doit d'ailleurs rayonner sur l'autre qui entre lui-même en contact avec les personnes blessées. Il est appelé à répondre à ce contact par la prise de position et par l'entrée en relation. Pour Mounier, comme on le voit d'une manière assez claire dans sa correspondance, la relation qui construit la communauté, et en même temps la personne, est une réponse d'accueil, d'hospitalité et de tendresse.

CHRONIQUES

II - POSTÉRITÉ DE MOUNIER

JACQUES, MICHEL, EDMOND ET LES AUTRES

Sur la postérité politique de Mounier

Jacques LE GOFF¹

Contrairement à une réputation tenace d'indifférence sinon de mépris à l'égard du politique et loin de la posture « mystique et idéaliste² » qu'on lui prête, la pensée d'Emmanuel Mounier traverse de part en part ce champ de réflexion et d'action³. Rien de moins surprenant quand on sait le statut central de l'incarnation et de l'engagement dans le personnalisme. S'y ajoute la force de séduction de vues réformatrices qui ont puissamment inspiré la gauche socialiste et plus particulièrement la *Deuxième gauche*⁴ d'ascendance expressément proudhonienne. Par ailleurs, les témoignages abondent de militants et responsables politiques des générations d'après-guerre exprimant leur gratitude envers un penseur qui fut, pour eux, un maître de vie et un guide dans l'action au sein de la cité.

Faute d'une cartographie détaillée des courants qui s'en réclament, le tableau politique des héritiers de Mounier demeure imprécis quant à l'importance de leurs effectifs via des clubs, associations, partis ou à titre individuel, et quant à leur distribution sur l'échiquier. Une chose est sûre, si des gens du centre tels François Bayrou ou Jean-Pierre Rioux, mais aussi de droite voire de droite extrême⁵ se sont

1. Cet article a suscité débat avec Edmond Maire qui ne s'est pas entièrement retrouvé dans le propos. Suffisamment, cependant, pour dissuader l'auteur de le modifier en acceptant sa proposition de contribuer à la clarification par adjonction d'une riche annexe où l'ancien secrétaire général de la CFDT précise les ressorts de son engagement humaniste (cf. en fin d'article l'essentiel des échanges).

2. Pour reprendre, entre autres, les termes de la *Pravda* du 29 septembre 1951 (*Esprit*, janvier 1952, p. 68).

3. Cf. mon texte « Penser politique avec Mounier », in *L'actualité d'un grand témoin*, Colloque UNESCO, t. I, Parole et silence, 2003.

4. Cf. Hervé Hamon et Patrick Rotman, *La deuxième gauche. Histoire intellectuelle et politique de la CFDT*, Points-Seuil, 1984.

5. Pensons à Charles Millon.

réclamés et se réclament encore de lui, l'essentiel de son influence s'est exercé sous les latitudes socialistes⁶ au point de faire dire à François Mitterrand, en 1972, qu'« Emmanuel Mounier a joué un très grand rôle car il a incité [...] les socialistes à mieux comprendre les objectifs de la société socialiste⁷ ». Une dette de reconnaissance probablement moins sincère, eu égard à sa piètre opinion des chrétiens de gauche, que dictée par le souci tactique de rallier ces derniers à sa cause⁸.

Ce qui va suivre n'a nullement pour ambition de combler cette lacune. Nécessaire et complexe, une telle recherche devra être un jour menée par un docteur plein d'appétit et de témérité. Le propos n'a pas non plus pour objet de cerner la manière dont la pensée politique du fondateur d'*Esprit* a percolé dans les choix programmatiques du type de société, d'État, d'économie, de culture, d'école⁹...

L'objectif est plus modeste. Partant de l'hypothèse que le personalisme a modelé un certain type de sensibilité, de culture¹⁰ et d'éthos politiques influant sur la représentation de la scène et de l'action politiques, il s'agit de tenter d'en saisir la texture, le grain ou simplement la musique qui relève, par son côté énigmatique, d'un « je ne sais quoi » à la fois évident et insaisissable. De se réclamer de Mounier, qu'est-ce que cela change dans la *praxis* non du strict point de vue des idées mais du point de vue du comportement, des attitudes et presque des réflexes dans l'activité politique comme généralement dans le reste de l'existence ? Le niveau d'attaque n'est donc pas celui de la pensée et de la théorie politique mais celui de la psychologie politique sur fond d'anthropologie, un niveau d'ordre infra-conceptuel bien que doctrinalement nourri et argumenté, infrastructurel pourrait-on dire au sens où Mounier fait du spirituel « aussi une infrastructure ».

On pourrait parler d'un type d'*habitus* ou d'un *tropisme*, d'un ensemble de dispositions caractéristiques d'une manière plus ou moins raisonné d'accoster au politique et de s'y mouvoir selon une vibration originale reconnaissable à quelques marqueurs spécifiques. Un style de présence au politique lié à un certain imaginaire propre au personalisme et, en deçà, à une certaine perception des exigences du christianisme.

6. En accord avec ses prises de position nettes en faveur de l'option socialiste, spécialement après 1945. Ainsi lit-on dans *Qu'est-ce que le personalisme ?* de 1947 : « Le personalisme ne vise pas à l'édification des socialistes mais à l'édification de la cité socialiste. » « Il faut dire [...] avènement des structures socialistes » et encore : la « révolution spirituelle » suppose une « révolution politique et économique » (*Œuvres*, t. 3, Seuil, p. 233, 238, 244).

7. *Le poing et la rose*, 22 décembre 1972, p. 4.

8. Ils représentent, estime-t-on, le quart des militants du nouveau Parti socialiste.

9. Cf. le classique *Histoire politique de la revue Esprit, 1930-1950* de Michel Winock, Seuil, 1975.

10. Cf. Serge Bernstein (dir.), *Les cultures politiques en France*, Seuil, 1999.

Le point de départ de cette recherche fut la lecture d'un texte intrigant de Merleau-Ponty qui devait me confirmer dans certaines de mes intuitions et m'inciter à les expliciter. Il s'agit de « Foi et bonne foi » repris dans *Sens et non-sens*. L'auteur y remarque à propos du comportement des catholiques que « dans la question sociale, on ne peut jamais compter sur eux *jusqu'au bout*¹¹ ». Ils ne seraient donc pas fiables. Des déserteurs voire des traîtres par faiblesse de caractère, par intérêt et par peur comme on les en accusera après 1848 ? Une explication courte, selon Merleau-Ponty, qui relie plus en profondeur cette inconstance à une « équivoque » originaire. « Le paradoxe du christianisme et du catholicisme [...], écrit-il, est qu'ils sont toujours *entre*¹² l'un et l'autre », entre le Dieu intérieur et le Dieu extérieur, entre l'Esprit et l'histoire humaine commencée avec l'Incarnation, entre la Cité terrestre et la Cité céleste, dans une position toujours décalée qui rend compte de « l'ambiguïté politique du christianisme ». Il cite Claudel et Rivière qui « disaient justement que le chrétien gêne les pouvoirs établis, parce qu'il est toujours *ailleurs* et qu'ils ne sont pas sûrs de lui [...]. Il est un mauvais conservateur et un révolutionnaire peu sûr¹³ ». Bref, il est voué au « va-et-vient », à la « communication des contraires » dans une dynamique d'engagement où la réserve, peut-être même la sécession ne sont jamais à exclure comme si une part d'eux-mêmes échappait statutairement à toute forme d'« embrigadement », mot central de leur lexique. Ils sont dans la non-coïncidence totale et de principe avec le politique comme l'était Mounier lui-même quand il disait, entre autres, d'une expression de tonalité augustinienne : « Nous sommes dans le politique mais nous ne sommes pas du politique. » Comme une présence non plénière, une présence-absence affectant d'un doute la résolution dans l'action. Il est un objecteur de conscience potentiel se reconnaissant une manière de « droit de retrait » dans l'hypothèse d'un discord entre l'action collective et ses convictions.

Pour saisir les principales facettes de ce tropisme, je m'attacherai principalement – mais non exclusivement – au parcours de trois grandes figures très représentatives

11. *Sens et non-sens*, Nagel, 1966, p. 306. Dans un commentaire de la pièce de Sartre *Le diable et le bon dieu*, Henri Duméry note dans le même sens que « le croyant se présente comme un citoyen du ciel, pour qui l'appartenance à la terre est surtout une épreuve et un danger. L'incroyant flaire là je ne sais quel double jeu. Les besogneux de l'au-delà, pense Sartre, ne peuvent que reculer devant les tâches de ce monde hostile et précaire [...]. Le croyant lâche le monde et crie : "Sauve qui peut !" Les autres se salissent les mains, lui pas [...]. Un croyant dans ce sens, c'est celui qui se définit moins par ses protestations de concours intégral que par ses réticences qui ont nom : foi, pureté, salut » (*Esprit*, janvier 1952, p. 119).

12. Souligné par l'auteur.

13. *Ibid.*, p. 315.

de l'héritage politique de Mounier : Jacques Delors¹⁴ que j'ai entendu dire, en 2009, à Guy Coq¹⁵ : « Quand il est question de Mounier, vous le savez bien, je suis toujours prêt » ; Michel Rocard¹⁶, tous deux élevés au lait d'*Esprit* ; Edmond Maire que son biographe, Jean-Michel Helvig, présente avec une pointe d'emphase comme le « meilleur disciple d'Emmanuel Mounier¹⁷ ». Bref, trois acteurs de premier plan d'un « mouniérisme » indiscutable.

Entre eux et dès le premier coup d'œil se dévoile un point commun : leur *non-conformisme* signalé par une attitude constamment en porte-à-faux avec la politique et le politique entendu dans son sens le plus large justifiant l'inclusion de Maire. Un mot l'exprime au plus juste, déjà à l'œuvre dans l'idée de non-coïncidence, celui de *distance*. Une distance qui n'est évidemment en rien celle, spéculaire, du déserteur refusant d'admettre qu'il est « embarqué » (B. Pascal). Il s'agit d'une distance inscrite au cœur même de l'engagement le plus résolu, logée en creux dans sa plénitude, en accord avec la manière dont Mounier se représentait le « devoir de présence » au monde, toujours doublé, comme une systole-diastole, d'un mouvement inverse de retrait dans l'intimité d'une conscience critique jalouse de ses droits.

C'est précisément à identifier ce *jeu de la distance* fondatrice¹⁸ que ces pages seront consacrées à travers l'examen, d'abord, de la manière dont ces trois grands acteurs, et d'autres, situent la place du politique dans la constellation sociétale (I), puis de leur conception de l'action (II) et, enfin, de leur style de présence sur la scène politique (III). Une *manière de voir*, une *manière d'agir*, une *manière d'être*, un trinôme qui n'est pas sans rappeler le *Voir, Juger, Agir* des mouvements d'action catholique qu'ils ont tous trois fréquentés.

Une manière de voir : « la politique n'est pas tout »

Bien qu'il ait donc pris très au sérieux le politique et la politique, Mounier s'est toujours refusé à toute forme de pan-politisme, c'est-à-dire d'absolutisation de son rôle au détriment d'une société ramenée à une équation politique. C'est le

14. Sur sa découverte de Mounier, « mon seul maître à penser ». Cf. *Changer*, entretien avec Claude Glayman, Stock, 1975, p. 32sqq.

15. Alors président de l'Association des Amis d'Emmanuel Mounier, fonction dans laquelle je lui ai succédé.

16. « Mon histoire ? Elle s'inscrit dans celle du catholicisme de gauche ! » Cf. Sylvie Santini, *Michel Rocard. Un certain regret*, Stock, 2004, p. 50.

17. Edmond Maire. *Une histoire de la CFDT*, Seuil, 2013, p. 413.

18. Cf. mon article « Totalité et distance. Spirituel et politique dans la réflexion d'Emmanuel Mounier », *Esprit*, janvier 1983.

jacobinisme dans son inspiration et ses multiples déclinaisons, de la république impériale « totalitaire » aux systèmes totalitaires allant jusqu'à la complète dissolution de la société dans le politique. Sa position tient dans la formule lapidaire suivante, énoncée dans l'un de ses tout derniers textes : « Si la politique n'est pas tout, elle est en tout¹⁹ » qui, lue à rebours, devient : « Si la politique est en tout, elle n'est pas tout. »

Autrement dit, si le politique a vocation à figurer la totalité sociale, il ne peut prétendre l'incarner. Pour reprendre l'image de Walzer, il constitue une « sphère » du réel, certes plus englobante que les autres avec lesquelles il entretient des rapports de proximité mais toujours dans la distance, une distance structurelle et presque ontologique fondée, d'abord sur la certitude de *l'antériorité du social sur le politique*, ensuite sur la *non-confusion entre le politique et le prophétique*, enfin sur *l'inhérence de la pluralité* et donc de la distance inter-personnelle et intra-sociale au sein de la société et du politique.

Comment ces convictions infusent-elles dans la manière dont notre trio se représente l'articulation du politique et du sociétal ?

La société contre et avec l'État

Pas de doute : une telle représentation puise directement à la source proudhonienne d'une forte influence sur Mounier²⁰ et sa génération. Cette pensée s'organise autour du noyau dur de la dualité fondatrice Société/État avec un privilège d'antériorité et de sens reconnu à la société. « L'État est un instrument au service des sociétés et, à travers elles, contre elles s'il le faut, au service des personnes. Instrument artificiel et subordonné, mais nécessaire²¹. » Un « État pluraliste » ne se pense qu'à partir de sa « base ».

Évoquant son club *Citoyens 60*, Jacques Delors en souligne le rattachement à « un socialisme démocratique [...] avec de larges emprunts à la tradition française du socialisme, à Proudhon et à Fourier. Il s'agissait plus d'un état d'esprit, d'un type de réaction que d'emprunts doctrinaux [...]. *Citoyens 60* était [...] dans le droit fil d'un socialisme un peu teinté d'anarchisme, soucieux du développement des communautés de base, revendiquant contre un État qui empêche les initiatives et s'oppose à la démocratie à portée de la main²² ». C'est pourquoi il n'aura de cesse

19. *Le personnalisme*, PUF, Que sais-je ?, 1^{re} éd., 1949, p. 126.

20. Voir, en particulier, *Anarchie et personnalisme* (1937), *Œuvres*, t. 1, Seuil, 1961, p. 653 sqq.

21. *Manifeste au service du personnalisme*, dans *ibid.*, p. 615 sqq.

22. Alain Rollat, *Delors*, Flammarion, 1993, p. 68.

de « mettre la société en mouvement²³ » comme « société de création²⁴ » pour y faire émerger des acteurs capables de faire pièce à l'État.

La même attention à la richesse d'un social effervescent se retrouve chez Rocard qui s'affiche ouvertement « girondin » porté à prendre « le contre-pied de la gauche jacobine²⁵ », comme le « père de l'économie sociale²⁶ » n'hésitant pas à exprimer, en 1981, les plus expresses réserves à l'encontre des nationalisations²⁷. Preuve de son attachement à la vitalité sociale, la rumeur le faisait membre de 17 clubs ou associations en même temps. Et lorsqu'en 1987, au congrès de Lille, Mitterrand propose au PSU l'ouverture de discussions avec le PS, la réponse cingle : « Nous sommes, au fond, des militants branchés sur la lutte sociale avant de l'être sur le jeu politique. Nous cherchons à donner à la lutte sociale une signification politique²⁸. » À bon entendeur ! L'impulsion doit venir du bas sur un mode qui pour être déjà « politique » n'en est pas moins spécifique et en tout cas irréductible à l'étatique. Pierre Rosanvallon et Patrick Viverterferont plus tard la théorie de cette société politique²⁹. Fait remarquable : Rocard finira par convaincre Mitterrand pour qui les phénomènes de société en viendront à faire presque part égale avec la politique politicienne.

Mais c'est Edmond Maire qui va se montrer le plus conséquent en s'engageant dans un parcours syndical qui le conduira au sommet de la CFDT. « Je ne voulais pas entrer en politique³⁰ », dira-t-il, en renouvelant sa méfiance foncière à l'égard du politique en général³¹ et d'un Parti socialiste, auquel il émargea, jugé « coupé des forces sociales³² ». Pour lui, comme pour Delors confiant que « le syndicat, c'est ma vie³³ », la vraie politique *sourd de la société* et y retourne, les appareils partisans ayant pour mission d'en être les porte-voix sans entraver le processus d'« auto-

23. Gabriel Milési, *Jacques Delors, l'homme qui dit non*, Éditions n° 1, 1995, p. 13.

24. A. Rollat, *Delors*, p. 124.

25. S. Santini, *Michel Rocard*, p. 186.

26. *Ibid.*, p. 131.

27. *Ibid.*, p. 165.

28. Cité par Jean-Paul Liégeois et Jean-Pierre Bédéi, *Le feu et l'eau. Mitterrand-Rocard : histoire d'une longue rivalité*, Grasset, 1990, p. 178.

29. *Pour une nouvelle culture politique*, Seuil, 1977.

30. *L'esprit libre*, Seuil, 1999, p. 228.

31. « Le travers le plus lourd, le plus pernicieux, le plus destructeur de la vie sociale consiste à s'en remettre, pour toute réforme, au primat absolu du politique. Le politique survalorise sa capacité à changer la société ; ce faisant, il dévalorise le rôle des citoyens et des acteurs sociaux », *ibid.*, p. 109.

32. « J'ai cessé de cotiser au moment où il m'est devenu évident que le Parti socialiste était un parti pour l'État, pour sélectionner les candidats aux élections, rôle naturel, mais n'était pas un parti pour la société » (*ibid.*, p. 31).

33. Cité par G. Milési, *Jacques Delors*, p. 17.

organisation³⁴ » et d'auto-institution conceptualisé par Edgar Morin³⁵ et Cornélius Castoriadis³⁶ qu'il fréquente assidûment. Et en 1981, trois mois après l'accès de la gauche au pouvoir, il ne cache pas son inquiétude : « Le cours nouveau se limiterait-il à des changements concernant l'État et les institutions ou bien irriguera-t-il toute la société par l'intervention créatrice et dynamique des individus, des collectivités de base et des forces sociales³⁷ ? »

Il serait pourtant faux d'imaginer qu'ils ne conçoivent les relations entre ces deux sphères que sur le mode de la méfiance et de la distance. Comment en irait-il autrement, sans contradiction, s'agissant de Delors et Rocard, grands serviteurs de l'État, et même de Maire si attaché à la concertation et à la politique contractuelle ? Autant qu'elle les distingue, la distance est *unitive*³⁸ et créatrice d'une dynamique d'échanges permanents. « L'avenir passe par l'articulation de l'action entre pouvoirs publics et forces économiques et sociales à travers un dialogue permanent, marqué par des avancées contractuelles. En l'absence d'une telle irrigation, les citoyens regardent la politique comme un théâtre d'ombres³⁹ ... » C'est Maire qui parle, mais ce pourrait être aussi bien Delors⁴⁰ et Rocard⁴¹. Tous trois partagent, au fond, un imaginaire de type institutionnel très vivace dans les milieux catholiques et dont la fonction est de permettre de penser ensemble instituant et institué non sur le mode de la simple représentation, de la conformité de l'un à l'autre mais sur celui d'un dispositif énergétique conflictuel animé d'un mouvement de constante convexion⁴².

Et c'est également sur cette toile de fond institutionnelle que peut se comprendre le couple *Politique/Prophétique* placé par Mounier au principe de l'action sensée. Le prophétique y tient simultanément le rôle d'horizon d'action et de fondement. Il est à la fois au-delà du politique comme *télos*, comme horizon, et en deçà comme sa plus ferme *assise*.

34. *Nouvelles frontières pour le syndicalisme*, Syros, 1987, p. 68.

35. Cf. Entre autres, *La complexité humaine*, Flammarion, 2008.

36. *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.

37. *Le Monde*, 25 août 1981.

38. Cf. mon article « La distance unitive », *La Croix*, 1^{er} juin 2000.

39. E. Maire, *L'esprit libre*, p. 43.

40. Comme le soulignent François Bazin et Joseph Macé-Scaron : « Personnaliste dans l'âme et social-démocrate de cœur, Delors ne conçoit pas qu'on puisse mettre une société en mouvement sans l'appui des corps intermédiaires » (*Le rendez-vous manqué. Les fantastiques aventures du candidat Delors*, Grasset, 1995, p. 283).

41. Cf. J.-P. Liégeois et J.-P. Bédéi, *Le feu et l'eau*, p. 219.

42. Cf. sur ce point mes développements dans *Georges Gurvitch, Le pluralisme créateur*, Michalon, 2012, p. 67 *sqq.*

Pas de politique sans le prophétique

« L'erreur est de vouloir réaliser l'absolu dans le relatif, elle n'est jamais de penser le relatif sur fond d'absolu afin de lui maintenir une grandeur que, laissé à lui-même, il cède infailliblement⁴³. »

Plus Mounier a pris conscience de l'importance et de la spécificité du politique, plus il a souligné le rôle régulateur du prophétique face aux risques de dérives d'une praxis privée du lest des valeurs : opportunisme, cynisme, inconsistance, jeux d'appareils, trahison... D'un côté, l'entropie inhérente à l'action et de l'autre, « la fidélité absolue aux valeurs impliquées⁴⁴ » et cela dans un jeu de « tension féconde » entre la source énergétique, à elle seule frappée d'impuissance, et sa conversion en actes exposés à la dégradation. Entre le pur idéalisme sans mains⁴⁵ et le brutal réalisme machiavélien, il y a place pour la posture plus risquée d'un « idéo-réalisme » (Gurvitch) où tout se joue dans un va-et-vient permanent caractéristique d'une éthique en actes. Par-delà les louvoiements de l'action, l'essentiel est de garder le cap : « un visage de l'homme comme référence constante pour nos actions et nos choix⁴⁶. »

C'est pourquoi, explique Delors « notre socialisme sera une éthique⁴⁷ », « une conception totale et cohérente du monde ». Car « le problème politique au sens le plus élevé du terme » est bien de « donner un sens à la marche de la société, [de] ne pas se laisser embarquer dans la marche aveugle du progrès scientifique et technique⁴⁸ » en sorte que les « sociétés donnent souvent l'impression d'un bateau ivre ». Il faut sans cesse en revenir à la conviction fondatrice qu'« au commencement est l'homme et c'est bien ça le message profond du personalisme [...] : nous voulons le progrès de l'homme, nous croyons au progrès de l'homme et ce progrès sera réalisé avec l'adhésion de l'homme⁴⁹ ». Même musique chez Rocard : « Toute finalité réside dans l'homme et non dans le système même si l'organisation peut aider l'homme à se perfectionner » [...], ce qui fait de lui, selon les mots de Pivot, « un poli-

43. *Qu'est-ce que le personalisme ?*, Œuvres, t. 3, Seuil, 1962, p. 186.

44. *Le personalisme*, p. 112.

45. Tentation de Delors qui saura gré aux Compagnons de France de lui avoir fait découvrir « une manière d'appréhender les problèmes politiques et sociaux. Ce fut un choc pour moi. Ma démarche était jusqu'alors purement idéaliste, voire sentimentale. Eux parlaient de réalités économiques et sociales concrètes, du combat militant. Lorsque j'y ai réfléchi plus tard, j'ai réalisé que l'un de mes plus gros défauts, que je devrais toujours combattre, était une tendance à l'idéalisme, avec sa part de normativité excessive et de sous-estimation des obstacles » (cité par A. Rollat, *Delors*, p. 28).

46. *Ibid.*, p. 75.

47. *Ibid.*, p. 72.

48. *Ibid.*, p. 110.

49. *Ibid.*, p. 75.

ticien pas comme les autres”⁵⁰ » et chez Maire : « Replacer l’individu au centre de nos préoccupations, considérer qu’il est la raison ultime de toute organisation sociale, ce n’est pas cheminer à contre-courant de nos organisations solidaires, l’individu ne peut s’épanouir qu’enraciné dans une communauté qui lui fournisse un lien avec son passé et un lien avec son avenir. » Une définition, commente justement Helvig, « que n’aurait pas désavouée Emmanuel Mounier⁵¹ ».

D’où l’insistance sur l’urgence de se donner une « utopie directrice » sous la forme d’un projet de société qui « implique un immense effort de création personnelle dans les relations de l’homme avec l’homme et dans les relations de l’homme avec la nature, et aussi, si vous le permettez, dans les relations de l’homme avec Dieu⁵² ». Un projet collectif appelant « au dépassement de soi » et capable de « polariser les énergies⁵³ ». Même musique chez Rocard dont Hamon et Rotman diront qu’il a décidé d’être « responsable parmi les prophètes et prophètes parmi les responsables⁵⁴ ». Maire estime quant à lui que si « la méthode démocratique ne nie pas la nécessité des alliances avec leur part de compromis, [...] elle maintient le cap sur ses orientations fondamentales⁵⁵ ». Toujours cette obsession du maintien du cap.

Cette structure de l’action en permanence greffée sur une réflexion questionnante, oblige à de permanents ajustements qui donnent, dira Delors :

– D’abord, le sentiment d’approcher du vrai par l’abord des problèmes à leur juste niveau politique et méta-politique. Ainsi quand il évoque la « crise intellectuelle et spirituelle⁵⁶ » révélée par l’épisode de mai 68 et en conclut que « si l’homme d’aujourd’hui souhaite acquérir les biens matériels indispensables, il n’est pas moins affamé de dignité, d’amour, d’amitié et de fraternité. “Personnaliser” a encore un sens aujourd’hui⁵⁷ ». Le prophétique fonctionne comme l’opérateur d’une vérité en constant réexamen ;

– et ensuite, le droit de se dire sans trop d’inconséquence « réformiste révolutionnaire » : révolutionnaire par l’objectif ambitieux, idéal, de transformation profonde des modes et style de vie ; réformiste par la démarche sociale-démocrate de parfait respect des règles démocratiques. Car, estime Maire, « seul le réalisme est révolutionnaire. Si l’on entend bien par réalisme l’action de masse de la majorité

50. J.-P. Liégeois et J.-P. Bédéï, *Le feu et l’eau*, p. 329.

51. J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 526.

52. A. Rollat, *Delors*, p. 125.

53. *Ibid.*, p. 102.

54. H. Hamon et P. Rotman, *L’effet Rocard*, Stock, 1980, p. 66.

55. *L’esprit libre*, p. 27.

56. A. Rollat, *Delors*, p. 152.

57. *Ibid.*, p. 176.

des travailleurs rassemblés autour d'un projet socialiste de changement profond du type de production, de consommation et d'échange⁵⁸ ». Olivier Todd identifiera chez Rocard le même assemblage baroque : « Il a deux profils : un droit, réformiste, et presque social-démocrate, et un gauche, plus révolutionnaire⁵⁹. »

Le singulier est que, comme nous le verrons, ces « idéalistes » en politique se révèlent en même temps d'un réalisme militant dans l'abord des problèmes, combattant avec vigueur les travers de l'idéologie et du doctrinarisme si prompts à plaquer leurs schémas préconçus sur le réel. Double jeu ? Non. Mais plutôt effort de tenir en permanence les deux bouts de la chaîne avec résolution et modestie. Telle est la clé de la séduction qu'ils exercent à l'instar de Mendès-France, si présent à leur esprit, capable, dira Delors, « de concilier Cléon et Antigone, le prophétisme et l'action pratique, de faire de la politique comme on la rêve⁶⁰ ». Telle est aussi l'explication de l'irritation qu'ils suscitent chez Mitterrand. Au fond, il les admire et les envie, lui le catholique de culture qui a depuis longtemps renoncé à la prétention « prophétique » et plié ses choix aux événements. La politique fonctionne selon d'autres lois que la morale et les bons sentiments ! Quand il lit, dans une tribune du *Monde* sous la signature d'un nommé P. Stibbe, que « l'action politique doit être la mise en application, dans le domaine de la vie publique, d'une certaine morale. Trop d'hommes politiques ont trop contribué à déprécier la politique par opportunisme, arrivisme, goût de l'intrigue ou des affaires, pour que les militants de gauche ne se montrent pas farouchement intransigeants sur la valeur morale de l'homme appelé à les représenter⁶¹ », il se sent visé et ne manque aucune occasion de manifester son agacement à l'égard de ces trouble-fête : « Le vieux maître de l'Élysée n'arrivera jamais, notent des observateurs, à comprendre les états d'âme de ceux qu'il appelle "les démocrates chrétiens" et ce goût de l'introspection stérile qui caractérise, à ses yeux, les hommes de la deuxième gauche⁶². »

Quoi d'étonnant à ce que lui et Rocard n'aient jamais pu s'entendre ! « Rocard incarnait tout ce que Mitterrand détestait : chrétien de gauche, donneur de leçons, économiste, moderniste⁶³. » Un constat confirmé par Antoine Veil : « Michel est un homme de rigueur et de morale. Qu'il en ait exaspéré un autre qui ne croyait à rien est évident. Mitterrand était un homme de sac et de corde », et par Jacques Attali : « Le président le prenait pour un grand naïf, un peu confus [...] et qui plus est

58. *Reconstruire l'espoir*, Points-Seuil, 1980, p. 185.

59. H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 19.

60. A. Rollat, *Delors*, p. 52.

61. « Le candidat de la gauche », 9 septembre 1965.

62. Cité par F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 179.

63. Michel Castagnet cité par S. Santini, *Michel Rocard*, p. 130.

inculte⁶⁴. » Une irritation d'autant plus vive que Rocard avait le culot de se proclamer *urbi et orbi* « successeur de Mendès⁶⁵ ».

Côté Delors, les sentiments sont plus partagés. Si certains remarquent que « quand le président parle de Delors, il y a parfois des traces d'un mépris que ses émissaires n'ont aucune peine à percevoir », mépris « à l'encontre de tout ce qui sort des sentiers habituels de la politique⁶⁶ », d'autres, tel Michel Vauzelle, estiment au contraire que « Mitterrand a une haute idée de Jacques Delors. Il respecte ses idéaux chrétiens et ne le considère pas seulement comme un homme utile et compétent » mais en ajoutant aussitôt qu'il « agace le président » et que « le Florentin a roulé le petit curé⁶⁷ ».

*

Mais la double binarité évoquée à l'instant se complète d'une troisième manifestation de la pluralité sous la forme d'un pluralisme immanent à la société elle-même.

Un pluralisme immanent à la société

Toujours comme Proudhon au XIX^e siècle et comme Gurvitch son contemporain, Mounier se fait de la démocratie une conception intrinsèquement « libérale » au sens où la liberté y constitue un bien premier indexé sur un pluralisme d'intérêts et d'opinions en quête de compromis assurant la durée démocratique. C'est au sein de la société même, dans les intervalles foisonnants entre les individus et les groupes que se dessine un « vivre ensemble⁶⁸ » figuré et préservé par l'État démocratique. Là où sont assemblées deux personnes, dira plus tard H. Arendt, il y a déjà du politique naissant⁶⁹ dans une indétermination fondatrice à la fois de ce régime et du combat contre le totalitarisme. Car, écrira Mounier au spectacle de la dérive soviétique, « si la Révolution ne doit apporter que la terreur ou le conformisme académique au foisonnement des forces qu'elle devrait lier en gerbe vers l'avenir, à quoi bon parler encore de socialisme⁷⁰ ? ». Personnalisme : « ce nom répond à l'épanouissement de

64. *Ibid.*

65. *Ibid.*, p. 186.

66. F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 179.

67. Cité par G. Milési, *Jacques Delors*, p. 166. « Il retrouve Delors, au pied du mur, tel qu'il l'a toujours connu ou deviné. Hésitant, compliqué, timoré » (F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 179).

68. J. Delors, *Le Monde*, 25 mai 1977.

69. Cf. mon article « Contre la domination, penser l'intervalle (Hannah Arendt) », *Politéia*, novembre 1997.

70. « Prague » (février 1948), dans *Les certitudes difficiles*, dans *Œuvres*, t. 4, Seuil, 1963, p. 155.

la poussée totalitaire, il est né d'elle, contre elle, il accentue la défense de la personne contre l'oppression des appareils⁷¹ ».

Au commencement donc est le pluralisme comme fait social primaire et antérieur à l'État, ainsi que le souligne Mounier dans *Le personnalisme*⁷². Mais pas n'importe quel fait : un « fait normatif », selon l'expression de Gurvitch, c'est-à-dire un fait porteur d'une valeur référentielle.

Pour les chrétiens que sont Mounier et ceux que nous considérons ici, ce pluralisme trouve même son ancrage encore plus profond que dans le réel : dans la surréalité du divin en tant que trinitaire⁷³, structurellement pluriel. « La conception même de la Trinité [...] apporte l'idée étonnante d'un Être Suprême où *dialoguent* intimement des personnes [libres] et qui est, déjà par lui-même, la négation de la solitude [amour et solidarité]⁷⁴. » Il y a un rapport généalogique, largement voilé, entre ce pluralisme radical, originaire et la définition du socialisme démocratique proposée par Rocard : « Un modèle de développement et de vie qui allie la liberté, le *pluralisme*, la solidarité⁷⁵. »

De là procèdent au moins trois traits caractéristiques de la manière d'être personnaliste dans l'action : la *conviction d'une vérité partagée*, l'*allergie au manichéisme*, l'*attachement à la laïcité*.

Une vérité partagée

La conviction d'une vérité éclatée et partagée si joliment exprimée par le poète soufi Rumi : « La vérité est un grand miroir tombé du ciel qui s'est brisé en mille morceaux. Chacun en possède un mais pense à lui seul détenir toute la vérité », alors qu'elle ne produit ses effets de sens que dans une confrontation visant la conversion d'une négativité toujours affleurante, sous forme de violence potentiellement destructrice, en positivité. Nulle occasion ne doit être manquée car, comme le dira Delors, « nous savons que nous nous enrichissons dans le dialogue avec les autres. Il ne peut donc y avoir pour nous de socialisme *sans pluralisme*⁷⁶ ». Et il prouve son attachement jusque dans le détail. À son arrivée rue de Rivoli en 1981, il modifie en profondeur le mode de fonctionnement du ministère, en faisant « d'une administration ouatée une ruche bourdonnante. On discute, on discute, on débat, on débat. De tout. En bousculant les certitudes héritées du passé pour introduire le pour et le

71. *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, p. 181.

72. *Ibid.*, p. 126.

73. On relève également chez Proudhon, anti-clérical très religieux, un vif intérêt pour la Trinité.

74. Parmi bien des références, souvent allusives, à la Trinité, cf. *Le personnalisme*, p. 12.

75. J.-P. Liégeois et J.-P. Bédéi, *Le feu et l'eau*, p. 376.

76. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 76.

contre dans chaque processus de décision. Cela prend du temps, cela laisse parfois une impression de confusion, cela donne le sentiment qu'on ne sait pas toujours ce qu'on veut (et cela est parfois vrai car l'autodidacte a souvent peur de se tromper) mais cela permet de démontrer que l'on sait de quoi l'on parle et cela transforme un militant présumé en patron⁷⁷ ». Dans le même esprit, il a précédemment suscité au Plan de riches confrontations dans l'un de ces « endroits où l'on puisse faire une pause, où l'on puisse respirer et consulter d'une manière calme et à l'abri des turbulences et des émotions ».

Mais c'est dans le monde du travail et de l'entreprise que les uns et les autres, Delors et Maire en particulier, s'attacheront à transcrire cette conviction spécialement par la *politique contractuelle* jugée seule apte à vaincre l'ankylose de la société française et érigée, grâce à Delors, en « clé de voûte de la politique sociale⁷⁸ » renforcée par le « droit des salariés à la négociation collective » à tous les niveaux, introduit par la loi du 13 juillet 1971. « À Jacques Chancel qui lui demandera en 1974, quels cadeaux il a fait à la France, l'ancien conseiller de Chaban-Delmas répondra sans hésiter : avoir réussi à changer de manière décisive le système des relations sociales ». Il osera même avancer l'idée de « pacte social⁷⁹ » à l'origine de bien des grincements de dents au PS.

Le *compromis* est le corrélat de ce partage de vérité autour d'un point d'équilibre. C'était déjà la conviction des catholiques sociaux plus enclins au rapprochement entre patrons et ouvriers qu'à la lutte des classes. De même, « Delors conciliateur né, rêve de dialogue, d'un lieu de réconciliation⁸⁰ » permettant d'en finir avec la guerre civile froide au profit d'une confrontation institutionnalisée. Place à l'affrontement verbal maîtrisé, régulé et porté par le souci de *convaincre*, mot fétiche. Delors participera d'ailleurs à la création des clubs *Convaincre*. Chez Rocard, on relève un sens inné du dialogue qui fera dire à Jacques Julliard : « On peut facilement dialoguer avec Rocard, tandis qu'avec Mitterrand, c'est plus difficile, et l'on obtient plutôt des audiences que des interviews⁸¹. » Et, relèvera un autre, au Congrès de Metz de 1979, « Mitterrand voulait gagner, Rocard voulait convaincre⁸² ». Quant à Maire, grand dialoguant, il regrettera toute sa vie la violence dont il accabla la délégation patronale lors d'une négociation dans le secteur du caoutchouc noyauté par Michelin : « Pour

77. *Ibid.*, p. 208.

78. Rapport Assemblée nationale, 1971, n° 1704, p. 3. Cf. mes ouvrages *Du silence à la parole*, PUR, 2004, p. 423 *sqq.* ; *Droit du travail et société*, PUR, 2001, p. 365 *sqq.*

79. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 174

80. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 79.

81. Cité par H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 22.

82. J.-P. Liégeois et J.-P. Bédéï, *Le feu et l'eau*, p. 239.

nous, vous n'êtes pas des hommes mais des gens sans foi ni loi, les pires représentants d'une classe malfaisante. » Une « erreur de jeunesse », dira-t-il et il saura par la suite démontrer ses remarquables capacités de dialogue.

Tout les porte vers l'*entre-deux*, vers la *médiété* aristotélicienne, vers les solutions de type *Troisième voie*. Delors n'en fait pas mystère lorsqu'il évoque le « réformiste que j'ai toujours été⁸³ ». Lors de la Semaine sociale d'Orléans, en juillet 68, « à contre-courant de l'opinion qui vient de manifester son manichéisme dans les urnes, il plaide à nouveau pour la recherche d'une 3^e voie⁸⁴ ». Il croit au passage d'une phase de lutte dans l'histoire de l'humanité « à une phase où les humains devront s'associer en vue d'obtenir un supplément de vie⁸⁵ ». Une perspective un peu irénique qui ne doit pas conduire à conclure à quelque penchant harmoniste. Pour eux, il n'y a pas d'harmonie ; seulement de la coexistence sur fond d'irréductible conflit. Ainsi, dans l'entreprise, Maire voit à l'œuvre deux logiques d'intérêt qui pour être divergentes ne s'en inscrivent pas moins dans « un lieu où coopèrent, opèrent ensemble et se confrontent, chacun avec sa légitimité et ses intérêts, un chef d'entreprise et des salariés, une hiérarchie et des syndicats [...] ; il reste encore dans la tête de certains que la classe ouvrière campe dans l'entreprise⁸⁶ ».

Mais coopération et compromis impliquent, comme préalable, l'abandon de tout manichéisme.

L'allergie au manichéisme

« Il faut cesser de présenter le monde en noir et blanc et toutes les difficultés venant du camp d'en face⁸⁷. » De la part d'un leader syndical, ce n'est pas un discours habituel ! Mais Edmond Maire s'y tient fermement et n'hésite pas à brocarder ceux qui « prétendent détenir à eux seuls les clés de la sortie de la crise et de la construction du socialisme⁸⁸ ». « Refusons de classer en moderniste ou archéo celui qui ne partage pas notre point de vue⁸⁹ ! » Quant au clivage droite-gauche, également entravant, « il apparaît aujourd'hui plus comme un carcan que comme un moyen du débat démocratique. Il est un frein aux novations. Quand un responsable politique prend une position dérangeante, il s'entend dire immédiatement : "Attention, tu dévies (ou

83. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 70.

84. *Ibid.*, p. 121.

85. *Ibid.*, p. 74.

86. *Nouvelles frontières pour le syndicalisme*, Syros, 1987, p. 143.

87. E. Maire, *Reconstruire l'espoir*, p. 167.

88. *Ibid.*, p. 122.

89. Cité par J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 520.

tu trahis) ; cette position n'est pas de gauche ou de droite"⁹⁰ ». Il faut parler vrai sans se laisser intimider par des catégories qui paralysent le débat. Mounier n'avait pas dit autre chose dès son *Refaire la renaissance* (1932) et plus nettement encore dans son *Court traité de la mythique de gauche* (1938).

À propos du rocardisme, défini comme « l'adieu au grand soir », Julliard note qu'il marque l'abandon de la conception du combat social comme « combat du jour et de la nuit, du Bien contre le Mal » dans lequel « le but est d'écraser l'adversaire, politiquement mais aussi socialement, c'est le discours de la guerre. L'homme politique révolutionnaire dans cette optique est une sorte de chirurgien de la société qui la remodèle [...]. De quel droit l'homme politique prétendrait-il transformer le corps social de façon brutale ?⁹¹ ». Le totalitarisme puise sa légitimité dans cette représentation binaire du monde. Rocard y oppose le compromis sur fond de conciliation entre justice et liberté selon des vues qui ne sont pas sans évoquer celles de Rawls.

Et dès 1958, Delors récuse également tout manichéisme en voyant dans l'arrivée de de Gaulle un « moindre mal ». Sur un autre plan, toute son analyse de l'articulation nécessaire de l'économique et du social, analyse qu'il finira par faire partager, reposera sur le même refus de diaboliser l'économique associé au « sale », à l'anal et au « mal », le social se voyant revêtu d'un statut d'innocence. Car, au contraire, la grande question de la démocratie du XXI^e siècle est de savoir « comment résoudre le problème de la liaison entre l'économique et le social et comment reconstituer le lien social ? Est-ce trop demander ?⁹² ». Un thème cher à Maire qui ne s'est pas lassé du discours de la complexité justifiant l'« adaptation » qui, aura-t-il le courage de dire, peut passer par la « flexibilité ». *Horresco referens !* Il faut en finir, estime-t-il, avec les simplismes qui « limitent l'action syndicale à quelques revendications dites unifiantes incapables de répondre à l'extraordinaire complexité du réel⁹³ ». Et « parmi les dirigeants syndicaux de l'époque, il n'y a que lui pour administrer devant un congrès [de Metz, en 1982] une telle leçon d'économie où il est question du risque de faillite des entreprises ou des dangers du protectionnisme⁹⁴ ».

Ce refus du manichéisme est par définition rejet d'un angélisme fondé ultimement, comme le dit Delors, sur la conviction que le mal « n'est pas dans la politique, il est dans la société⁹⁵ » et en chacun. Nul ne peut prétendre s'en exonérer. Le contraire

90. E. Maire, *L'esprit libre*, p. 46.

91. Cité par H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 338.

92. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 11.

93. *Reconstruire l'espoir*, p. 122.

94. J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 423.

95. F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 189.

conduit inéluctablement aux pires folies du pouvoir. Sur ce chapitre, Mounier s'est toujours montré d'un pascalisme conséquent. « Ne faisons pas les malins, dit-il en substance. Tout un chacun est vulnérable et exposé au pire. » Car « qui veut faire l'ange... ». Et donc d'admettre l'impossibilité d'expulser le mal hors de soi, à titre individuel ou collectif, constitue la meilleure des garanties contre la « tentation de l'innocence⁹⁶ ». Il faut relire sur cet aspect du débat, les pages admirables qu'y consacre Jacques Julliard dans *Le choix de Pascal*. Pour lui, l'oubli du péché originel serait... le péché originel d'une gauche imprégnée de rousseauisme⁹⁷. « Je pense, écrit-il, que l'effacement du christianisme de la politique contemporaine aboutit à une immense frustration chez les chrétiens, bien sûr, mais aussi chez les non-chrétiens [...]. Seule une anthropologie qui voit dans l'homme un être également capable du bien et du mal, un être social, collectif mais aussi profondément individualiste, peut nous aider à une lecture approfondie : c'est celle du christianisme. » Et celle du personnalisme dont le réalisme nous met à l'abri des tentations de l'autorité, de la « tentation de faire du bien », comme disait Duméry⁹⁸. Et l'auteur va si loin dans la conviction d'une symbiose fondatrice entre christianisme et démocratie qu'il n'hésite pas à partager les interrogations de Dominique Schnapper sur la capacité de la République à survivre à l'effondrement du christianisme.

L'attachement à la laïcité

Un christianisme qui fait, on le redécouvre, toute sa part à la laïcité en tant que condition de manifestation du pluralisme et de garantie de la liberté politique. Mounier s'en est fait l'un des plus ardents défenseurs au point de suggérer en 1949 dans des Propositions de paix scolaire l'intégration de l'enseignement privé dans un service national de l'éducation chargé de la « formation de l'homme total, également offerte à tous, laissant chacun libre de ses perspectives dernières, et préparant [...] au métier d'homme⁹⁹ ».

Pas de surprise de trouver nos trois acteurs sur des positions similaires et d'une grande fermeté. Edmond Maire « est d'un laïcisme intransigeant¹⁰⁰ ». Et il le dit : « Je suis un laïc au sens où Paul Vignaux disait de la laïcité qu'elle était le respect de la croyance comme de l'incroyance¹⁰¹ ». Et il œuvrera très activement à la décon-fessionnalisation de la CFTC.

96. Titre d'un livre de Pascal Bruckner, Grasset, 1995.

97. Cf. *La faute à Rousseau*, Seuil, 1985.

98. Cité par J. Julliard, *Le choix de Pascal*, Seuil, 2003, p. 287.

99. *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, p. 243.

100. J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 57.

101. *Ibid.*, p. 103.

De même, « le protestant Rocard est viscéralement attaché à l'idéologie laïque en ce qu'elle préserve la société civile de toute intrusion qui ne soit séculière¹⁰² ». Et, pour lui, la laïcité n'est pas éviction du religieux de la scène politique mais confrontation à armes égales. C'est ainsi qu'on le verra militer lors des rencontres entre la Convention des institutions républicaines de Mitterrand et le PSU, en 1967, pour « une vraie mixité entre laïques et catholiques au sein de la gauche » alors que la CIR était à dominante très agnostique et franc-maçonne.

Et Delors est sur la même ligne de pensée, celle de la distinction, il dit même « séparation » des plans politique et religieux. Il veut agir non « en tant que chrétien » mais « en chrétien » avec à la fois discrétion quant aux mobiles et pudeur quant aux manifestations. Ce qu'il appréciera beaucoup aux *Compagnons de France*¹⁰³ « rassemblement hétérogène où chacun gardait ses conceptions quitte à être pudique dans son expression extérieure¹⁰⁴ ». Et comme Descamps et Maire, il estimera nécessaire d'aller vers la déconfectionnalisation de la CFTC parce que c'est, à ses yeux, la seule façon d'accueillir dans le syndicat aux côtés des chrétiens les socialistes et les humanistes, le seul moyen de détruire les barrières entre les chrétiens et les laïques.

Pas étonnant, dans ces conditions, que cette représentation de la société et du politique si puissamment adossée à de fortes convictions, influe très directement sur la manière d'agir.

Une manière d'agir : « réconcilier action et réflexion »

« Une théorie de l'action n'est pas un appendice au personnalisme, elle y occupe une place centrale¹⁰⁵. » Mounier insiste d'autant plus sur ce point qu'il veut en finir avec la réputation tenace dont on l'affuble d'un Sirius aux mains blanches, d'un doux rêveur de style sulpicien, et cela contre l'évidence même d'une existence entièrement placée sous le signe de cet engagement qui l'a conduit, entre autres, à renoncer à une carrière universitaire qui s'annonçait brillante¹⁰⁶. « Que l'existence soit action et l'existence la plus parfaite, action plus parfaite mais action encore, c'est l'une des intuitions maîtresses de la pensée contemporaine. Si certains répugnent à introduire l'action dans la pensée et dans la plus haute vie spirituelle, c'est qu'ils s'en

102. H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 64.

103. Organisation de tonalité professionnelle créée en 1941 et censée encadrer la jeunesse et en renforcer l'adhésion au chef de l'État français.

104. A. Rollat, *Delors*, p. 27.

105. E. Mounier, *Le personnalisme*, p. 102.

106. Il avait terminé 2^e à l'agrégation de philosophie en 1928, après Raymond Aron, et sans être passé par Normale Sup.

donnent implicitement une notion étriquée, la réduisant à l'impulsion vitale, à l'utilité ou au devenir » alors, dit-il, qu'elle est l'« expérience spirituelle intégrale¹⁰⁷ ». Et lorsque Mounier parle d'« action » c'est dans le sens le plus extensif incluant l'action politique.

On n'est donc pas surpris de retrouver dans le feu de l'action et « le cœur de l'ouvrage¹⁰⁸ », des militants attachés à « réconcilier les deux niveaux de l'action et de la réflexion¹⁰⁹ » dans un style d'engagement reconnaissable à trois traits : 1) Une vraie connaissance de la réalité des choses ; 2) La patience de l'œuvre de changement ; 3) La recherche du bien commun, trois exigences fortes de nature à garder de l'ivresse du pouvoir et des jeux délicieux du politique. La règle est simple : garder en toutes circonstances la tête froide et l'œil rivé sur le cap choisi sans crainte de payer de sa personne. « Je ne conçois d'action, dira Delors, qu'au coude à coude, comme un élément de compagnonnage collectif. Que cet engagement soit contraire à mes intérêts personnels, à mon aisance, à ma capacité d'expression, à ma possibilité d'être accueilli dans tous les milieux, c'est certain¹¹⁰. » Et Maire propose une définition du militant de tonalité *pro domo* : « Un homme qui se sacrifie et qui aime à se sacrifier [...]. Quelqu'un qui est aussi un peu masochiste¹¹¹. » Le sacrifice chrétien n'est jamais très loin même si les leçons sont également recueillies chez Mendès dont la méthode de gouvernement a si fortement impressionné la génération d'après-guerre. Cette même exigence inspirera non moins le Club Jean-Moulin créé en 1958 en vue d'une « modernisation » de l'action politique engluée dans les marais de la IV^e République¹¹².

Connaître le « terrain »

La plus banale des tentations en politique est de vouloir forcer le réel dans le schéma programmatique. La réalité doit céder au désir et à la volonté d'autant plus légitimes que censés suivre les lois du social et de l'histoire.

À la fois vrais intellectuels effervescents et attentif à la réalité de terrain, les disciples de Mounier s'écartent du constructivisme sans pour autant rejeter une certaine forme de volontarisme lesté par la connaissance exhaustive et fine du théâtre d'action. Chez eux, pas de prétention à l'omniscience inductrice d'omnipotence.

107. *Ibid.*

108. Titre d'un livre de Rocard, Odile Jacob, 1987.

109. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 58.

110. *Ibid.*, p. 149.

111. Cité par J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 74.

112. Voir la belle étude de Claire Andrieu, *Pour l'amour de la République. Le Club Jean-Moulin (1958-1970)*, Fayard, 2002.

Ils optent plutôt pour un postulat d'ignorance initiale, pour un doute méthodique face aux problèmes de la société et aux dossiers abordés avec cette modestie qui fera Michel Crozier, si proche d'*Esprit*, parler d'« État modeste ». Se méfier des idées préconçues, fuir la cage d'acier des vulgates politiques, est perçu comme condition élémentaire de pertinence et d'efficacité de l'action : savoir de quoi l'on parle, si l'on veut éviter les discours creux où la passion éclipse la compétence. C'était déjà la conviction des républicains, dans les années 1870-1890, pour qui la pacification de la société passait par le refroidissement du regard porté sur la réalité sociale. D'où les dispositifs d'analyse et d'étude du type *Office du travail* et de débat éclairé comme le *Conseil supérieur du travail*. Une mise en pratique de l'intuition comtienne d'un « âge positif » qui va largement inspirer le monde catholique.

Un souvenir illustratif de la démarche. Lors d'une réunion du CERC (Centre d'étude et de recherche sur les coûts), j'interviens sur la précarisation du travail et je cite le cas anglais. Jacques Delors m'interrompt sur-le-champ par la question : « En êtes-vous si sûr ? » Tout est dit de ce souci d'asseoir le discours sur le socle ferme de la connaissance concrète et certaine de la situation.

Intraitable sur ce chapitre, Delors ne cessera d'objecter à tous les bavards et sophistes : « Les faits sont les faits ! » « Il est nécessaire d'échapper aux idéologies afin de contourner l'obstacle des idées toutes faites et de s'habituer à aborder les problèmes en partant des données réelles qui, généralement, ne sont pas celles qu'on croit¹¹³. » Sans qu'il s'en réclame, il y a du Bergson et du Péguy dans cette dénonciation des « idées toutes faites » si préjudiciables à l'action. Dans son œuvre à la CFTC, puis à la CFDT, à la tête du Plan ou du ministère de l'économie, il restera fidèle à ce pragmatisme foncier placé sous le signe de l'« effort constant pour se soumettre au réel sans être dupe des mythes qui renaissent continuellement dans la vie sociale¹¹⁴ ».

Sans abus de mots, on pourrait parler d'un positivisme catholique qui puise à une double source : *traditionaliste* avec l'école de la *Réforme sociale* conduite par Le Play dont on connaît l'intérêt pour l'enquête de terrain ; *progressiste* avec les catholiques sociaux si attachés à la découverte du monde du travail dans son épaisseur la plus concrète (cf. les *Semaines sociales* à partir de 1905)¹¹⁵. Ce qui fait, entre eux, trait d'union c'est le thomisme et son parti pris de réalisme spiritualiste à l'œuvre, entre autres, dans la réflexion de Maurice Hauriou et de Georges Renard.

113. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 102.

114. *Ibid.*

115. Sur ces convergences, cf. Robert A. Nisbet, *La tradition sociologique*, PUF, 1993.

De ce réalisme, découlent trois règles dans la conduite de l'action : *compétence, prudence, pédagogie*.

Compétence indiscutable

« On ne commande pas avec des leçons de morale », aimait à dire Delors. Ce n'est pas avec des bons sentiments et de belles idées qu'on fait une bonne politique. Il faut être à hauteur des enjeux. « Contrairement aux autres spécialistes sociaux qui venaient solliciter, la main sur le cœur, des hommes qui avaient la main sur le portefeuille, moi je parlais rentabilité sociale, équilibre économique et modernisation¹¹⁶. »

Mais ne confondons pas. L'impératif de compétence n'est pas « l'idéologie de la compétence » où elle en vient à se suffire à elle-même. Pas de vraie compétence sans l'épreuve du terrain, au plus près des problèmes dans une attitude d'attention patiente à la nouveauté et à la complexité du réel. Comme le dira un directeur du travail de Martine Aubry alors directrice adjointe du cabinet d'Auroux : « Elle a toujours eu le besoin de frotter ses convictions à la réalité du terrain. Son leitmotiv c'était de toujours voir ce qu'on peut faire pour que les choses marchent mieux, ici et maintenant. C'est une énarque qui a imposé une démarche totalement inhabituelle au ministère¹¹⁷. »

Le *Club Jean-Moulin*¹¹⁸ dont Delors est membre, comme plus tard la Fondation Saint-Simon animée par Pierre Rosanvallon, sont sur cette même ligne de conciliation de l'intelligence, de la conviction et des réalités les plus concrètes dans la figure de l'ingénieur social ou du technocrate éclairé. « Il avait un côté très technocrate, dira quelqu'un à propos de Delors. C'était même le plus technocrate de tous. Il avait des vues très catégoriques sur chaque chose. Il savait ce qu'il fallait faire, la manière de le faire. Les aspects proprement politiques qu'il fallait pourtant prendre en compte ne l'effleuraient pas¹¹⁹. » Où se retrouve la réserve de principe à l'égard de la politique selon une tonalité assez comtienne.

Pour autant, Delors répétera à qui veut l'entendre, non sans une pointe de coquetterie souvent relevée, la phrase : « Je ne suis pas un intellectuel ! » moins synonyme de modestie que de méfiance à l'égard de la propension à l'abstraction des universitaires et technocrates.

Si Michel Rocard a apporté un air neuf à la gauche, c'est pour la même raison, à l'origine du report sur lui du préjugé favorable à Mendès-France : sa capacité à allier

116. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 339.

117. Cité par Jacques Le Goff (dir.), *Les lois Auroux, 25 ans après*, PUR, 2008, p. 21.

118. Cf. Cl. Andrieu, *Pour l'amour de la République*, p. 420.

119. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 106.

le combat pour l'intelligence et le combat pour la justice non sans faire preuve d'une certaine prudence.

Prudence audacieuse

Elle ne passe pas spécialement pour une valeur de gauche. Lorsqu'on dit « prudence » affluent des images peu flatteuses : frilosité, manque d'audace, calcul, voire mesquinerie pour éviter de s'exposer. La prudence comme vertu de petits-bourgeois précautionneux.

C'est une vision fautive. Car la prudence au sens aristotélicien, la *phronesis*, n'est en rien dérobaie mais affrontement à la difficulté avec le souci de tenir compte de la complexité des choses et des risques attachés aux meilleures intentions. Ainsi du politique mais aussi du juge, du médecin, du chercheur, des parents, des travailleurs sociaux et de tout un chacun à l'instant de décider dans l'incertitude. Elle est synonyme de sagesse dynamique et Hans Jonas a raison de la présenter comme la « meilleure part du courage ».

Dans l'action politique, il ne s'agit donc pas de plaire et de se faire plaisir par des mesures dans le sens du poil. Le rebrousse-poil doit prévaloir quand nécessaire. C'est ainsi que Delors imposera la rigueur en 1983 après s'être opposé à la taxation des hauts revenus par souci de ne « pas décourager les généraux et les capitaines de notre industrie ». En 1982, Martine Aubry contestera, elle, le projet de veto du comité d'entreprise promis par le candidat Mitterrand et à ses yeux, comme à ceux d'Auroux, déraisonnable. Et elle le dira d'ailleurs sans détours au Président de la République en réplique à un reproche plus amusé que convaincu : « Ainsi, vous n'avez pas voulu appliquer mes propositions ? – Et j'ai eu raison. Il y a parfois des inepties dans vos propositions ¹²⁰ ! » Où la prudence prend figure d'audace ! De même lorsqu'Edmond Maire soutiendra avec courage la réforme des retraites en 2003 au nom du principe de prudence face à l'avenir, contre ceux qui « voudraient pouvoir contourner la nécessaire réforme en préconisant un nouveau partage des gains de productivité. C'est une échappatoire car ces gains ne peuvent financer tous les problèmes liés à la solidarité générationnelle ¹²¹ ». Et quant la fonction de chef d'entreprise, « c'est, dira-t-il, une fonction spécifique, légitime et permanente qui ne nous semble pas pouvoir relever d'une large délibération collective ¹²² ».

Nouveau paradoxe. Alors que la soumission aux faits pourrait incliner au conservatisme, elle est ici le plus solide des tremplins pour une action transformatrice,

120. Paul Burel et Natacha Tatu, *Martine Aubry. Enquête sur une énigme politique*, Calmann-Lévy, 1997, p. 89.

121. *Le Monde*, 18 juin 2003.

122. Cité par J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 525.

modernisatrice animée par la passion d'un changement non pas incantatoire mais effectif à partir d'un diagnostic très précis de la situation. En sorte que le couple empirisme/convictions fortes génère un pragmatisme d'autant plus réformateur que leur indépendance de pensée les conduit à ne pas redouter la prise de risque, l'exploration de voies nouvelles mais en connaissance de cause ce qui fait toute la différence avec la logomachie « révolutionnaire ». Où se retrouve d'ailleurs un profil commun aux militants de mouvements d'action catholique dont on sait la contribution éminente au changement technique, économique et social à travers des actions d'éducation, de formation, de « conscientisation ».

Expliquer plutôt que plaire et tenter de convaincre. Tous partagent une vraie passion pédagogique.

Passion pédagogique

Intervenant dans les sessions syndicales, à Paris-Dauphine, à l'ENA, Delors n'a jamais cessé d'enseigner. « Dès que je sais quelque chose, j'ai envie de le transmettre. J'ai la passion d'enseigner. » Autant qu'à un goût personnel, cette passion correspond d'abord à une forme de *dette* vis-à-vis des moins instruits (« il fallait faire quelque chose de plus¹²³ »), dette également à la base de la grande politique de formation impulsée par lui au début des années 1970 avec cette belle idée d'« école de la seconde chance » ; ensuite, au souci constant dans le socialisme français et spécialement dans sa version proudhonienne (Proudhon parlait de « démopédie ») d'amener la société au plus haut niveau possible d'instruction en vue de son association à la gestion commune et de la « conversion » de ses pratiques par un travail sur les valeurs. Changer la société, on le verra, passe par là.

Rocard n'est pas en reste qui s'amuse de sa « tentation pédagogique permanente » car, dit-il, « pour moi, l'explication est le fondement de la démocratie¹²⁴ ». « Il se considérait, dira Olivier Chevrillon, comme une sorte d'instituteur, de pédagogue et m'affirmait que c'était là sa vocation¹²⁵. »

De même Edmond Maire fait-il du syndicalisme « une attitude dans la société » à visée démopédique, d'élévation de la conscience du peuple. « C'est un mouvement qui élève peu à peu la conscience critique, la conscience sociale des travailleurs et des citoyens... Cette élévation ne s'obtient pas simplement en disant des choses qui font plaisir à nos adhérents ; elle se fait dans le débat¹²⁶. »

123. Cité par G. Milési, *Delors*, p. 41.

124. Cité par H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 35.

125. Cité par *ibid.* p. 74.

126. *Reconstruire l'espoir*, p. 171.

Le changement passe par là, par cette pédagogie car la conviction partagée est qu'« on doit conduire les gens à changer et non pas leur imposer le changement¹²⁷ ».

Passion du changement et esprit modernisateur

S'il y a chez eux une passion du changement – l'un des principaux livres de Delors ne s'intitule-t-il pas *Changer*¹²⁸ ? – il ne s'agit pas de n'importe lequel.

Leur conviction est fondamentalement plus réformatrice que réformatrice si l'on vise par là la préoccupation de modifier les choses sans enracinement dans les profondeurs de la société. Ils sont à leur manière marxistes à cela près que l'infrastructure est pour eux, comme pour Mounier, spirituelle au sens large du terme (valeurs, esprit public, opinions...). Le changement excède les seules structures, fussent-elles juridiques et politiques. Or il n'y a pas, à gauche, de véritable théorie du changement pour penser tout cela. « Tout ce que la gauche sait faire, écrivent Hamon et Rotman, c'est promettre que l'accession de ses spécialistes (ses experts, ses permanents) au pouvoir va répandre sur les masses éperdues la manne des lendemains qui chantent. Mais il y a un hic : cela ne se passe jamais ainsi¹²⁹. »

Le mérite des Delors, Rocard et Maire est de le penser à nouveaux frais, sans esbrouffe sur les trois axes de l'*espace*, du *temps long* et de la *méthode* avec la conviction que tout changement doit garantir - c'est son critère de vérité - la compatibilité entre justice, égalité et liberté alliée à la solidarité et à la responsabilité.

Penser global

Compte tenu de la complexité de la société, il est devenu impossible de penser le tout sans considération des parties et inversement de penser la partie hors l'horizon du tout. C'est déjà ce que disait Pascal et ce qu'Edgar Morin, si proche de la pensée de Mounier à bien des égards, développera dans sa théorie de la société.

D'où l'abandon de la perspective révolutionnaire, en contexte démocratique, pour la raison qu'elle provoque dans la réalité des courts-circuits au profit du politique sans gain substantiel pour la société. Mieux vaut agir plus modestement mais en profondeur dans l'espoir d'un déplacement et d'une conversion des pratiques et comportements. Et toujours avec le souci d'intégrer les contraintes de la réalité pour mieux s'en émanciper à la manière du judoka. L'objectif visé est de constante « adaptation », un mot totem sous leur plume. À propos de l'école, Delors notera avec regret : « Il a manqué un ingénieur social au système éducatif français pour

127. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 297.

128. Stock, 1975.

129. H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 344.

l'adapter au choc de l'éducation et le relier à la vie économique¹³⁰. » Et, ajoute-t-il : « Le monde moderne est une réalité ambiguë où, si bien des choses changent, rien n'est définitivement joué, ni le sort de la démocratie, ni celui de l'homme et de sa liberté. Le prix d'une étude réaliste de notre société c'est justement de nous permettre d'*adapter*, puis d'enrichir notre action au service d'un humanisme qui, lui, survivra à toutes les métamorphoses de l'humanité¹³¹. »

Dans le temps long du politique

Ce qui suppose du temps, beaucoup de temps et une audacieuse modestie pour explorer les voies du possible. Olivier Chevrillon dira de Rocard qu'« il travaillait sur 20 ans » sans attendre la gratification de résultats immédiatement tangibles. Maire dira apprécier le fait que Descamps se soit, en mai 68, « courageusement battu pour les droits syndicaux » sans parvenir à en obtenir immédiatement la reconnaissance légale. « On aurait souhaité aller au-delà, mais le pouvait-on ? » Il était « hostile à l'idée de sauter les étapes... » et à juste raison, estime Maire.

Au fond, ils sont tous à leur manière des « possibilistes » au sens de Paul Brousse. En 1981, dira Charles Josselin, « le discours de Rocard me paraissait plus proche du *possible* voire du souhaitable que celui des mitterrandistes ». Un discours réaliste, y compris dans la folle audace des projets autogestionnaires toujours d'actualité à cette date. Comme on l'a déjà souligné, la prudence n'exclut en rien le goût du risque et de l'invention de tonalité utopique. Révélateur : au début des années 2000, on entendra Maire, réformiste parmi les réformistes, déplorer que la CFDT ait perdu l'horizon de transformation sociale qui était le sien antérieurement. C'est dire l'irréductibilité du réformisme à de la tiédeur politique !

Il y a dans cette démarche alliance d'un vrai sens de la durée, auquel Mounier avait été sensibilisé par Bergson¹³², et de l'événement, de l'inattendu à l'origine d'inflexions et de réajustements selon une méthode de type incrémental. « L'intelligence de Delors, notera Eugène Descamps, c'est de savoir saisir l'opportunité¹³³. »

Selon la méthode incrémentale

Rien ne l'exprime plus fidèlement que le titre de Michel Crozier *On ne change pas la société par décret !*, un livre très apprécié par notre trio et par Rocard, en particulier, dont le sociologue fut très proche au point que, dira O. Chevrillon, « Rocard

130. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 297.

131. *Ibid.*, p. 61.

132. Et son ami Ricœur écrira sur le sujet dans *Temps et récit*, Seuil, 1983-1984.

133. G. Milési, *Delors*, p. 77.

me paraît dix fois plus marqué par Michel Crozier que par Marx, Guesde ou même Jaurès¹³⁴ ».

Et cela se traduit par deux convictions fortes.

– Selon la première, exprimée par Delors, « ce qui importe pour faire changer la société [il dit bien « faire changer »], ce ne sont pas les grandes idées, c’est la manière de procéder » en préférant aux projets grandioses « les avancées par petites touches, les constructions pierre à pierre¹³⁵ » qui parviennent à infuser un nouvel ethos social selon l’idée de « greffe cellulaire » chère à Mounier. Car « il s’agit pour nous de montrer par des expériences que les choses peuvent changer [...]. Nous souhaitons qu’à l’occasion d’actions précises et de propositions concrètes, chacun sorte de sa ligne Maginot idéologique et prenne position sur des données objectives nouvelles¹³⁶ ». Ce qui veut dire, sur la base d’une bonne connaissance de la réalité de terrain, *tester* des idées nouvelles, risquer des solutions originales (« Il n’est pas de problème que ne puisse trouver sa solution », aimait à répéter Delors) et, selon une intuition porteuse d’avenir, y compris dans la loi, *expérimenter*. On peut rappeler que suite à la grande crise des Houillères en 1963, Delors sera chargé de formuler des propositions. Son *Rapport sur les revenus* impressionnera De Gaulle au point de l’inciter à le faire distribuer à l’ensemble de ses ministres. « Ainsi, commente G. Milési, pendant que ses amis des partis de gauche discutent des mérites respectifs du “réformisme hardi” et de la “rupture révolutionnaire” au cours de nuits enfiévrées et enfumées, lui, Jacques Delors commence à tester quelques idées... C’est le saut dans la réalité et l’expérience concrète¹³⁷. » Et cela s’inscrit parfaitement dans le cadre de son action syndicale plus efficace à son sens que les péroraisons politiques. « J’étais plus attaché à changer la société par le syndicalisme que par la politique. Tous mes choix jusqu’en 1974 s’expliquent de cette manière¹³⁸. » Proudhon et Mounier partageaient le même point de vue.

La seconde conviction concerne la méthode. « Le plus important pour faire changer la société, ce ne sont pas les grandes idées, c’est la manière de procéder¹³⁹ » non seulement par les transformations à la base, au sein de la société civile via les syndicats et associations, mais aussi par des techniques qui se révèlent aussi importantes que le résultat poursuivi. L’un des exemples les plus significatifs est sans doute la négociation collective dont tous trois, particulièrement Maire et Delors, se feront

134. H. Hamon et P. Rotman, *L’effet Rocard*, p. 75.

135. G. Milési, *Delors*, p. 119.

136. *Ibid.*, p. 102.

137. *Ibid.*, p. 71.

138. *Ibid.*, p. 49.

139. *Ibid.*, p. 119.

les ardents défenseurs. Delors rappelle dans les années 1970 que « le devoir de tout gouvernement est de *faire vivre ensemble* tous les citoyens, notamment par la création de règles du jeu *acceptables par tous*¹⁴⁰ ». Et parmi ces « règles du jeu » la négociation occupe la belle part non plus à titre de simple technique ou d'échafaudage appelé à disparition après conclusion, mais comme *objet central d'une politique alternative au jacobinisme* dominant : la *politique contractuelle* comme prise en charge par les acteurs sociaux, à tous les niveaux de la société, de la gestion de leurs intérêts en vue d'« aboutir à un équilibre dynamique entre les exigences sociales et les contraintes économiques¹⁴¹ ». En sorte que le « faire » rivalise d'importance avec le « fait », le moyen ou la démarche avec le résultat, « le contenant [devenant] aussi important que le contenu¹⁴² ». Jacques Delors ne se dissimule pas la difficulté de « cette tentative en profondeur pour changer les relations sociales ». Mais il n'est d'autre voie pour arracher la société française à ses blocages que d'ériger le conflit social maîtrisé, garant de démocratie, en principe de régénérescence sociétale¹⁴³. Il procédera de même en matière de formation permanente l'un de ses immenses chantiers.

Il y a dans tout cela quelque chose qui relève d'une conception oblatrice de la politique opposant la patience, la modestie et le réalisme à une grandiloquence plus tournée vers les résultats tangibles, gratifiants et électoralement plus rentables au risque du spectacle, du faux-semblant et de l'éphémère. Rocard parlera d'un « devoir de grisaille » et commentera : « J'ai fait beaucoup de choses qui ne se voient pas¹⁴⁴. » On se souvient des risées que lui vaudra l'intérêt un jour porté à l'état des boîtes aux lettres dans les immeubles des cités. « Indigne d'un premier ministre », s'exclameront certains, alors qu'il ne s'agissait que du symbole très éloquent de l'attention portée à la vie des gens dans un ordinaire voué, lui, à la grisaille des tours. Quant à Delors, pour avoir prôné la rigueur et la patience en 1983, il se verra taxé de « produit aberrant de la pensée bourgeoise ».

Tout cela prend son plein sens sous l'horizon de leur intérêt, voire leur passion, pour le service du bien commun.

140. *Changer*, p. 193.

141. « Échanges et projets. La négociation sociale. Pourquoi ? Comment ? », *Droit social*, novembre 1978.

142. *Ibid.*, p. 393.

143. J. Delors y insiste : « Le système des relations professionnelles tel que je le conçois, est parfaitement compatible avec une société idéologiquement divisée et avec la pluralité des projets des parties en présence. Au surplus, il accepte la grève comme un élément indispensable, une sorte de clignotant qui s'allume... » (*Changer*, p. 191).

144. Cité par S. Santini, *Michel Rocard*, p. 192.

Service du bien commun

« Le monde politique se divise en deux tempéraments : ceux pour lesquels l'action publique consiste à changer les choses. Et ceux qui tirent leur jouissance de l'exercice du pouvoir. À nommer, décorer, brimer, humilier¹⁴⁵. » Le clivage opéré par Michel Rocard est excessif. Dans la réalité, les choses sont plus mêlées. Oserait-il soutenir qu'il n'a jamais cédé aux charmes du pouvoir et que les représentants de la seconde catégorie ont abdicqué le souci de l'intérêt général ? Sa distinction vaut néanmoins comme signalement des deux grands types d'attitudes qui structurent le champ de l'action politique.

On peut le croire lorsqu'il défend « le pouvoir comme service¹⁴⁶ » et son action authentifie son approche. Même souci chez Edmond Maire qui dira plus tard, après son retrait des fonctions de secrétaire général : « Je n'aspirais pas à la notoriété¹⁴⁷ », et personne ne le conteste. On peut aussi faire crédit à Delors lorsqu'il déclare : « Je n'avais pas plus qu'aujourd'hui le goût de la vie politique. Ma passion était pour le service public parce que mon idée était que dans le service public on pouvait changer les choses¹⁴⁸. » « Le pouvoir, pour moi, n'est fait que pour être utile aux autres. Jamais il ne faut avoir la jouissance du pouvoir. Il faut se méfier de la fascination pour le pouvoir, pour les faveurs¹⁴⁹. » Et en accédant au Plan en 1962, à 36 ans, il dira être « devenu ce que je voulais être : grand commis de l'État¹⁵⁰ ». Et cela pour servir le bien commun qui, dans la perspective institutionnelle si nourrie de l'inspiration chrétienne et personnaliste, constitue le fondement et la visée de l'État.

D'une certaine façon, l'exercice était encore plus délicat pour Maire en principe voué à la défense des intérêts d'une fraction, fût-elle importante, de la population. Il n'aura pourtant cessé de « joindre l'intérêt collectif à l'intérêt individuel¹⁵¹ », le premier visant l'intérêt général jamais absent de ses préoccupations. Ce qui le conduira à prendre des positions courageuses sur le dossier des retraites en partageant les vues du *Livre blanc* de Rocard (1991), sur la « modération salariale » lorsque la crise imposera sa contrainte, sur la nécessaire articulation de l'économie et du social. Il travaillera activement à l'ouverture du champ des revendications à des considérations d'intérêt collectif. Ainsi, en 1979, lorsqu'il déclare : « Nous voudrions que

145. *Ibid.*, p. 195.

146. *Ibid.*

147. *L'esprit libre*, p. 219.

148. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 70.

149. *Ibid.*, p. 11.

150. On peut même se demander s'il n'a pas renoncé à la candidature suprême en 1995 par crainte des vertiges du pouvoir.

151. *L'esprit libre*, p. 247.

les militants accordent autant d'importance tous les jours à l'écologie, aux conditions de travail et à la qualité de vie qu'aux salaires¹⁵². » Et qu'un dirigeant syndical ose : « La rigueur est une vertu trop rarement pratiquée¹⁵³ » est proprement renversant.

Plus qu'une manière de faire, cette préoccupation du bien commun est déjà le point d'affleurement d'une manière d'être qui livre ultimement le sens de leur démarche.

Une manière d'être libre et vraie

« En matière historique, le service de l'absolu est une manière plus qu'un système nevarietur de principes ou de solutions¹⁵⁴. »

« Le personnalisme dicte moins une politique qu'il n'indique une attitude en politique. » Ce propos de Mounier n'est au fond que la transcription dans sa pensée du « Rendez à César » de l'Évangile. Dans les deux cas, nulle politique en tant que programme d'action gouvernementale ne peut être inférée du corpus doctrinal qui exclut certes des choix, incline vers d'autres mais sans jamais se laisser arraisonner par un camp quelconque.

S'il a, dans un premier temps, cédé à la tentation de croire à la possibilité d'une politique en total accord avec les exigences du spirituel¹⁵⁵, il n'a pas tardé à abandonner cette position intégraliste¹⁵⁶ pour admettre la spécificité d'une action politique irréductible au spirituel. On pourrait presque parler d'une « conversion » au politique mais non sans réticences puisque le directeur d'*Esprit* maintiendra jusqu'au bout une distance méthodique à son endroit. « Allez-y, dit-il en substance, engagez-vous dans le combat politique mais ne perdez jamais de vue ses sortilèges, ne cédez pas à sa danse des sept voiles, gardez la tête froide en conservant à l'esprit que si important soit-il, le politique n'est jamais qu'un moyen au service de fins métapolitiques qui constituent sa seule raison d'être et dont la teneur ne relève pas entièrement du choix et de l'invention humaine. Où que vous soyez, gardez donc vos distances critiques. » Ce qui impose une vigilance introspective frisant le dédoublement de personnalité. « Nous découvrons la politique [dans les années 60] mais,

152. *Reconstruire l'espoir*, p. 178.

153. *L'esprit libre*, p. 209.

154. *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, p. 186.

155. Cf. son plaidoyer « Pour une technique des moyens spirituels » (1934), repris dans *Révolution personnaliste et communautaire* (*Œuvres*, t. 1, p. 314-326).

156. Qui place le temporel sous le contrôle du spirituel ou du religieux sur un mode de pure subordination.

dira René Pucheu responsable du secteur politique à LVN, nous avons perpétuellement peur de lui vendre notre âme. »

D'où l'impossibilité pour le personnaliste d'une absorption par le jeu politique, d'une totale coïncidence avec la praxis partisane. C'est le sens du mot discuté de Mounier : « Prenez parti sans être partisan. » Il est naturellement dans l'inconfort parce que placé dans une situation d'ambiguïté presque statutaire passant, aux yeux des inconditionnels, pour équivoque. C'est par sa manière d'être en politique, plus encore que par sa manière de voir et d'agir, qu'il dévoile le plus clairement le spécifique d'une démarche qui porte haut les valeurs de liberté, de vérité et d'authenticité.

Liberté : « Un pied dedans, un pied dehors »

Rien de plus emblématique de cette ambiguïté que son rapport à toute institution qu'elle soit ou non politique. S'y mêlent dans une forte tension, un puissant attachement attesté par des itinéraires qui ont pour cadre l'administration, les syndicats, les partis, l'État et, à des titres divers, la religion¹⁵⁷, et, simultanément, un mouvement de recul et de retrait face au risque d'emprise excessive, d'absorption et dilution dans la masse et la contingence. Paul Ricœur a souvent exprimé, dans un sourire espiègle, ce paradoxe : « Je suis à la fois hégélien par mon sens de l'institution (il le prouvera en acceptant de devenir Doyen de Nanterre dans un contexte très dur) et proudhonien par ma passion de la liberté. »

Jacques Delors l'homme du Plan, le Ministre, le Président de la Commission européenne, exprimera ainsi sa « morale de vie » : « La valeur à laquelle je tiens le plus, c'est l'*indépendance*¹⁵⁸ », et : « Mes rapports avec le Président de la République [ont été] marqués par mon souci indéfectible d'*indépendance*¹⁵⁹. » Vingt ans plus tôt, en 1965, Mitterrand alors président de la FGDS lui avait proposé de représenter les chrétiens dans son équipe. « Delors consulte, écrit A. Rollat. Le destin lui offre une carrière politique. Mais cette perspective lui fait peur. Peut-on entrer en politique sans perdre son âme ? Il refuse ce pari et décline la proposition. Le technocrate en lui, rejette le politique, le chrétien de gauche fuit la crainte des inévitables compro-

157. « Le delorisme a quelque chose d'une Église qui aurait abandonné le principe de l'infaillibilité pontificale, avec sa curie bruxelloise dirigée par Pascal Lamy puis par Jean-Pierre Jouyet, ses clercs emmenés par Jérôme Vignon, la boîte à idées du président, son épiscopat géré par Jean-Yves Le Drian en liaison étroite avec les élus et son petit séminaire dont François Hollande assure le recrutement » (F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 83).

158. *Ibid.*, p. 87.

159. A. Rollat, *Delors*, p. 297.

missions, le haut fonctionnaire préfère la sécurité du service public aux incertitudes électorales¹⁶⁰. »

Lorsqu'Eugène Descamps lui propose de représenter la CFDT au Conseil économique et social, à la grande surprise de tous, il refuse alors même qu'il connaît fort bien l'institution pour y avoir tenu le rôle de conseiller. « Il dit non, commente Milési. Un non clair, net et précis qui ne sera pas le dernier de sa carrière et qui explique déjà son attitude future. Il veut bien travailler pour la confédération mais il n'est pas question pour lui de *perdre son indépendance*¹⁶¹. » Il veut pouvoir reprendre sa liberté à tout moment. D'où par la suite, le double refus du poste de Premier ministre, le refus de la mairie de Créteil en 1977, puis d'une candidature à Roanne aux législatives de 1978¹⁶² avant de se retirer de la bataille pour l'Élysée en 1995¹⁶³. « La politique, en réalité, lui fait peur », conclut justement le même auteur. « Devant tant de merde, j'ai renoncé¹⁶⁴. »

Il éprouve, en réalité, un « profond dégoût des querelles intestines et des rivalités personnelles au contact desquelles il perd son temps et a parfois l'impression de se salir les mains. Il fuit les intrigues et les manigances comme la peste. Y prendre part serait à ses yeux déchoir¹⁶⁵ ». Dès 1956, lorsqu'il a adhéré à l'Union de la gauche socialiste, il s'est trouvé mal à l'aise dans un climat éloigné de celui du syndicalisme avec sa chaude fraternité.

Et lorsqu'il s'engage politiquement, c'est toujours en gardant un pied dehors. Ainsi au moment de rejoindre la *Convention des institutions républicaines* où il représente, à la demande de Mitterrand, la sensibilité chrétienne, il reste membre du syndicat et de nombreuses associations et en particulier de *Citoyens 60* qu'il a créée, « ce qui lui permet d'être partout et nulle part, le militant, généreux de son temps mais jaloux de sa liberté, apport[ant] ses forces tout en gardant ses distances¹⁶⁶ ».

Pour l'essentiel, Rocard est dans les mêmes dispositions avec cependant une fibre politique plus affirmée. Pourtant, dans son cas, comme le notera Jacques Julliard, « ce qui est en jeu, c'est son rapport à la politique. Je dirais presque que

160. *Ibid.*, p. 107.

161. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 49.

162. Fin 1977 après avoir renoncé, il s'explique : « Ce n'est pas d'aller devant les électeurs qui me gêne, c'est d'entrer dans les batailles internes entre camarades. Autant je suis à l'aise pour tourner une ronéo, écrire un programme, coller des affiches... autant je ne supporte pas le jeu politique. J'ai sans doute tort car c'est un point de passage obligé » (*ibid.*, p. 154).

163. Giscard avait bien anticipé son choix : « Votre père, dira-t-il à Martine Aubry, a de bonnes chances d'être élu s'il se présente, mais je sais qu'il n'ira pas. »

164. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 186.

165. *Ibid.*, p. 181.

166. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 62.

moins on est dans la rubrique politique, plus on a de sympathie pour Rocard¹⁶⁷ ». Il s'est montré très tôt indisposé par le décalage entre la grandeur des objectifs et la grisaille des appareils. « Il est révélateur que l'équipe qui prend l'UNEF ait un pied dans l'institution politique (Burgelin, Danton, Delpy, Rocard... sèment la contestation chez les étudiants socialistes) et un pied dehors (les jécistes). Ce jeu interne-externe traduit une méfiance envers la "politique professionnelle" qui a été théorisée¹⁶⁸ depuis¹⁶⁹. » Pas étonnant, dès lors, qu'il séduise et « donne l'impression de sortir des sentiers rebattus de la politique politicienne tant décriée¹⁷⁰ ». Ce que confirme Gilles Martinet : « Rocard était protestant mais le visage moral qu'il a donné à la gauche lui a rallié les cathos de base et les militants CFDT hostiles à la politocaille socialiste traditionnelle. »

D'où un sentiment d'étrangeté dans ce curieux univers. « Il y a des aspects tactiques, manœuvriers auxquels je ne comprends pas grand-chose [...]. Il m'arrive de me demander si je suis fait pour ce métier-là¹⁷¹. » Et lorsqu'on l'invite à discuter l'assertion de Freud : « Gouverner, métier impossible. » Rocard répond, dans les *Carnets de psychanalyse*¹⁷² : « Freud avait raison. »

Dans le livre si justement intitulé *L'esprit libre*, Edmond Maire, lui-même si attaché à l'autonomie personnelle et syndicale, rapporte cette anecdote. Un ami devant qui il louait en 2002 les vertus républicaines de Chirac, lui objecta : « Si tu dis cela, on te situera à droite. » « Et alors ? répliquera Maire. La crainte d'être qualifié de droite, de centre ou de gauche devrait-elle m'empêcher d'analyser librement ? Être prisonnier d'une famille, ce n'est pas être libre¹⁷³ ! » Le jugement ne saurait devenir tributaire des catégories politiques. Un esprit chrétien et personnaliste y résiste : « Rétif aux embrigadements, n'acceptant de contraintes collectives que celles de son seul choix, Maire est d'une *méfiance instinctive* à l'égard des mouvements d'action catholique et spécialement de la JOC » et il donnera sa démission du PSU en 1971.

Dedans-dehors. C'est aussi le prix de l'attachement à une conception exigeante de la vérité.

167. Cité par H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 22.

168. Cf. J. Julliard, *Contre la politique professionnelle*, Seuil, 1977.

169. H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 48-49.

170. *Ibid.*, p. 18.

171. Cité par S. Santini, *Michel Rocard*, p. 145.

172. N° 15/16 2004.

173. *L'esprit libre* p. 28.

Vérité

Vérité et justice vont, on le sait, de pair au point de se confondre. Un être vrai sonne juste et on dira volontiers de lui comme de Mendès-France qu'il « fut un juste ». On comprend mieux pourquoi Delors avait fait de la devise de Jean Monnet : « Il vaut mieux faire que paraître » la sienne propre. Car pour lui, comme pour Rocard et Maire, le devoir de vérité relève du socle fondateur de l'engagement. Il impose d'être vrai et de parler vrai.

Être vrai

Rien ne fut plus insupportable à Edmond Maire que le « divorce entre le discours et les actes ». Celui que Michel Foucault appelait « l'homme véridique¹⁷⁴ » n'a cessé de dénoncer la duplicité du double jeu, qu'il s'agisse de « Guy Mollet, modèle de grand écart entre un discours révolutionnaire et une pratique opportuniste¹⁷⁵ » ou de « Mitterrand [qui] s'est maintes fois distingué par son parler faux. Pour lui, la tactique pouvait aisément contredire l'objectif et les paroles ne pas refléter les convictions ou masquer les décisions¹⁷⁶. »

Delors est sur la même ligne. Je ne suis pas dupe du politique, dit-il, mais « il n'empêche qu'en France l'écart entre les professions de foi affirmées et la réalité des conduites est si grand qu'aucune vie démocratique n'est possible et qu'aucun système de relations n'est viable¹⁷⁷ ». Il faut que certains s'attachent à le diminuer. Ce qu'il fera très tôt, puisqu'un an après son adhésion au MRP, en 1946, il le quittera « scandalisé par l'écart entre les déclarations de principe et les pratiques, entre ce qu'ils disaient et ce qu'ils faisaient¹⁷⁸ ». Mais l'intensification de son engagement, par la suite, lui créera bien des cas de conscience. À propos de telle décision, il dira qu'« elle était difficile à prendre car je m'éloignais de mes bases, de ma sécurité morale [...]. Il fallait choisir entre une certaine fidélité à ce que je suis et l'efficacité. Par moments, je fais des entorses à la fidélité qui me coûtent beaucoup [...]. Mais j'ai toujours l'impression d'être fidèle à moi-même, quoi qu'il en coûte¹⁷⁹ ».

De même chez Rocard, il y avait comme chez Mendès « une rigueur, un rejet du mensonge politique¹⁸⁰ » et un souci d'authenticité qui dès la fin des années 1970 fera dire à l'excellent observateur de la vie politique que fut Ivan Levaï : « Il y a en

174. *Le Débat*, mai 1983.

175. *L'esprit libre*, p. 30.

176. *Ibid.*, p. 22.

177. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 154.

178. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 40.

179. *Ibid.* p. 92.

180. J. Julliard, cité par H. Hamon et P. Rotman, *L'effet Rocard*, p. 68.

un qui dégage une forme de sincérité qui m'a touché, c'est Rocard. Il m'a paru plus authentique que les autres. Les autres sont des professionnels¹⁸¹. » Spontanéité, franchise sont des mots qui reviennent constamment pour évoquer l'ancien leader du PSU dont le comportement dans le quotidien authentifiait ses choix. « Il était tellement scrupuleux, rapporte R. Cayrol, qu'il répondait lui-même au courrier en rédigeant les réponses à la main. » Et lorsqu'il se rendait dans les studios de la télévision, « il pensait à des choses simples que les grands professionnels oublient. Pas exemple, dire bonjour aux techniciens : cela n'a l'air de rien¹⁸² ».

Accord parfait, une nouvelle fois, avec Mounier dont toute l'existence atteste une exigence d'authenticité dont il faisait l'un des grands critères de l'agir.

Parler vrai : honnêteté intellectuelle

Être vrai prédispose à dire la vérité en toutes circonstances et surtout lorsqu'elle risque de déplaire, le *parler vrai*¹⁸³ constituant l'un des piliers de l'éthique politique de la démocratie.

Si nos trois figures s'y sont tenues pour l'essentiel (rappelons le discours de Rocard sur les retraites ou sur la RTT non crédible sans réduction modulée des rémunérations, et celui de Delors sur la rigueur), c'est Maire qui y a le plus insisté dans ses livres et discours. Car pour changer l'esprit du syndicalisme dans un sens constructif, il lui fallait refuser à la fois la démagogie et le manichéisme.

La démagogie syndicale, si bien analysée par Daniel Mothé¹⁸⁴, se plie à la loi du désir. Maire ne l'entend pas ainsi. « Le syndicalisme [...] c'est dur. Il est facile de flatter les salariés [...], de laisser s'installer dans leur esprit l'espoir ou l'illusion qu'il suffit de revendiquer pour obtenir satisfaction. Nous ne l'avons jamais fait et nous ne voulons pas le faire. Nous préférons *dire la vérité aux salariés*¹⁸⁵. » Et d'ailleurs, « n'est-il pas temps de dépasser la maladie infantile du mouvement ouvrier français qui donne d'autant plus dans le radicalisme verbal et dans l'anticapitalisme à toutes les sauces qu'il n'arrive pas dans les faits à traduire ces belles proclamations¹⁸⁶? ». Même allergie chez Delors dont un ami écrira : « Il déteste les petites phrases qui empoisonnent, peuvent ravir nos adversaires mais ne font en aucun cas avancer le débat. »

181. Cité par *ibid.*, p. 18.

182. *Ibid.*, p. 28

183. Titre d'un ouvrage de Rocard, Seuil, 1979.

184. *Le métier de militant*, Seuil, 1973.

185. Cité par J.-M. Helvig, *Edmond Maire*, p. 52.

186. *Reconstruire l'espoir*, p. 86.

Mais il n'y a pas de démagogie sans une forme de manichéisme rejetant à l'extérieur de soi toutes les causes du malheur. La victime d'un côté, le diable de l'autre. Les choses sont claires, simples. Trop pour Maire qui ne le supporte pas : « Cessons de renvoyer à l'extérieur les causes premières de nos difficultés [...]. Ne vaut-il pas mieux s'interroger sur les insuffisances de la démarche et du projet ? Ne convient-il pas de trouver en nous-mêmes l'origine de nos difficultés¹⁸⁷ ? » Il ne suffit pas d'accuser le patronat, « la solution passe aussi par un formidable effort sur nous-mêmes¹⁸⁸ ». Et il n'hésitera pas à secouer rudement les troupes lorsqu'il lancera au fameux congrès de Brest, celui du recentrage, aux trotskystes : « Camarades, sortez de vos sarcophages¹⁸⁹ ! » Il fallait oser ! Mieux que d'autres, il a pressenti à quel point la conquête des droits sociaux pouvait perdre de vue le principe de solidarité et alimenter puissamment l'individualisme dominant.

Conclusion

Parvenu au terme de ce parcours, on peut s'interroger sur la pertinence de l'hypothèse d'un tropisme personnaliste en politique, d'un commun « état d'esprit, d'un type de réaction¹⁹⁰ » (J. Delors). Elle ne manquera pas de susciter discussion et objections. Peut-on vraiment rattacher à la pensée de Mounier un type de comportement et de sensibilité spécifique et reconnaissable entre tous ? Je continue de le penser¹⁹¹, tout en comprenant les arguments qui pourraient m'être opposés et, en particulier, le fait que, pris isolément, pratiquement aucun des marqueurs retenus n'est propre à cette démarche. L'esprit d'indépendance, par exemple, et l'allergie à l'égard des appareils politiques, qui fera dire à Delors : « J'échappe aux normes, je suis difficile à classer » ? Il caractérise aussi bien les intellectuels et écrivains¹⁹² qui, exception faite des renonçants à la liberté jusqu'à l'aveuglement, Sartre en tête, se

187. *Ibid.*, p. 117.

188. *Ibid.*, p. 177.

189. *L'esprit libre*, p. 219.

190. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 68.

191. Et la lecture postérieure à cet article de l'ouvrage d'Alain Rémond, journaliste à *La Croix*, *Que sont tes rêves devenus ?* (Seuil, 2015), m'a confirmé dans ma conviction. On retrouve chez cet auteur formé dans le giron catholique et lecteur de Mounier, tous les marqueurs ici identifiés : en finir avec le cynisme et le machiavélisme (p. 111-112), parler vrai (183), éloge de la modestie de Rocard (115), liberté à l'égard du politique (142), intérêt pour l'ordinaire des jours (146), le sens de la complexité des choses (167) et le refus des solutions simples des « marchands de bonheur » (166-167), l'éloge de la beauté du monde et de la poésie (177) ... Vraiment étonnant.

192. À propos desquels Merleau-Ponty remarque qu'« il y a en fait une solitude de l'écrivain, il y a, dans l'expression littéraire et artistique, une mise en question de soi-même, une humeur rêveuse qui font

montrent généralement jaloux de leur indépendance d'esprit. Comme le dira Jacques Attali à Rémi Rieffel, « les intellectuels ont toujours gardé une distance à l'égard du politique. S'ils sont de gauche, ils considèrent le pouvoir comme malsain¹⁹³ ». De la même manière, le refus du manichéisme se révèle commun non seulement à la plupart des chrétiens en politique, de droite comme de gauche, mais aussi aux libéraux portés à une modération de tonalité centriste. Ou bien encore, le souci de réalisme dans l'abord des problèmes. Il anime au moins autant les républicains préoccupés depuis les débuts de la III^e République de refroidir le social et le politique en les purgeant des passions délétères. Et le constat pourrait être étendu à d'autres aspects du comportement. D'où une perplexité tout à fait légitime.

Il faut pourtant se convaincre que, comme dans tout portrait, ce ne sont pas les traits pris un à un qui ont un effet de vérité. C'est leur composition d'ensemble d'où se dégage précisément une physionomie qui, pour en évoquer d'autres, n'en est pas moins singulière et unique.

De ce point de vue, le plus remarquable dans la démarche personnaliste est, sans nul doute, le fait qu'elle tire sa force de vérité et d'authenticité du jeu des tensions qui la maintient dans un état de vigilance interrogative, de questionnement critique, de réexamen au point de jointure d'ordres de réalité dont la distance séparative et unitive n'est jamais abolie. Tout se joue, non dans la coïncidence parfaite de l'Un si menaçant mais dans l'écart et l'intervalle où se dessinent entre eux des alliances provisoires, des équilibres précaires en constante recomposition. De là, un fort sentiment d'inquiétude frisant le scrupule excessif générateur d'hésitation, de doute et d'une certaine impuissance. Ainsi, lorsque Delors pose en principe que « faire de la politique, c'est aussi une attitude morale », il donne du même coup l'avantage à ceux qui, comme Mitterrand et tant d'autres convaincus que la politique est une technique et un art, se suffisent à eux-mêmes. Ce qui fait sa grandeur fait aussi sa faiblesse, probable cause de son incapacité à aller jusqu'au bout du parcours triomphal menant à l'Élysée.

Quand Mounier disait du personnalisme qu'il est un « optimisme tragique », il signalait cette dramatique de l'action, y compris politique, constamment prise en tenaille entre des polarités de signes contraires. « La condition humaine, a-t-il écrit, c'est l'ambiguïté créatrice [...]. Exister, c'est se contester perpétuellement en s'engageant sans cesse. » Tout est dit de l'inconfort structurel autant que salutaire de cette situation où se dévoile son irréductible singularité.

de l'écrivain un *mauvais partisan* ... » (« La réalité et son ombre », dans *Parcours 1, 1935-1951*, Verdier, 1997, p. 122).

193. Cf. *La tribu des clercs*, Calmann-Lévy, 1993, p. 148.

Bien que son regard ait évolué vers une vision moins idéaliste, il a toujours maintenu le regard sur un horizon utopique¹⁹⁴ – l'avènement de la cité personnaliste – tout en accordant une place croissante à ses conditions de réalisation, au souci du concret, du réel dans son épaisseur la plus contingente et triviale. Aucun de nos trois témoins ne sacrifiera cette perspective ainsi réactivée par Delors à propos des grands projets sociaux : « Est-ce trop utopiste ? Est-ce que la gauche ne doit pas être un peu utopiste ? Je me dis que si l'on laisse la politique à ceux qui ne se posent pas ces questions, on déserte. Le jour où j'accepterai l'ordre établi, je ne serai plus moi-même¹⁹⁵. » *Tension de l'idéo-réalisme*. Et quoi qu'il en soit de la prise au sérieux du politique, elle n'est jamais parvenue à faire taire le droit à l'objection, au risque bien souvent d'une certaine naïveté et d'une forme de solitude qui fera dire à Delors : « J'éprouve ce sentiment de solitude qui n'est pas de l'orgueil mais la difficulté pour moi d'adhérer totalement à une doctrine¹⁹⁶. » On dira, de même, de Rocard qu'il « a des copains partout mais pas de réseau¹⁹⁷ » et que le PSU « ne fait pas sérieux¹⁹⁸ ». *Tension éthico-politique*. Avec simultanément un souci des personnes qui a fait obstacle à l'identification à un rôle social et politique avec ce que cela comporte d'impersonnalité et d'indifférence méthodique. D'où, chez Delors en particulier, un fort attachement à la fraternité vécue (« Toute fraternité me touche ») et ce besoin d'être aimé (« Le ministre de l'économie et des finances a besoin d'être aimé et il faut le lui dire », remarquera Thierry Pfister) qui expose à la vulnérabilité. *Tension humaine* redoublée par des déchirements intimes entre des identités contradictoires qu'on ne cherche pas à se dissimuler. « Je serai toujours la droite de la gauche et la gauche de la droite, refusé par les uns et par les autres. Le mal-aimé. Ma voie est sans doute un peu irréaliste. Mais il faut aussi des gens comme moi¹⁹⁹. » Et Delors ajoute « il faut culpabiliser » tout en assumant ses contradictions comme lorsqu'il dénonce, en tant que membre du PS où il se sent par ailleurs si mal à l'aise, le consensus entre sociaux démocrates et démocrates chrétiens en clamant, contre l'évidence, qu'il n'est pas un adepte de la 3^e voie²⁰⁰ ... avant d'avouer un soir à Bernard Stasi : « Qu'est-ce

194. « Je crois qu'il y a, dira Paul Ricœur en 1965, une fonction historique de l'utopie dans l'ordre social : seule l'utopie peut donner à l'action économique, sociale et politique, une visée humaine et, à mon sens, une double visée : d'une part, vouloir l'humanité comme une totalité ; d'autre part, vouloir la personne comme une singularité » (*Lectures 1, Autour du politique*, Seuil, 1991, p. 252).

195. Cité par A. Rollat, *Delors*, p. 11.

196. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 87.

197. S. Santini, *Michel Rocard*, p. 147.

198. Cf. J.-P. Liégeois et J.-P. Bédéi, *Le feu et l'eau*, p. 178.

199. G. Milési, *Jacques Delors*, p. 128.

200. F. Bazin et J. Macé-Scaron, *Le rendez-vous manqué*, p. 170.

que tu fais ce soir ? Je n'ai pas envie de dîner avec les socialistes, ils m'emmerdent. Je préfère dîner avec mes copains démocrates-chrétiens²⁰¹. » Julliard ne cachera pas pour sa part que « tout mon problème politique est de concilier une idéologie de gauche avec une anthropologie de droite²⁰² ». *Tension intra-politique*

Mais c'est précisément cet inconfort qui entretient un état de veille prému-nissant, en principe, contre les accommodements de l'action. Laissons le dernier mot à Jacques Julliard si près de l'inspiration de Mounier : « Autant je crois que la contradiction peut être désastreuse dans la pratique, autant intellectuellement, elle est nécessaire et c'est surtout le cas pour la contradiction interne²⁰³. » N'est-ce pas la meilleure disposition pour mener une politique au moins conséquente à défaut d'être toujours aussi efficace qu'on le souhaiterait ? Mounier n'avait-il pas dit, dès le début, que toute politique doit viser au témoignage autant qu'à l'efficacité ? Il s'est tenu à cette conviction attestataire et ses vrais continuateurs non moins.

201. *Ibid.*, p. 212.

202. *Le choix de Pascal*, p. 296. Ajoutant : « J'ai écrit quelque part que j'étais à la fois social-démocrate, réactionnaire et anarchiste et que dans mon conseil d'administration intérieur, la social-démocratie dispose de la majorité de blocage (52 %) cependant que l'anarchisme et la réaction figurent chacun à 24 %. »

203. *Ibid.*, p. 204.

ANNEXE

CORRESPONDANCE ENTRE L'AUTEUR ET EDMOND MAIRE

1. Courriel d'Edmond Maire à Jacques Le Goff (13 novembre 2016)

*Cher ami, la lettre en pièce jointe m'est venue spontanément.
Je l'ai écrite sans arrière-pensée, sans autre souci que d'être vrai, de contribuer à votre travail.
Merci de votre indulgence.*

Edmond

Cher Jacques Le Goff,

Dès le premier coup d'œil sur le titre des trente pages serrées que vous m'avez envoyées, j'ai été surpris, gêné, voire choqué de me voir, aux côtés de Jacques Delors et Michel Rocard, placé sous l'égide de « la postérité politique de Mounier », c'est-à-dire du personnalisme.

Depuis longtemps j'apprécie votre travail, vous m'avez invité à une rencontre publique à Quimper, vos apports m'ont enrichi, je pense bien sûr à votre œuvre magistrale sur le droit du travail. Et vous avez beaucoup travaillé pour mettre au point votre texte.

Je suis d'autant plus attristé de devoir vous décevoir. Car votre information est erronée ; mes convictions ne relèvent pas du personnalisme mais de l'aspiration irréductible et sans connotation religieuse à une émancipation individuelle et collective, exigence essentielle du mouvement ouvrier et du syndicalisme authentique.

Je n'agis pas en chrétien, ni dans ma vie privée ni dans mes engagements publics, mais en citoyen humaniste. Vous n'êtes pas le seul à méconnaître le sens que je donne à ma vie. Jean-Michel Helvig s'est également mépris, sans doute parce que je suis naturellement discret sur mes ressorts intimes.

Il ne m'a jamais parlé de sa conviction (page 3 de votre texte), selon laquelle je serais « le meilleur disciple d'Emmanuel Mounier » ! Affirmation incroyable venant de lui, si sourcilieux de vérifier ses informations, et qui à un moment m'a même donné une autre interprétation selon laquelle mon agnosticisme exprimait en fait un athéisme... Mais là, j'ai pu rectifier à temps.

Je comprends qu'en fait mon enfance, ma famille, mes valeurs, mes déclarations et prises de position pour une société éthique, civique, fraternelle et solidaire ont pu être interprétées comme une adhésion au personnalisme. Au demeurant, je respecte et apprécie souvent l'apport du personnalisme à notre société contemporaine. Il m'arrive cependant d'être gêné lorsqu'un responsable fait sentir sa foi à travers son action publique.

Je vais donc m'efforcer de vous éclairer un peu plus sur les raisons qui me semblent à l'origine de votre méprise et de celle de nombre de journalistes, ou autres. Ainsi le cardinal Lustiger, rencontré avec quelques membres de la CFDT au moment du grand affrontement école publique/école privée, me donne à la sortie de la réunion

son livre *Ce que je crois* écrit en dialogue avec Hamon et Rotman : « Je vous donne ce livre parce que vous êtes de la famille. » Et ma réponse immédiate : « Merci de votre geste mais je ne suis pas de la famille. » Un silence pesant a accompagné la poignée de mains finale. Il faut dire que je n'appréciais guère l'attitude quelque peu aristocratique, hautaine, du cardinal...

Dans mon parcours j'ai toujours été choqué par ceux qui m'ont dit, du fait de mon argumentation qui leur semblait convaincante, que j'étais marxiste sans le savoir. Alors que mes engagements de toujours ont visé à éradiquer « la greffe communiste sur le mouvement ouvrier français », selon l'expression d'Annie Kriegel.

Pour d'autres, par exemple des journalistes répétant ce qu'avaient pu leur dire des confrères, j'étais personnaliste sans le dire.

Vous, Jacques, vous ne faites pas que suggérer cette interprétation dans votre texte, vous vous efforcez de la démontrer. Alors qu'aucune des citations me concernant dans votre étude me concernant ne me semble d'essence personnaliste !

Votre perception confirme ce que j'avais senti depuis longtemps : mon parcours a pu donner prise à votre interprétation. C'est ce que j'écrivais il y a quelques années à une amie qui ne comprenait pas mon agnosticisme, en lui disant :

... pourquoi me parles-tu de mon « athéisme » ? Je crois t'avoir dit que ma seule difficulté avec Jean-Michel Helvig avait consisté à lui faire accepter que je me pensais agnostique et n'étais en rien athée. Peut-être as-tu voulu me provoquer malicieusement ? Mais je pense plutôt que tu m'as écrit de bonne foi cette incongruité.

Alors je vais te dire plus longuement mes attaches catholiques : nourriture spirituelle de mon enfance ; valeurs familiales catholiques et laïques qui ont marqué la vie de mes six frères et sœurs ; mon estime pour les bénédictins et les visites à mon frère moine à La Pierre Qui Vire ; mes liens fraternels chaleureux et permanents avec ma jeune sœur, petite sœur de Jésus (De Foucault) à Azzel dans le nord du Niger, dont la vie a été admirable ; mes échanges de message avec la Fraternité des petites sœurs de Jésus africaines ; mes liens amicaux de longue durée avec le Père Jean Vinatier, berger corrézien devenu responsable de la Mission de France et très lié à ma famille... Liste non exhaustive.

Il est vrai que l'agnosticisme n'est pas vendeur. Ce terme a un sens privatif, indéterminé, comme une absence de conviction. Mais pour moi, cette expression englobe mon anticléricalisme (Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi »), ma réserve à l'égard de la transcendance, mon incompréhension des dogmes de l'Église catholique, ma distance envers les pouvoirs non démocratiques.

Je n'ai aucune formation philosophique et aucune prétention à une bonne formulation de ce que je ressens. Mais refusant le sectarisme et attaché à la cohésion sociale, je tiens à ce que je crois être l'essence de la laïcité : « le respect des croyances comme des incroyances », selon l'expression d'un grand intellectuel catholique, spécialiste de la théologie médiévale et éminent syndicaliste : notre Paul Vignaux.

Merci d'excuser ce long commentaire mais je suis content que tu m'aies donné l'occasion d'exprimer plus explicitement que jamais ma « foi » d'agnostique.

Cher Jacques, ce que je tente de vous faire partager, c'est le sens de mon intervention aux Invalides le 7 juillet dernier en hommage à Michel Rocard. Je vous en adresse le texte en pièce jointe pour vous éviter de le rechercher. J'y ai cité la trilogie, mon panthéon personnel : Michel Rocard le protestant, Jacques Delors le catholique, Pierre Mendès France le juif.

Tout simplement parce que ma proximité avec chacun d'eux m'a conduit à exprimer à ce moment exceptionnel nos valeurs communes, traduites dans nos engagements publics, dans nos exigences éthiques et morales. J'ai d'ailleurs été un peu gêné en me rendant compte le lendemain que j'avais également traduit, sans y penser car j'avais dû rédiger en urgence mon intervention, que l'agnostique que j'étais avait en même temps exprimé ses propres valeurs.

Mais pourquoi, cher Jacques, nous avoir placés, sauf Mendès dont vous ne parlez pas, sous l'égide du personnelisme ? Pour ce qui me concerne, c'est un contresens. Vous serez peut-être tenté de me dire que je me trompe. Alors je précise.

Ma famille catholique, en tout cas mes six frères et sœurs, étaient aussi laïques que moi, aussi engagés dans des actions porteuses de sens. Mais reste une différence majeure, ils cherchaient à vivre en chrétiens, ils avaient la foi, ils croyaient en Dieu. Pas moi. J'ai simplement participé dans ma jeunesse aux rites de la « religion populaire », comme disait le Père Jean Vinatier, un comportement sociologique sans conviction profonde, partagé d'ailleurs par beaucoup avant la dernière guerre.

Je n'ai jamais voulu participer à un mouvement de jeunesse, contrairement à ce que vous écrivez. Le scoutisme et ses règles, sa discipline me semblaient proches des jeunes soldats allemands qui défilaient au pas cadencé près de chez nous pendant l'occupation. Plus tard, j'ai fui sans hésiter les mouvements de jeunes au collège et au lycée, je n'associais pas la religion à l'école. J'étais et suis resté un jeune aimant le sport mais ne s'engageant socialement qu'à mon entrée en entreprise à 17 ans en découvrant la condition sociale du monde du travail.

C'est alors que me prend une soif de connaître et d'apprendre. Je lirai rapidement, dès mon adhésion à la CFDT et en moins de cinq ans, les trois tomes de l'histoire du mouvement ouvrier de Dolléans, des livres sur la révolution russe de 1917, sur la Commune de Paris de 1871, les Cahiers *Reconstruction*, le projet de programme du 5^e congrès du PCUS pour en dénoncer par écrit les fondements totalitaires, Rosa Luxembourg, l'excellent livre sur le marxisme du jésuite Jean-Yves Calvez, les revues syndicales, des hebdomadaires, l'*Huma* pour mieux dénoncer l'écrasement en 1956 de la révolution hongroise, les romans majeurs contemporains et de périodes plus anciennes, des aperçus sur le droit, l'économie, la politique, la sociologie, etc.

Et c'est ainsi qu'au long de mes trente premières années, se sont forgées mes valeurs, que j'ai trouvé le sens de ma vie à travers mes engagements. Alors le personnelisme...

Pour moi la stratégie de transformation sociale m'a toujours semblé résulter d'un choix majeur entre

- d'une part l'application d'une doctrine définie par des docteurs de la loi, morale sociale chrétienne, Marx, Lénine, Mao après 68...
- et d'autre part la mobilisation suscitée par une idéologie telle que la définissait Jean-Paul Sartre dans les années 60 et que j'avais d'ailleurs mise en exergue de mon rapport à la Fédé des industries chimiques en 1965 : « Mais qu'est-ce qu'une idéologie ? C'est une pensée synthétique produite en nous par les faits sociaux et qui tente de se retourner sur eux pour les ramasser dans l'unité plus ou moins rigoureuse d'une même vision. »
Donc une idéologie s'adaptant en permanence aux faits, aux évolutions.

En définitive, en fréquentant de-ci de-là des responsables se référant au personnalisme communautaire, en lisant de temps à autre des articles d'*Esprit*, d'inspiration évidemment chrétienne, en fréquentant à la CFDT des personnalistes comme le regretté Fredo Krumnov qui dans les années 60-70 voyaient le syndicalisme tendre à atteindre le point oméga de Teilhard de Chardin, je ne me sens pas handicapé par un manque.

En parcourant des synthèses sur Emmanuel Mounier et le personnalisme, comme en lisant votre texte, je constate que le personnalisme a un fondement chrétien, ou inspiré par le christianisme :

- vous dites page 2 : « une certaine perception des exigences du christianisme » ;
- page 3 qu'il se fonde sur une transcendance, que pour lui le spirituel domine le politique ;
- page 6 que « le prophétique y tient le rôle d'horizon d'action et de fondement du politique » ; bref, si j'ai bien compris, que l'humanisme a un fondement religieux, que vous définissez carrément comme chrétien ;
- page 9, en intégrant l'idée d'un Être Suprême ;
- page 22, pour couronner le tout, que « la perspective institutionnelle nourrie de l'inspiration chrétienne et personnaliste constitue le fondement et la visée de l'État ». Là mon désaccord devient total.

Je n'admets pas que le christocentrisme, fondement du personnalisme, soit le guide de l'histoire de l'humanité. Pour moi, la longue bataille millénaire pour l'approfondissement et l'universalisme de l'humanisme a de multiples sources : les progrès des droits humains par l'action des citoyens, l'influence possible des religions respectant la laïcité, l'action civique des femmes et des hommes de toutes opinions philosophiques, religieuses, athées, les engagements de toutes les bonnes volontés, de toutes origines, de tous niveaux de développement, de toutes cultures qui concourent au progrès de l'humanité. Jacques, votre étude multiplie les citations. Je me retrouve tout à fait dans celles qui me concernent, qui correspondent pleinement aux valeurs que j'ai exprimées en juillet aux Invalides.

Mais pourquoi les avez-vous placées sous le signe du personnalisme ?

Pourquoi tenter de me contraindre à ce que je m'inscrive dans une philosophie qui n'est pas la mienne ?

Ceci dit, je respecte vos choix. Je n'ai aucune suggestion à vous faire pour votre texte et son avenir. Cela vous appartient.

Merci simplement de ne pas me mettre dans une situation embarrassante. Et merci de votre action.

Bon courage. Mon amitié vous accompagne.

Edmond Maire

En pièce jointe, le discours d'E. Maire aux Invalides :

DISCOURS D'HOMMAGE À MICHEL ROCARD AUX INVALIDES
(7 juillet 2016)

Monsieur le Président de la République,

Vous avez souhaité qu'un syndicaliste prenne la parole pour l'hommage solennel que notre pays rend aujourd'hui à Michel Rocard.

Votre initiative m'a touché. D'autant que depuis les vacances d'été des années 60, à l'occasion de rencontres familiales avec Michel et sa famille dans le golfe du Morbihan, et jusqu'à l'anniversaire de nos 80 ans, nos relations confiantes ont scellé notre amitié, dans le respect de nos fonctions respectives.

Au-delà des faits marquants de son action de responsable politique éminent, je veux évoquer l'ampleur de son apport et de son influence auprès d'un grand nombre de nos concitoyens.

Car sa vivacité pétulante, sa force de conviction, ses utopies créatrices ont suscité des prises de responsabilité multiples dans la société civile. Nous avons été nombreux de notre génération, « enfants de la guerre » puis de la décolonisation, à nous retrouver ensuite animés par la volonté de renouveau, engagés dans le bouillonnement social et culturel de l'époque.

Michel Rocard, à travers ses nombreux engagements avec des mouvements de jeunesse, des associations, des clubs de réflexion, et à l'occasion de débats multiples avec des acteurs sociaux ou économiques, apparut alors porteur d'un nouveau cours pour l'évolution de la société française.

L'alternance qu'il esquissait dans ses interventions était à la fois morale, face au scepticisme ou au cynisme de bien des dirigeants ; et civique, en opposition frontale aux tenants de l'étatisme ou de la révolution par la loi. Elle résonnait comme un appel à la convergence des forces sociales, politiques et intellectuelles conscientes des difficultés à surmonter.

Son ambition pour la société était de même nature que celle qui mobilisait Pierre Mendès France ou Jacques Delors. Sa conception du changement social et sociétal rejetait toute dérive populiste, lorsque les promesses de court terme l'emportent au détriment du fond : l'avenir de l'Europe, la protection de l'environnement et de la planète, par exemple.

Refusant de travestir la réalité économique, Michel faisait appel à l'intelligence des citoyens, en s'appliquant à l'explication patiente des fondements et de la portée des réformes nécessaires.

Dans ses propositions et son action, Michel Rocard a donné l'exemple du respect de la liberté de pensée et d'action de ses interlocuteurs, même lorsque cela pouvait contrarier son parcours. Pour cet adversaire résolu du stalinisme, les références syndicalistes à Fernand Pelloutier, le promoteur des Bourses du Travail ou à l'indispensable indépendance du syndicalisme étaient des évidences. Tout en agissant pour une meilleure coopération entre le politique et le syndical.

C'est tout naturellement qu'il se retrouva de plain-pied avec la formidable poussée populaire et libertaire de mai 1968. Car conjointement avec la révolte étudiante, plusieurs millions de salariés, on l'oublie trop, ont fait grève pendant plusieurs semaines pour l'extension des libertés individuelles et collectives.

Les conditions de travail, objet premier du combat ouvrier depuis la révolte des canuts, étaient ressenties comme insupportables. Grâce à sa proximité avec les militants syndicaux, ouvriers ou cadres, Michel Rocard, loin de minimiser cet enjeu social majeur et contrairement à tant de responsables patronaux et politiques, s'engagea pleinement dans les combats significatifs qui ont marqué le début des années 1970 dans les entreprises, les collectivités et les services publics.

Pour lui mai 68 fut d'abord l'expression d'une volonté massive de combattre les hiérarchies abusives, de démocratiser la société, de diffuser les pouvoirs dans une perspective d'autogestion, d'émancipation individuelle et collective.

Devenu premier ministre, il traduisit dans son action la même volonté de réduire les inégalités. Il mobilisa les forces associatives et sociales les plus concernées pour créer le Revenu Minimum d'Insertion. L'insertion des laissés pour compte devenait une priorité politique.

Et il instaura la Contribution Sociale Généralisée, donnant ainsi des bases solides au financement de la Sécurité sociale, en permanence affrontée à des déficits angoissants pour ses bénéficiaires.

Plus tard, député européen il agit en concertation avec la Confédération Européenne des Syndicats pour peser en faveur d'une politique d'investissement comme facteur de croissance et d'emploi dans l'Union Européenne.

Dans le même sens, coprésident avec Alain Juppé la Commission du grand emprunt, il contribua au choix d'investissements dans des secteurs décisifs de notre pays, y compris en faveur du développement de l'Économie Sociale et Solidaire.

À Sylvie son épouse, à ses enfants et à tous ceux qui l'ont estimé et aimé, je tiens à en témoigner, Michel Rocard a agi jusqu'au bout de ses forces pour surmonter les désarrois de notre époque et mobiliser des forces convergentes vers un nouvel idéal.

Ses convictions, sa franchise proverbiale, son expertise économique se sont conjuguées pour démontrer que la construction de l'avenir ne dépend pas d'abord d'un programme politique mais d'une citoyenneté active. Chacun, chaque collectivité humaine est appelé

à s'engager à la mesure de son insertion sociale et de ses possibilités pour anticiper l'avenir et faire progresser à tout moment la justice sociale et l'intérêt général.

Dans une époque qui sacrifie tant à la communication, aux demi-vérités, voire aux rumeurs, sa morale politique, son exigence fameuse du « parler vrai » ont marqué les esprits. Chacun le sait mieux grâce à lui : c'est un critère majeur du progrès de notre démocratie.

Pour Michel Rocard, la fiabilité des finalités proposées aux citoyens dépend d'abord de la pertinence et de la qualité des moyens employés pour les atteindre et du courage nécessaire pour surmonter les obstacles. La fin est dans les moyens.

Ainsi la réforme des retraites qu'il a engagée, ressentie d'abord avec réserve en raison de l'effort demandé à chacun, est peu à peu apparue comme une nécessité pour assurer une sécurité vitale pour nos concitoyens : l'avenir des pensions de retraite de tous.

À ce moment comme dans toute son action nationale et internationale, Michel Rocard donna une place essentielle à la négociation, au dialogue social et au compromis positif. C'est dire combien son message est actuel et combien son exemple nous concerne tous. Merci, Michel

2. Réponse de J. Le Goff à E. Maire (14 novembre)

Cher Edmond,

Merci de votre mot qui rétablit la vérité historique quant à la généalogie de votre engagement. Et merci d'avoir pris le temps d'argumenter avec autant de soin. Votre courrier est très riche.

Je fais amende honorable. J'aurais évidemment dû vous en toucher un mot, d'entrée de jeu.

Deux éléments m'ont engagé dans une mauvaise voie : d'abord, l'évidence d'une troublante homologie entre vos discours et pratique, et le style de l'engagement expressément personnaliste ; et, je dois le dire, la fausse confirmation que m'a apportée J.-M. Helvig qui levait à mes yeux tout doute. Un peu plus de vigilance critique m'aurait épargné ces errements.

Je sens, à vos propos, que vous tenez absolument à vous démarquer d'un Mounier chrétien-catholique. Je vous comprends et encore mieux à la lumière de l'histoire de la CFDT. Mais, sans contester l'évidence d'un enracinement profond de ses convictions dans une foi chevillée au corps, il faut tout de même rappeler qu'il fut très laïc dans son comportement et dans sa pensée qui n'a cessé de défendre l'idée d'une distinction claire et nette des ordres de réalité. D'où ses relations houleuses avec la démocratie chrétienne. J'ajoute, pour illustration, qu'il publiera en 1947 ou 1948 des *Propositions de paix scolaire* où, sur la foi de la laïcité, si je puis dire, préconisait la création d'un service unique de l'enseignement... ce qui à l'époque prenait à rebrousse-poil le monde catholique. Et je pourrais encore argumenter sur ce point.

Par ailleurs, il faut rappeler l'intensité de son intérêt et de son attachement à l'anarchisme auquel il a consacré des articles très lumineux et presque fervents. Et pour m'être intéressé

à Proudhon ces derniers temps, je puis vous dire que son anticléricalisme, largement partagé par Mounier qui n'aimait pas beaucoup la cléricature, trouvait son pendant dans un intérêt très soutenu au religieux spécialement chrétien au point de vouloir donner une nouvelle traduction de la Bible ! Trois citations de lui : « Mes vrais maîtres, je veux dire ceux qui ont fait naître en moi des idées fécondes sont au nombre de trois : la Bible d'abord, Adam Smith ensuite, et enfin Hegel²⁰⁴. » « Jésus est notre maître ; il est le vrai chef et modèle de toute révolution. C'est un patron à suivre sans reproche. » « La révolution, il y a dix-huit siècles, s'appelait l'Évangile, la Bonne Nouvelle²⁰⁵. »

Tout cela pour corriger l'image que vous pourriez vous faire d'un Mounier confit de christianisme.

Compte tenu de cette nouvelle donne, je vais corriger en conséquence mon texte qui paraîtra dans les *Cahiers Mounier*. Mais comme je ne suis pas le seul à nourrir cette conviction d'une ascendance mairienne de tonalité mouniériste, accepteriez-vous la publication de votre courrier qui ferait suite à l'aveu de mon erreur qui pourrait ainsi se révéler – consolation – instructive ?

Encore merci, cher Edmond, et toute mon amitié.

Jacques Le Goff

3. Courriel d'E. Maire à J. Le Goff (16 novembre)

Cher Jacques,

Je suis très sensible à votre honnêteté intellectuelle. Votre reconnaissance immédiate et sans faux-fuyants de votre méprise sur mon rapport au personnalisme et à la religion catholique m'a touché, ainsi que votre franchise sur les éléments qui vous ont conduit à cette interprétation erronée.

Il n'était pas utile que vous insistiez sur le comportement laïc d'Emmanuel Mounier. Je n'en doutais pas. Depuis la lecture de livres le concernant et la conviction du Père Vinatier, un ami de ma famille dont je vous ai déjà parlé, grand connaisseur de Mounier. Et n'oubliez pas que la CFDT est fille du mouvement ouvrier, comme je l'ai rappelé solennellement l'année dernière à la Mutualité pour ses 50 ans, que des chrétiens étaient présents parmi les canuts en 1831, puis dans les combats pour la reconnaissance du syndicalisme, que certains ont adhéré à la CGT malgré sa tonalité antireligieuse à l'époque des affrontements précédant la loi de séparation des Églises et de l'État en 1905, que d'autres ont plus tard créé la CFTC en 1919, que la CFDT est devenue officiellement en 1964 héritière à part entière du syndicalisme français authentique depuis sa création, depuis les canuts, depuis Pelloutier.

Bref, je ne tiens pas du tout à me « démarquer d'un Mounier chrétien-catholique ». Ceux qui s'inspirent de sa pensée ont toute leur place dans notre syndicalisme, comme tous ceux

204. Cité par Georges Bessière, *Jésus selon Proudhon*, Cerf, 2007, p. 8.

205. *Ibid.*

qui respectent son identité laïque, quelle que soit leur croyance ou leur incroyance. Merci d'oublier les analyses dépassées. Et ne m'en veuillez pas de ce rappel.

J'en viens au sérieux problème que vous me posez en proposant de publier votre étude et ma réponse dans un prochain *Cahier Mounier*. Si j'accepte, je rendrai public un éclairage sur une caractéristique très personnelle de ma vie privée. Or je m'y suis toujours refusé, mes amis et certains journalistes ou biographes le savent bien. Je tiens trop au respect de la distinction entre vie publique (ouverte) et vie privée (fermée), distinction si souvent oubliée par nombre de nos responsables politiques...

Cependant votre demande a un objet plus restreint, bien limité. Et votre assurance tranquille, votre conviction du bien-fondé de votre démarche et de l'utilité pour d'autres que pourrait avoir une réponse positive de ma part, m'ont amené à m'interroger plus à fond. Et à conclure en vous donnant mon accord pour cette publication. Vous avez le feu vert.

Edmond Maire

ANTÓNIO ALÇADA BAPTISTA ET JOÃO BÉNARD DA COSTA, DEUX PRÉSENCES PORTUGAISES

Guilherme D'OLIVEIRA MARTINS¹

À la fin des années cinquante, au Portugal, la dictature provenant de la révolution de 1926, se trouvait à un carrefour. Les circonstances du monde et de l'Europe n'étaient apparemment pas favorables à la dictature, mais pour l'opposition au régime politique il fallait avoir le courage de rompre. L'Église catholique officielle et les Forces armées étaient un appui fondamental pour le *statu quo*. Mais, pour la première fois après la guerre, à la fin des années 50, on a vu des symptômes effectifs dans le sens du changement. En 1958, Humberto Delgado, un général issu du parti unique de Salazar, mais qui avait exercé à Washington et à l'OTAN, se présente comme candidat à la présidence de la République portugaise et provoque un vrai tremblement de terre en disant qu'une fois élu il déciderait de ne pas renommer Salazar comme premier ministre. N'étant pas libres, les élections ont donné la victoire au candidat officiel, mais le régime a sorti très affaibli de cet épisode. De plus, l'évêque de Porto, António Ferreira Gomes, envoya un mémorandum très critique au dictateur (sur la démocratie et la justice sociale, selon la pensée sociale catholique) publié par la presse de l'opposition. Par la suite, le Delgado connut l'exil et la mort, et, alors qu'il était à Rome l'évêque fut interdit de revenir au Portugal jusqu'en 1969.

En même temps, un groupe de jeunes non conformistes, provenant de l'Action catholique et de la Jeunesse universitaire catholique (JUC), appuya le projet de l'avocat catholique António Alçada Baptista (1927-2008) de relancer une

1. L'auteur, juriste portugais, est président du Tribunal des comptes dans son pays, après avoir été plusieurs fois ministre dans des gouvernements socialistes dans les années 2000. Auteur de nombreux livres, on lira en français son intervention « Mounier : démocratie et engagement » dans *Penser la crise avec Emmanuel Mounier* (dir. J. Le Goff), PUR, 2011.

maison d'édition (Moraes), qui se proposait publier des auteurs chrétiens ou non, susceptibles de contribuer au renouveau de la pensée et des idées dans un sens de liberté et de démocratie. Ils se réclamaient de l'influence d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit* et parlaient de façon insistante du combat contre le « désordre établi ». Établissant des rapports très proches et étroits avec l'équipe de Jean-Marie Domenach (devenu avec Edgar Morin un ami très présent), la nouvelle Librairie Moraes publia des traductions d'Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, Jean Lacroix, François Perroux, Louis-Joseph Lebret et Yves Congar, tout en portant une attention particulière à l'égard de poètes et d'écrivains portugais alors peu reconnus comme Agustina Bessa-Luís, Jorge de Sena, Nuno Bragança, Sophia de Mello Breyner Andresen, Ruy Cinatti, Ruy Belo ou Eduardo Lourenço. En effet, João Bénard da Costa (1935-2009), Pedro Tamen, Helena et Alberto Vaz da Silva ont permis à Alçada Baptista de créer un projet culturel qui a grandement contribué à la prise de conscience qu'il fallait d'urgence un changement politique démocratique, basée sur le respect de la dignité de la personne humaine.

Il fut alors discuté avec enthousiasme du chemin à suivre. À Paris, Alçada Baptista en parla avec Jean-Marie Domenach, rue Jacob, avec Pierre Emmanuel et Edgar Morin, ses amis, et tous conseillèrent de renforcer le projet éditorial et de ne pas créer (ce qui était son souhait) un parti démocrate-chrétien. Il fallait surtout mobiliser les volontés ayant en vue la liberté politique et la démocratie. En 1963, prenant exemple sur *Esprit* et s'inspirant du Concile Vatican II (comme en Espagne les *Cuadernos para el diálogo* de Joaquín Ruiz-Giménez), la revue *O Tempo e o Modo* est fondée par António Alçada avec des membres chrétiens et non-chrétiens. Du côté non-chrétien sont entrés Mário Soares, Salgado Zenha, futurs fondateurs du Parti Socialiste, et le jeune dirigeant du mouvement d'étudiants universitaires de la crise de 1961, Jorge Sampaio. Après la révolution des œillets, on eut à choisir entre Mário Soares et Jorge Sampaio pour la présidence de la République... La revue eut donc un certain sens prophétique... Ainsi, Alçada Baptista pressentit dès le début qu'il fallait préparer le chemin vers la démocratie. De 1963 à 1969, la revue a été victime de la censure : de 12 000 pages soumises aux censeurs, seules 6 000 furent publiées. La raison de cette attention très soutenue est que la revue a été parmi les premières à soulever le thème de la décolonisation, sous l'influence, notamment, de *L'éveil de l'Afrique Noire* de Mounier et des positions de Mauriac ou de Domenach sur la guerre d'Algérie. Cependant l'influence intellectuelle d'*O Tempo e o Modo* fut importante jusqu'auprès des jeunes militaires du futur Mouvement des Forces Armées, parmi lesquels le très influent et futur Ministre des Affaires Étrangères Ernesto Melo Antunes. La revue a ainsi contribué à la création d'une nouvelle opinion publique

pluraliste et cosmopolite – notamment parmi les jeunes officiers exerçant dans les colonies².

Alçada croyait surtout à la liberté et à un certain moment il pensa qu'une transition graduelle était possible, sous le consulat de Marcelo Caetano, il a toujours été une voix non conformiste au sein de l'Église et de la société politique (avant et après 1974). En tant qu'écrivain, ce fut un grand mémorialiste en publiant, en 1971 et 1982, *Peregrinação interior* (« Pèlerinage intérieur »), œuvre majeure de sa bibliographie et de la littérature portugaise contemporaine, où il partage ses réflexions sur Dieu et l'Espérance. Autant que de la France, il fut un grand ami du Brésil à travers des personnalités comme Alceu Amoroso Lima (Tristão de Athaide), Helder Câmara, Odylo Costa Filho et Jorge Amado. Ainsi, à l'exemple du héros d'Amado Quincas Berro de Água, étrange personnage libertaire de Salvador de Bahia, il proposa une nouvelle attitude humaniste basée sur l'affection et la tendresse, sur la liberté d'esprit et la convivialité. Les romans qu'il écrivit tournent tous autour des thèmes de l'amour, du rôle accru de la femme à la société moderne et d'une liberté créatrice. Il aimait dire comme Aragon : « La femme est l'avenir de l'homme. » *L'amour et l'Occident* de Denis de Rougemont était aussi une de ses références. Dans *O riso de Deus* (« Le rire de Dieu », 1994), il décrit un parcours en quête d'amour et d'espérance, et l'on peut dire que, comme dans ses autres romans, on est en présence d'une certaine théologie narrative, influencée par Karl Barth et Henri de Lubac.

Après la révolution démocratique portugaise Alçada exerça des fonctions liées à la politique du livre et de la culture au Portugal, en s'appuyant sur de jeunes écrivains et artistes et de son vieux ami le premier ministre et président de la République Mário Soares. João Bénard da Costa a dirigé la Cinémathèque portugaise et fut un remarquable essayiste sur les thèmes de l'art, de la littérature et du cinéma.

António Alçada Baptista et João Bénard da Costa furent les intellectuels chrétiens portugais de la génération de Jean-Marie Domenach les plus actifs et influents à la cause du combat pour la liberté et la démocratie au Portugal. Ils furent nettement influencés par le message d'Emmanuel Mounier d'affirmer *Esprit* comme une revue internationale pour la dignité de la personne humaine et contre le conformisme du « désordre établi ».

2. Parallèlement, António Alçada e João Bénard ont été, pendant les années 60, les éditeurs (avec Helena Vaz da Silva), de la version portugaise de la revue *Concilium*.

LE PERSONNALISME LATINO-AMERICAIN

Adrián GARCÍA¹

Ce parcours essaiera de donner une réponse à la question : peut-on parler d'un personnalisme latino-américain ? Notre but n'est pas de dresser une liste exhaustive de l'état actuel du personnalisme dans cette région, mais de soulever de façon très générale un problème qui doit nécessairement faire partie de la grande constellation des études particulières et contextuelles du personnalisme.

Pour répondre à cette question, on tentera, tout d'abord, d'aller à la recherche des origines du personnalisme et de son arrivée dans les Amériques. Puis on tâchera de présenter la réception et le parcours du personnalisme en Amérique latine. Enfin, dans le contexte des études plus récentes, on soulignera la mise en valeur du présent et de l'avenir du personnalisme dans ce sous-continent.

Origines et situation du personnalisme dans les Amériques

Au xx^e siècle, le capitalisme et le marxisme dominaient le débat philosophique en Europe. Une conception différente de la personne est apparue comme une manière de faire face aux mouvements totalitaires de l'époque. On constate ainsi l'émergence d'une réponse capable de repenser et de défendre la véritable identité de la personne. Cette réponse est préfigurée dans le contexte de l'époque, notamment des années 1930. Les notions de transcendance, de subjectivité et de liberté avaient été escamotées. Le personnalisme voit le jour, et il est nourri par les apports de la philosophie de certains penseurs existentialistes et phénoménologues. Berdiaev,

1. L'auteur, dominicain colombien, est doctorant en philosophie à l'ICP (thèse sur Albert Camus). Il est par ailleurs spécialiste de la philosophe espagnole María Zambrano. Cette intervention a été faite à Châtenay-Malabry (voir supra article de M. Langowski). Elle se base sur le mémoire de capacité doctorale en philosophie du bolivien Cristián Garvia Araoz sous la direction du professeur Hubert Faës à l'Institut Catholique de Paris, dans l'année académique 2011-2012.

Husserl, Marcel, Jaspers et Maritain vont tous converger sur les grands thèmes de la philosophie personaliste, grâce à cette nouvelle interprétation de la personne comme transcendante, libre, concrète, digne et unique.

Pour Maritain, l'homme ne peut pas simplement exister comme être physique, l'homme est essentiellement dépendant de la culture, il s'accomplit grâce à elle et toute existence est un constant processus d'humanisation. L'homme est un être transcendant ; cette transcendance est ce qui fait de lui une personne, et c'est l'éducation qui rend possible la transformation des humains en personnes.

Cette dimension transcendantale est ensuite reprise et approfondie par Emmanuel Mounier avec une ouverture aux problématiques sociales et politiques. Pour lui, le personalisme est une philosophie et non un système. Dans le personalisme de Mounier, la métaphysique est indissociable de la personne, de valeurs, de l'histoire de chaque être. S'il refuse l'acception moderne de personne, souvent confondue avec celle d'individu, c'est à cause de l'interprétation matérialiste sous-jacente. Sa philosophie tente de fonder une pensée chrétienne dans une interprétation plus « progressiste » de l'Évangile, sans par autant nier la possibilité de tout dialogue avec les philosophies d'inspiration non chrétienne ou athées. Mounier, dénonçant le désordre établi, reste ouvert au dialogue avec les positions qui, sans être personalistes, considèrent l'homme au centre de leurs doctrines, comme l'existentialisme, le marxisme ou l'anarchisme. Il s'agit de mieux comprendre ces approches pour mieux cerner les éléments qui peuvent être utiles à la consolidation d'une philosophie vraiment humaniste.

Mounier est l'un des fondateurs de la revue *Esprit*, qui a pour but d'institutionnaliser une révolution permanente contre le capitalisme, le matérialisme, le communisme, le fascisme, c'est-à-dire de fonder une troisième voie, d'inspiration chrétienne et humaniste. Pour lui, l'essence spirituelle de l'homme n'empêche pas l'engagement politique, l'attention aux circonstances concrètes auxquelles l'homme doit s'adapter ; toute révolution est d'ordre économique et moral en même temps. En somme, le personalisme est une philosophie engagée, proche de l'anthropologie, de l'éthique et de la politique, qui vise à affirmer la centralité de la personne, au-dessus de toute doctrine.

Le personalisme dans les Amériques

La réception du personalisme n'a pas été la même dans tout le continent américain. Il existe ainsi une distinction spatio-temporelle entre, d'une part, l'Amérique du Nord, et d'autre part l'Amérique latine, peut-être à cause de leurs racines religieuses, mais aussi à cause du climat politique et social de l'époque.

Le personnalisme, tel qu'on le comprenait dans les années 30, n'a eu une influence perceptible qu'au Canada, et plus précisément au Québec.

Il semble évident que les racines historiques québécoises, et notamment l'attachement culturel de cette ancienne colonie française à la vie culturelle européenne, furent décisifs pour que, quelques années après sa naissance, cette philosophie puisse trouver la possibilité de se matérialiser dans la politique canadienne. Ce que le personnalisme a apporté à ce pays est un substrat fécond, capable de justifier philosophiquement les intentions indépendantistes québécoises. Plus qu'une réaction qu'on pourrait qualifier de nationaliste, les personnalistes canadiens revendiquaient leurs traditions et leur relation historique avec la France. Leur adhésion aux valeurs républicaines, en particulier était comme une réponse aux conceptions politiques et sociales américaines devenues presque indiscutables, et considérées comme le modèle à suivre après la fin de la seconde Guerre Mondiale. Le Québec a probablement été la seule région du monde où l'authentique esprit de cette philosophie personnaliste a pu connaître un grand essor.

Au début du XXe siècle, inspirés par la publication du livre de Charles Renouvier *Le personnalisme*, les États-Unis développent leur propre courant personnaliste. En s'inspirant de Kant, les personnalistes de ce pays affirment qu'il ne faut pas chercher la réalité dans les objets mais dans les personnes, car ce sont elles qui donnent sens à tout ce qui existe et nous entoure. De même, pour Mounier, la personne humaine était le centre de toute philosophie. Nonobstant, il faut dire que le personnalisme nord-américain n'en a pas développé toute la portée sociale et politique. Il s'est vu réduit au monde de la philosophie ou de l'éducation, dans un domaine plus académique que politique ou culturel².

En revanche, le personnalisme latino-américain est dans un courant philosophique qui a été adopté avec un grand succès, puis revendiqué par plusieurs philosophes, mouvements ou partis politiques, et qui a évolué dans plusieurs directions. Dans cette région, la société idéale calquée sur la façon de vivre nord-américaine n'est jamais devenue une réalité. Les problèmes que la population latino-américaine devait affronter n'étaient pas ceux du peuple nord-américain.

Le personnalisme en Amérique Latine

Le personnalisme a eu un grand succès au début des années 1970 en Amérique latine, précisément quand ce sous-continent vivait une situation sociale, politique

2. Par exemple, l'école personnaliste de Boston, qui avait les mêmes « racines intellectuelles » que celles qui avaient nourri la philosophie de Maritain dès le début du siècle, se concentrera davantage sur ses aspects psychologiques ou phénoménologiques.

et culturelle comparable à celles qui ont permis son développement dans la France des années 1930.

Quant à l'Amérique latine de la première moitié du *xx*^e siècle, le contexte social et culturel dominant, ainsi que l'importance de la tradition chrétienne, constituaient l'arrière-fond idéal pour que la philosophie personaliste puisse se développer. Après avoir commencé assez lentement, elle a connu un succès vraiment significatif vers la fin du siècle. Le personalisme fut d'abord introduit dans la région par des prêtres ou par des chrétiens inspirés par la lecture des œuvres de Mounier et d'autres philosophes à l'origine de ce courant de pensée. Ils ont ensuite vulgarisé ces idées, nouvelles pour la région, mais tout à fait cohérentes avec sa réalité.

C'est d'abord le changement de contexte politique local, la pauvreté et l'injustice sociale qui ont permis l'arrivée en force du personalisme dans le sous-continent, grâce notamment à la politique. Le réalisme qui le caractérise et l'importance donnée à la personne en tant qu'être humain, sujet concret, font que le personalisme évolue.

Tandis que pour la plupart des philosophes nord-américains le personalisme restait une affaire d'ordre fondamentalement philosophique et que le personalisme se développait au Canada par l'entremise d'une profonde réflexion identitaire, c'est grâce à la politique, dans le sens le plus large (économique, culturel, philosophique), le personalisme a pu voir le jour en Amérique latine sous l'influence des partis comme la Démocratie chrétienne, et au sein du clergé dans la ligne des conclusions du Concile Vatican II.

Réception et parcours du personalisme en Amérique latine

Le personalisme en tant que philosophie s'est diffusé en Amérique Latine de plusieurs façons (livres, journaux, sermons des prêtres). Bien qu'à la fin des années 1960 toute la région ait intégré - mais pas nécessairement assimilé - cette philosophie, les premières publications et traductions en espagnol des œuvres de Mounier, et surtout de Maritain, ont vu le jour dans les années 1930. Cependant, seuls le Chili, l'Argentine, le Mexique et le Brésil y ont vu une alternative crédible aux philosophies marxistes et libérales.

Il faut dire que dans presque la totalité du sous-continent les dictatures militaires d'extrême droite ou d'extrême gauche prenaient le pouvoir par la force. Une troisième voie d'inspiration chrétienne capable de prendre peu à peu le pouvoir était difficilement audible. Pourquoi ? Précisément parce que cette troisième voie était injustement représentée, et que les dictatures détenaient le pouvoir au nom du Marx ou bien au nom de la tradition et de la patrie. Les deux autres forces en présence - la gauche parlementaire de l'époque, généralement très proche du communisme, et une

certaine droite très conservatrice proche d'un libéralisme sauvage – ne constituaient pas une meilleure alternative. Dans le même continent, il avait fallu un long processus historique pour que la politique puisse voir naître cette nouvelle alternative entre la dualité classique gauche-droite, alternative politique appelée Démocratie chrétienne, en vue d'appliquer les enseignements du christianisme en politique. Le développement de l'initiative démocrate chrétienne en Amérique latine est très hétérogène tant dans le temps que dans l'espace, ce qui est dû aux restrictions légales qui ont rendu impossible dans certains pays l'arrivée du parti dans le schéma politique local³.

Le point faible de cette troisième voie était - et est encore aujourd'hui - de ne pas être en mesure de générer ses outils pour matérialiser sa philosophie, des outils aussi équilibrés que ses propos, et de toujours finir par sympathiser, selon les circonstances, avec les modèles économiques de gauche ou de la droite libérale.

Il est clair que les premiers personalistes latino-américains étaient, malgré leurs déclarations d'intention, des reproducteurs plutôt que des transformateurs d'un savoir étranger. Même si la plupart des savoirs philosophiques présents dans la région étaient également importés d'Europe, c'était la première fois qu'une philosophie autre que le libéralisme ou le communisme, et qui, plus est, se revendiquait d'une inspiration chrétienne, se proclamait comme une alternative politique, une troisième voie. Entre les années 1940 et 1950, le personalisme de Maritain a donc été le cadre théorique de référence, capable de servir de fondement aux partis démocrates chrétiens de la région. Mais c'est le personalisme inspiré par Mounier qui restera la référence la plus importante dans la justification doctrinale de ces partis.

D'autre part, si l'influence de l'Église dans la construction de la politique latino-américaine n'était pas un fait nouveau (elle était fortement présente dans l'éducation, les lois, etc.), les années 1960 voient naître une Église de gauche. Même si cette gauche n'a jamais eu un aval explicite et officiel, les conclusions et tout ce qui dérive du Concile Vatican II semblaient non seulement laisser la porte ouverte mais aussi donner une certaine légitimité morale et historique à l'engagement politique des chrétiens, y compris des membres du clergé.

Le Concile Vatican II a eu des conséquences théologiques et politiques très importantes pour l'Amérique Latine car pour la première fois les questions de développement et de justice sociale étaient ouvertement abordées. Cet engagement ne consistait pas uniquement à réconcilier les fidèles avec le monde de Dieu, mais à

3. Si au Brésil un parti démocrate chrétien avait été créé dès 1945 sur l'exemple italien, le Mexique n'a jamais eu de parti démocrate-chrétien au xx^e siècle, non par manque d'intérêt, mais du fait d'une interdiction constitutionnelle, tandis qu'en Argentine, ce parti n'a pas pu qu'être fondé dans la clandestinité. En revanche, au Chili et au Venezuela, les partis démocrates chrétiens eurent un succès très important.

s'engager dans la lutte contre l'injustice. De plus, l'Encyclique *Populorum progressio* de Paul VI en 1967 permet à l'Église catholique d'encourager directement l'engagement politique. Tout cela s'accompagne de plus en plus d'une révision de toute la philosophie sous-jacente à la justification théorique de l'engagement politique. Naturellement la position de Maritain et celle de Mounier aideront à la naissance de ce qu'on appellera la « théologie de la libération ». Dans un premier temps cette dernière a été estimée par le Vatican comme très proche du marxisme, et plusieurs évêques ont été rappelés à l'ordre ou ont quitté le sacerdoce. Le Vatican estimait à ce moment-là qu'il y avait contradiction entre leurs idées et la doctrine officielle de l'Église⁴. Il est clair que le rapprochement avec le marxisme et le matérialisme avait pour conséquence une perte d'importance des idées personalistes comme base théorique pour justifier une éthique catholique, d'autant que ces courants de pensée n'avaient pas de fondement théologique à proprement parler.

Si des prêtres se prononçaient favorablement pour cette ouverture, au risque de mettre en question la doctrine de l'Église (comme le font les théologiens de la libération), les plus conservateurs allaient jusqu'à vouloir faire marche arrière et revenir à un état de choses de type préconciliaire.

Néanmoins, l'influence du personalisme n'a pas disparu, ni au sein des partis politiques centristes ni au sein de l'Église. Bien au contraire, elle a grandi, en harmonie avec les nouvelles réalités auxquelles étaient confrontés les fidèles, dans une optique plus proche des évangiles ou d'une manière plus ouverte à l'interprétation des textes.

Présent et avenir du personalisme en Amérique latine

D'inspiration chrétienne, le personalisme ne se base pas uniquement sur les travaux des philosophes ou sur la philosophie politique. Il s'agit d'une philosophie à laquelle des hommes d'Église ont également beaucoup apporté en essayant d'établir des ponts.

L'influence de Jean-Paul II, de Xavier Zubiri et de Carlos Díaz

L'ensemble de l'œuvre de Wojtyła puis les encycliques de Jean-Paul II reflètent l'évolution philosophique d'une réflexion qui parvient à conférer une transcendance à la vie de l'homme. Son mérite a été de redonner au personalisme un élan théologique que l'on croyait peu consubstantiel aux autres approches personalistes. Son

4. L'exemple emblématique de cette dissidence est celui du franciscain Leonardo Boff, un des théoriciens les plus réputés de la théologie de la libération en Amérique latine. En 1992, sous la menace d'excommunication émise par Rome, il a quitté le sacerdoce.

influence en Amérique Latine fut décisive pour le renouveau d'une nouvelle militance catholique en politique. Probablement moins connus que les textes de Wojtyła, mais tout aussi importants, sont les apports de Xavier Zubiri. Philosophe espagnol, professeur de philosophie à Madrid et condisciple d'Ortega y Gasset, il a quitté son pays pour étudier en Allemagne, où il devient élève de Husserl et de Heidegger. Ce fut l'un des philosophes les plus influents de l'Espagne franquiste.

L'œuvre de Zubiri permet d'établir, dans le cadre d'une anthropologie chrétienne, un pont entre Dieu et la personne. Même si son personalisme est indissociable de la notion de divinité, son apport est très important par les courants personalistes dont les contributions théoriques demeurent les rapports homme-Dieu plutôt qu'homme-communauté. L'œuvre de Zubiri, comme celle de Jean Paul II, a influencé de nombreux philosophes espagnols. Elle a permis par exemple à Juan Manuel Burgos (Président de l'Association Ibéro-américaine du personalisme) qui avait d'abord connu la philosophie de Maritain et celle de Mounier, de jeter les bases conceptuelles consolidant un pont entre cette philosophie et une philosophie latino-américaine, toujours dans le but de développer autant que possible le personalisme.

Actuellement, on peut dénombrer plusieurs centres ou instituts Mounier ou Maritain, dont le plus actif est sans doute l'Institut Mounier argentin. Nombreux sont également les centres d'études et les associations. D'autre part, l'un des plus importants représentants du personalisme communautaire en Amérique latine est le philosophe Carlos Díaz. D'origine espagnole, docteur en philosophie et professeur à l'université Complutense de Madrid, il est fondateur de l'Institut Emmanuel Mounier en Espagne, au Mexique, au Paraguay et en Argentine (dont il est le président). Il a publié plus de 250 livres traduits dans une dizaine de langues et c'est un penseur reconnu dans le cadre du personalisme latino-américain.

La théologie de la libération aujourd'hui

Comme on l'a dit, nous étudions un sous-continent à forte tradition chrétienne qui, en même temps a su accueillir le marxisme le plus militant comme résistance aux politiques des États-Unis. Ces conflits ont été dépassés et, au lieu de se constituer comme des modèles théoriques peu consistants à cause de leurs éventuelles contradictions internes, de nouvelles synthèses, aussi novatrices qu'originelles, ont eu lieu créant ainsi de nouvelles politiques, philosophies et théologies.

C'est à partir de là qu'est née la théologie de la libération. Cette nouvelle approche théologique vise à rendre leur dignité aux gens les plus défavorisés, dignité perdue à cause de la mise en place d'un système social essentiellement injuste ; péché dont la libération peut précisément venir des hommes eux-mêmes, sans l'aide directe de Dieu. L'évolution la plus originale du personalisme latino-américain se retrouve

dans cette nouvelle branche philosophico-théologique, une théologie de « protestation », revendiquant les droits pour les plus démunis, et dont l'essentiel est la « *praxis* », c'est-à-dire l'accomplissement sur terre des desseins divins.

Quant au personnalisme, il est évident que ses points communs avec une telle interprétation de la théologie sont nombreux. L'être humain placé au centre des problématiques sociales, la valeur concrète de chaque individu, le respect de l'intégrité de la vie humaine et le respect de sa corporéité, font partie des mêmes buts. Même si le personnalisme n'est pas explicitement mentionné dans les textes qu'on peut considérer comme fondateurs de la théologie de la libération, on peut trouver dans le parcours intellectuel de tous ceux qui ont rendu possible son émergence des chemins qui nous mènent directement ou indirectement au « socialisme chrétien » de Mounier ou à « l'humanisme intégral » de Maritain.

L'enseignement du Concile Vatican II est repris en Amérique Latine et la portée de ses conclusions sont approfondies progressivement. En effet, en 1968, a eu lieu en Colombie la 2^e Conférence Générale de l'Épiscopat Latino-Américain, réunion effectuée tous les quatre ans, dans laquelle la question sociale était au centre des débats. Les conclusions de cet important événement, validées par le pape Paul VI, visaient explicitement l'engagement de l'Église dans la transformation de cette région à la lumière de Vatican II. Plus tard, de nombreux prêtres comme le brésilien Leonardo Boff et Gustavo Gutiérrez approfondiront cet engagement grâce à l'élaboration de bases théoriques et conceptuelles plus solides et adaptées à la situation des pauvres. Tout cela et plusieurs événements prépareront « l'arrivée formelle » de la théologie de la libération en 1971 avec la publication du livre éponyme du péruvien Gustavo Gutierrez.

Conclusion

Il y a donc dans la théologie de la libération des racines personnalistes, même si elles ne sont pas revendiquées explicitement. Plus que d'une origine commune, ce rapport de proximité théorique nous permet de parler d'un « lien de parenté ». La notion de corporéité est à la base de cette théologie de l'action, car elle vise à rendre digne la vie de ceux qui souffrent faute de moyens de subsistance. La personne est son principe et son but. En effet, nous pouvons tout à fait comprendre le personnalisme sans la théologie de la libération, mais celle-ci pourrait difficilement s'entendre sans celui-là.

Nous arrivons à la fin de ce parcours et nous pouvons répondre affirmativement à la question que nous avons posée au début. Il existe bien un personnalisme latino-américain, tout comme il existe en Amérique Latine une langue espagnole, le

castillan, « différente » de l'espagnol parlé en Espagne, mais partageant les mêmes racines. En effet, le personalisme, depuis ses origines, a subi de nombreuses transformations, et il serait vain de vouloir chercher une parfaite continuité entre les premiers écrits et ceux qui aujourd'hui se revendiquent du même courant. Cependant, ce qui leur est incontestablement commun, c'est leur fond réaliste.

LA « PERSPECTIVE EURAFRICAINNE » SELON EMMANUEL MOUNIER

Eustache NOMIBE¹

Le continent africain dans sa rencontre avec l'Occident, a été entre autres marqué par deux événements majeurs qui ont profondément bouleversé le cours de son histoire. Nous nommons la traite négrière² et la colonisation³. Les nombreuses conséquences de ces deux faits historiques ont créé au sein de l'élite africaine une réaction plurielle, allant du sentiment nationaliste jusqu'à l'insurrection et la lutte armée. Jean-Paul Sartre résumera, dans un style qui lui est propre, cette réaction : « Qu'est-ce donc que vous espérez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux⁴ ? » Voilà qui synthétise ce qu'ont été - et continuent d'ailleurs à être dans une certaine mesure - les rapports entre les mondes africain et occidental : rapport de domination et d'exploitation d'un côté et attitude de soupçon, de revendication et de révolte, de l'autre.

Prenant acte de cette réalité conflictuelle, Emmanuel Mounier propose une perspective en douceur qui non seulement permettrait de construire un « vivre en

1. L'auteur, prêtre diocésain béninois, est doctorant en philosophie à l'Institut Catholique de Paris. Il réside actuellement au Ghana. Cette intervention a été faite à Châtenay-Malabry (voir supra article de M. Langowski). Sur ce thème, voir notre Cahier n° 1 (2014), avec un dossier consacré à l'influence de *L'éveil de l'Afrique noire* dans le continent africain.

2. Elle est encore appelée « traite des Nègres » ou « traite des Noirs ». C'est un commerce d'êtres humains de grande ampleur dont ont été victimes des milliers de Noirs durant plusieurs siècles.

3. Commencée autour de 1880-1890, la colonisation a permis à l'Europe de mettre sous tutelle impériale, différentes contrées africaines officiellement dans le but de leur apporter la civilisation mais ce sont en réalité des raisons économiques, géopolitiques et sociales qui justifient surtout cette aventure.

4. Cf. Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, PUF, 1948, p 9.

commun » apaisé et digne entre les deux peuples mais aussi de réaliser en l'homme africain, une certaine unité - une perspective interculturelle qui forgerait un nouvel homme africain, moteur du développement de son continent. C'est du moins l'un des points forts contenus dans une lettre qu'il a adressée en 1947, à son ami Alioune Diop⁵ à la suite à son voyage en terre africaine. Soixante-dix ans après, le message reste fort et son actualité, réelle.

En quoi consiste la perspective que propose Emmanuel Mounier, quels pourraient en être les présupposés et les impacts ? Nous essayerons d'y répondre en nous appuyant sur son œuvre *L'éveil de l'Afrique noire*⁶, mais avant, revisitons l'histoire commune de ces deux aires géographiques que sont l'Occident et l'Afrique.

Le regard de l'Occident sur l'Afrique

Quatre points essentiels résument les représentations qu'ont les Occidentaux des Africains.

*Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire*⁷

C'est un postulat qui s'est forgé progressivement au cours de l'histoire de l'Occident et qui a donné lieu à l'élaboration de nombreuses théories « raciales » depuis David Hume jusqu'au comte Joseph Arthur de Gobineau, en passant par Emmanuel Kant, Hegel, etc., qui, d'une manière ou d'une autre, ont affirmé la supériorité blanche sur les autres peuples, surtout noirs. Ces derniers, dans toutes les tentatives d'hierarchisation des races, se retrouvaient toujours au bas de l'échelle :

Je suspecte les Nègres et en général les autres espèces humaines d'être naturellement inférieurs à la race blanche. Il n'y a jamais eu de nation civilisée d'une autre couleur que la couleur blanche, ni d'individu illustre par ses actions ou par sa capacité de réflexion ... Il n'y a chez eux ni engins manufacturés, ni art, ni science. Sans faire mention de nos colonies, il y a des Nègres esclaves dispersés à travers l'Europe, on n'a jamais découvert chez eux le moindre signe d'intelligence⁸.

L'une des conséquences d'un pareil jugement de valeur est que la couleur noire est désormais associée à la servitude ; et dans l'histoire de l'humanité, l'on n'a pas

5. Alioune Diop est un intellectuel sénégalais (1910-1980). Il a joué un rôle de premier plan dans l'émancipation des cultures africaines notamment grâce à la revue *Présence africaine* qu'il initia en 1947.

6. Presses de la Renaissance, 2007.

7. Cet intertitre reprend *in extenso* du titre de l'article de Catherine Coquery-Vidrovitch, professeur de l'Université Paris Diderot, dans *Le livre noir du colonialisme, XVII^e-XXI^e siècle*, Robert Laffont, 2003.

8. D. Hume, *Sur les caractères nationaux*, vol. III.

hésité à traiter les Noirs comme des « sous-hommes », des « bêtes de somme », pire encore : comme « un bien », « une propriété » ne disposant d'aucun droit.

La civilisation occidentale et la barbarie noire

L'affirmation de la supériorité de la race blanche s'était accompagnée aussi de l'affirmation de la suprématie de la civilisation occidentale. Claude Lévi-Strauss déjà en 1952, l'exprimait clairement : « Loin de rester enfermées en elles-mêmes, toutes les civilisations reconnaissent, l'une après l'autre, la supériorité de l'une d'entre elles qui est la civilisation occidentale. Ne voyons-nous pas le monde entier lui emprunter progressivement ses techniques, son genre de vie, ses distractions et jusqu'à ses vêtements⁹ ? » Cette civilisation est même bien souvent prise comme la seule qui vaille : « La civilisation ». Les protagonistes n'hésitent pas alors à lui attribuer toutes les belles caractéristiques qui au demeurant, doivent être adoptées par le reste du genre humain. À l'opposé, se situe ce que l'on pourrait appeler la « barbarie noire » qui est une marque essentielle des peuples africains. La volonté clairement affichée de cette idéologie est, d'un côté, d'idéaliser la civilisation blanche et de l'autre, de dégrader, d'humilier, d'animaliser et de diaboliser le monde noir.

La théorie des « grands enfants »

« Ce que nous entendons proprement par Afrique est l'absence d'histoire, et ce qui n'est pas encore ouvert, qui est encore entièrement emprisonné dans l'esprit naturel : c'est ce qui devait être présenté seulement ici, au seuil de l'histoire du monde¹⁰. » Ainsi s'exprimait Hegel, au sujet de l'Afrique au sud du Sahara qui, pour lui, est un pays de l'enfance. Les êtres humains qui y vivent ne sont pas véritablement des hommes mais des « sous-êtres », des « hommes immédiats », très proches de la nature, dominés par les passions. Les études de Lucien Lévy-Bruhl¹¹ ont formalisé un tel jugement sur eux en montrant que la mentalité primitive est marquée par son « indifférence » face à la contradiction, par son caractère prélogique et mystique, une inaptitude prodigieuse et déconcertante « à l'attention » et « au raisonnement logique » ; bref, il est un être privé de tout dynamisme. L'image forgée et retenue du Noir est donc faite d'une série de négations, du déni de toutes les caractéristiques devant le présenter comme un homme à part entière et effectivement les colonisés apparaissent dans la mentalité occidentale, comme des « vestiges des premiers états de l'humanité ». C'est à peine un être humain.

9. *Race et histoire*, Gallimard, 1952, p. 51.

10. Hegel, *La Raison dans l'histoire*, Éditions Points, octobre 2011, p. 172.

11. Cf. L. Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1960

La mission civilisatrice de l'Occident.

Ayant établi que la civilisation occidentale est supérieure aux cultures noires, il ne reste qu'à l'imposer à ces dernières. La colonisation devient alors une mission de civilisation que l'Europe accomplit au nom de l'humanité : « attirer à elle, les populations qui ne sont pas parvenues au même degré de culture qu'elle et les conduire aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie ». Jules Ferry dit à cet effet : « Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures [...] parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont un devoir de civiliser les races inférieures. » Heureusement qu'il n'avait pas manqué des voix discordantes comme celles de Jules Maigne, Georges Clemenceau, Jean Jaurès, etc., pour combattre une pareille idéologie.

Voilà en quelques lignes le regard assurément négatif que porte l'Occident sur l'Afrique et qui a justifié la colonisation et continue encore aujourd'hui d'expliquer bien d'autres actes de mépris à son égard. On voit bien ce que le peuple noir est devenu par suite de cette colonisation. Le dommage à lui causé, est si profond et les séquelles sont si graves que, même cinquante ans après son accession à l'indépendance, il a du mal à retrouver ses marques, à se relever, à restaurer sa culture, et même à adopter véritablement la modernisation qui lui avait été apportée précisément parce qu'imposée sans aucune négociation avec le génie local.

La lutte anticoloniale

Le colonialisme comme on pouvait s'y attendre, a généré ce que l'on pourrait appeler l'« anticolonialisme » qui englobe toutes attitudes de contestation de la colonisation pour ce qu'elle entraîne de mauvais, d'injuste et de blessant pour les peuples qui l'ont subi. Nous évoquerons ici trois points essentiels.

Les mouvements nationalistes

Des mouvements culturels et politiques ont été créés dès que les Africains à un moment donné, ont pris conscience de leur destin commun difficile, hypothéqué et marqué par un triple drame : traite négrière, colonisation, néo-colonisation. Ces mouvements prônent soit le séparatisme, soit l'union des Africains dans un même ensemble politique. Entre eux, nous avons :

– *La négritude* : elle est comme le rejet de l'assimilation culturelle, le rejet d'une certaine image du Noir « paisible », incapable de construire une civilisation. Les leaders ne cherchent pas tant un renversement de la situation que l'égalité entre

toutes les cultures de la terre. Aimé Césaire¹², Léopold Sédar Senghor¹³ en étaient les chantres.

– Le *panafricanisme* : il est à la fois une vision sociale, culturelle et politique d’émancipation des Noirs et un mouvement qui vise à unifier les Africains du continent et de la diaspora en une communauté africaine globale. En son sein, il existe une grande diversité de convictions idéologiques mais une phrase-fétiche signe bien leur trait commun : « L’Afrique aux Africains ».

L’appel à la violence, à l’insurrection et à la révolte

En réaction aux nombreuses atrocités qu’ont subies les Africains, devant la barbarie dont ont été victimes les populations colonisées, l’appel à la violence, à l’insurrection et à la révolte, a paru comme une option obligée pour nombre d’élites anticolonialistes. Retenons deux penseurs anticolonialistes, à savoir Frantz Fanon¹⁴ et Jean-Paul Sartre¹⁵.

– Franz Fanon s’est illustré dans la lutte anticolonialiste à travers des œuvres virulentes dont *Peau noire, masques blancs*, *Les damnés de la terre*, *Pour la révolution africaine*. Ses écrits dérangent et scandalisent. L’auteur y dénonce le colonialisme, le racisme et leurs conséquences humaines, toujours et partout avec la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l’analyse. Dès les années 1950, Fanon s’était situé clairement du côté des révolutionnaires et des grandes figures qui voulaient construire un monde nouveau. Ayant vécu dans sa chair l’horreur du nazisme en tant

12. A. Césaire (1913-2008) est un écrivain et homme politique français, à la fois poète, dramaturge, essayiste, et biographe. Il est l’un des fondateurs du mouvement littéraire de la négritude. Anticolonialiste résolu, il mena aussi une carrière politique en tant que député de la Martinique, et maire de Fort-de-France durant cinquante-six années, de 1945 à 2001.

13. L.-S. Senghor (1906-2001) est un poète, écrivain, homme politique français. Premier président de la République du Sénégal (1960-1980), il fut aussi le premier Africain à siéger à l’Académie française. Pour ses partisans, il est le symbole de la coopération entre la France et ses anciennes colonies et pour ses détracteurs, le symbole du néocolonialisme français en Afrique.

14. Fr. Fanon (1925-1961) est un psychiatre et essayiste français fortement impliqué dans la lutte pour l’indépendance de l’Algérie et dans un combat international en faveur des opprimés. Il est l’un des fondateurs du courant de pensée tiers-mondiste. Toute sa vie durant, il a cherché à analyser les conséquences psychologiques de la colonisation aussi bien au niveau du colon que du colonisé. Il analyse dans ses œuvres, le processus de décolonisation sous les angles sociologique, philosophique et psychiatrique.

15. J.-P. Sartre (1905-1980) est un écrivain et philosophe français, représentant du courant existentialiste, dont l’œuvre et la personnalité ont marqué la vie intellectuelle et politique de la France de 1945 à la fin des années 1970. Fondateur en 1945 et directeur de la revue *Les Temps modernes*, il est connu aussi pour ses engagements politiques d’abord en liaison avec le Parti communiste, puis avec des courants gauchistes dans les années 1970.

qu'engagé volontaire, il supporte très mal l'oppression que l'on fait subir aux colonisés. Alors il n'a pas manqué d'exprimer sa colère radicale contre cette domination coloniale. Pour lui, la sortie de l'aliénation passe par une décolonisation nécessairement violente qui « *laisse deviner à travers tous ses pores des boulets rouges, des couteaux sanglants* ». La violence se présente alors à ses yeux comme la seule possibilité qui s'impose : le colonisé doit répondre à la violence par la violence. Il ne s'agit heureusement pas d'une violence aveugle, voulue pour elle-même et sans issue mais plutôt d'un moyen de sortie de l'aliénation. Elle est une « contre-violence » en ce qu'elle constitue une réponse à celle exercée par la colonisation.

– J.-P. Sartre est l'une des figures intellectuelles ayant le plus fortement œuvré dans les mouvements d'indépendance. Dans ses divers articles, conférences et prises de position publiques, il exprimait clairement son indignation, sa colère, son amertume ; il dénonce la violence, les abus et excès de la conquête coloniale, la surexploitation et l'oppression ; il met l'accent sur la destruction, la ruine, le massacre humain et toutes les autres souffrances qu'occasionne la guerre coloniale. Il va même plus loin en stigmatisant le préjudice causé à l'homme colonisé et à sa culture. Entre autres articles, nous pouvons citer : « Les somnambules », « Vous êtes formidables », « L'Algérie n'est pas la France », « Le colonialisme est un système ». Ces articles révèlent une vigueur polémique et un courage peu courant et abordent des thèmes audacieux. L'objectif de Sartre était en effet, de démonter les mécanismes politiques et économiques du colonialisme en appelant au combat contre ce système.

Son appel à la contre-violence coloniale se remarque surtout dans la préface qu'il a rédigée pour l'œuvre de Fanon, *Les damnés de la terre*. Il y soutient sans réserve les thèses de ce dernier, se les réapproprie dans le style singulier qu'on lui connaît : « Lisez Fanon : vous saurez que, dans le temps de leur impuissance, la folie meurtrière est l'inconscient collectif des colonisés. » Sartre ne s'était pas seulement contenté des dénonciations ou d'une « bataille de l'écrit ». Il s'était engagé aussi sur tous les fronts que lui imposaient les événements : meetings pour la paix, manifestations silencieuses contre les abus de colonialisme, appui à divers comités de lutte, etc.

Le rejet de la civilisation occidentale

L'entreprise coloniale avait gravement perturbé l'équilibre des sociétés dites « indigènes ». La grave crise que traverse encore l'Afrique profonde depuis sa rencontre avec la raison blanche militaire, économique, politique, scolaire ou religieuse, lui a fait perdre, et de façon durable, le contrôle du rapport à l'autre. L'Afrique est désorientée et semble errer, au gré du bon vouloir de l'autre qui apparaît comme son maître. Le champ politique en est une parfaite illustration. Sur le plan culturel, c'est le repli sur soi, la protection « presque aveugle » de ses pratiques et traditions

et le rejet quasi systématique de ce qui vient de l'extérieur. Elle veut sauver ce qui lui reste encore.

En face d'un tel rapport fait de conflits tantôt larvés tantôt ouverts, Emmanuel Mounier propose la construction de ce qu'il appelle « la civilisation eurafricaine ». Cette approche est née surtout après le voyage qu'il effectua du 11 mars au 23 avril 1947, au cœur de l'Afrique occidentale. À travers un opuscule intitulé *L'éveil de l'Afrique Noire*, il faisait part des réactions contrastées qu'avait provoquées en lui la rencontre d'un continent qu'il venait de découvrir par lui-même pour la première fois : *une Afrique joyeuse mais non sans maladies*.

L'éveil de l'Afrique Noire et la civilisation eurafricaine

Les constats de Mounier

Contrairement aux préjugés souvent véhiculés dans le monde occidental, Emmanuel Mounier, lors de ce périple, découvre des Africains qui portent en eux les signes d'un épanouissement certain :

Qu'est-ce qui frappe donc ainsi l'Européen, tout de suite, sans réflexion, en ouvrant les yeux et ses volets pour la première fois sur l'Afrique ? Un peuple gai. Un peuple matinal. Il n'y a que les yeux qui sont - qui sont quoi ? Nous dirions tristes, lointains, parfois comme douloureux dans le pétitement même. Sans doute autant de contresens. Quel est pour eux le goût quotidien de la vie ? Quel arrière-monde mêlent-ils à la saveur des choses ? Nul d'entre nous ne le sait. Moins que personne, les Blancs, sûrs de leur supériorité, qui les croisent chaque jour, sans jamais les voir. On dirait que chez eux l'œil cesse de faire écran comme fait l'œil, adapté ou blasé, qui n'attend plus rien du dehors. En surface clapote la joie claire de voir et d'entendre, et par derrière, de très loin, d'un monde inconnu, du monde où il me faut maintenant avancer, vient une langueur de paysans religieux, l'éclat noir de quelque profonde chanson collective qui monte des abîmes¹⁶.

C'est un regard nouveau empreint d'humanité et de lucidité, un regard plus ou moins objectif, plus ou moins neutre, que Mounier a voulu jeter sur le continent noir du moins la partie qu'il a visitée. Un regard nouveau qui lui a permis aussi d'ouvrir un dialogue direct, franc et sincère avec son ami Alioune Diop pour entretenir le peuple noir en général sur les dangers qui le guettent. Il lui a fait part des « problèmes de l'Afrique » qu'il trouve complexes et qui sont de plusieurs ordres : le mépris de l'Afrique, les besoins essentiels des Africains, la question de la responsabilité personnelle, la mal-gouvernance sur le continent, l'absence de préparation à assumer des

16. *L'éveil de l'Afrique Noire*, p. 52.

responsabilités publiques, le « racisme y compris entre Noirs », le « sacro-saint respect des temps et des rythmes¹⁷ ».

En résumé, l'Afrique n'est pas faite que du négatif mais aussi de « pierres précieuses » qu'elle peut apporter au carrefour d'échanges des civilisations.

La perspective de la civilisation eurafricaine

Le terme « Eurafrique » est un concept colonial de l'entre-deux-guerres qui traduisait la détermination européenne à faire face au déclin annoncé du Vieux Continent en l'élargissant à ses colonies. Mais cette perspective ainsi mise en lumière a considérablement évolué surtout avec la décolonisation. Mounier lui donnera un contenu bien précis.

Pour lui, l'Europe traverse certes une crise de croissance et de puissance, mais il affirme qu'elle garde encore toute sa solidité : « Je ne crois pas à la fin de l'Europe que certains prophétisent déjà¹⁸. » Il affirme ainsi, que non seulement elle ne mourra pas mais qu'elle a encore beaucoup de choses à apprendre et à apporter aux autres civilisations qu'elles soient aujourd'hui bruyantes, massives ou jeunes. Parallèlement, il reconnaît aux Africains « un équilibre de vie » qui regorge toujours de nombreux secrets à livrer. Cet accent qu'il met sur les deux civilisations lui permet d'évoquer la constitution d'une civilisation eurafricaine qu'il appelle de tous ses vœux. Il veut montrer même déjà avant les indépendances, que l'Afrique est un continent majeur avec lequel les autres peuples peuvent établir des relations d'égalité et d'équité. Il a conscience que l'Humanité pour se développer, a besoin de toutes les virtualités humaines. Il croit fermement que l'Afrique, malgré ses difficultés réelles, renferme d'immenses possibilités. Il ne s'est pas laissé gagner par un afro-pessimisme.

Son projet est une invitation à redonner un sens au « vivre ensemble » en brisant le dualisme blanc-noir : une profonde rencontre des civilisations blanches et noires au-delà de la couleur de la peau. La civilisation eurafricaine permettra de féconder les apports de chaque peuple précisément parce que chaque peuple a du bon et du mauvais, du positif et du négatif. C'est pourquoi, il insiste pour que le monde africain se convainque de la révolution qu'il a à opérer « obligatoirement » dans l'âme de ses fils. Une telle civilisation résoudra l'épineuse question des deux sollicitations pas du tout commodes auxquelles sont confrontés les Africains qu'il appelle « évolués » : restés authentiquement africains tout en devenant réceptifs à une autre culture. Il s'agit là d'une véritable épreuve qui nécessite un travail lent,

17. L'expression est de Jean-François Petit, dans *Aux sources de l'engagement*, Réseau Foi et Justice Afrique Europe, le 12 novembre 2013.

18. *L'éveil de l'Afrique Noire*, p. 208.

profond et minutieux afin d'éviter « la tentation de sortir du déchirement par n'importe quel moyen » :

Vous êtes Africains dans votre chair vive, par votre enfance, par votre éducation, par le milieu où vous avez longtemps vécu. Et vous êtes Européens par une autre partie de vous-mêmes, par cette langue que vous avez apprise et qui vous informe à votre insu, par tout ce que l'Europe a déjà introduit en Afrique de ses techniques et de sa culture, par ce que vous êtes allés, quelques-uns, puiser en Europe même. La civilisation eurafricaine, dont vous êtes les pionniers, n'a pas encore trouvé ses structures. Provisoirement, vous devez porter en vous ces deux sollicitations, sans pouvoir, en l'espace d'une vie, en faire la jonction, moins encore la synthèse¹⁹.

C'est cette révolution dans l'âme africaine qui pourra entraîner une véritable renaissance, une véritable « refondation » de l'Afrique. Et les Africains ne peuvent invoquer aucune excuse historique pour laisser leur humanité sombrer dans la démission et dans la dissolution. Mounier les invite donc à sortir de toute logique de repli individualiste ou communautariste pour aller à la rencontre de l'humain qui est en eux et hors d'eux. Aucun groupe d'hommes n'épuise à lui seul l'humanité. Les Africains ne doivent pas se renfermer sur eux-mêmes sous prétexte qu'ils avaient été par le passé, niés par l'autre ou parce qu'ils craignent de voir disparaître leurs cultures. Ils doivent se débarrasser de l'africanisme primaire et complexé qui les isole et risque de les appauvrir davantage afin d'entrer dans un mouvement de dialogue et de co-construction de l'histoire et de l'humanité : une dynamique de l'espérance.

Pertinence de l'eurafricanisme face aux théories postcoloniales

L'eurafricanisme que propose Emmanuel Mounier tient compte du présent du peuple africain et de l'expérience historique de sa rencontre avec l'Occident. Son approche de la réalité africaine nous paraît assez pertinente.

En effet, la civilisation eurafricaine qu'il propose ne consistera pas en un universalisme cosmopolite donc en une juxtaposition de cultures où les différences seront simplement acceptées ou tolérées. Selon lui, il est plutôt question pour l'Africain d'une refonte totale des deux cultures africaine et européenne pour n'engendrer qu'une seule : « J'ai parlé de la civilisation eurafricaine à venir. Ce sera votre civilisation. Peut-être un jour les origines s'en perdront-elles dans l'épaisseur de l'histoire. » Ici nous pouvons dire que Mounier appelle à un véritable dialogue entre les cultures : l'interculturalité dans une perspective éthico-politique.

Pour Mounier, cette redéfinition est bien possible. L'histoire de l'humanité compte des exemples assez illustratifs : Bartolomé de Las Casas avec les Indiens de l'Amérique Latine, Louise Michel avec la population canaque de la Nouvelle

19. *Ibid.*, p. 206-207.

Calédonie, les anarchistes au Pérou avec les Indiens qui ne se sont ouverts à la culture du colon que lorsqu'ils ont perçu que ce dernier a reconnu et valorisé leur culture. Dans *L'éveil de l'Afrique Noire*, Emmanuel Mounier donne lui-même l'exemple du peuple français : « Combien de Français ont aujourd'hui conscience d'être les héritiers complexes de l'ordre romain, de la sagesse grecque, de nomades venus d'Asie et peut-être de la mystérieuse Atlantide²⁰ ? »

Le salut de l'homme africain et de tout le continent passe par là. C'est une double assimilation qui s'impose ici : « assimilation de soi en ce que l'on a de bon et de positif et assimilation de l'autre en ce qu'il a de bon et de positif ». Toutes les grandes civilisations, c'est-à-dire celles qui marquent profondément et durablement aujourd'hui l'humanité, ont connu ce processus, qu'elles soient européenne, américaine, nipponne ou encore chinoise ; elles ont toutes une longue histoire derrière elles : une histoire faite de transformation, d'évolution et de renouvellement. L'Afrique gagnerait à réaliser donc elle aussi cette nécessaire métamorphose pour éviter de différer indéfiniment ses préoccupations de développement. Si elle ne prend pas la marche du monde, le monde continuera à se faire sans elle.

Conclusion

La mission que s'était assigné l'Occident consistait à apporter le progrès de la civilisation aux « races inférieures » – noble mission... Mais c'était sans compter avec la complexité des cultures africaines. Certes, l'Occident peut mettre à son actif de nombreuses réalisations ; il peut même se féliciter d'avoir touché d'importantes régions géographiques du continent africain, mais il n'a cependant pas réussi à lui imposer son hégémonie telle qu'il l'avait imaginé. De nombreuses sphères symboliques lui ont échappé. Ce qui signe en partie l'échec des idéologies coloniales qui pensaient remplacer simplement la culture de l'Africain par l'occidentale et faire de ce dernier un autre Occidental.

D'un autre côté, l'anti-colonialisme, en ne considérant que les méfaits de la colonisation, a rejeté l'Occident et l'a accusé de déstabilisation et de déstructuration d'une traditionnelle harmonie de la société indigène. D'où les nombreuses actions de résistance et de combat. Six décennies après les indépendances, le constat est amer. L'Africain n'a pas encore retrouvé ce « fameux » équilibre souvent célébré dans la littérature négro-africaine. Il n'a pas encore non plus effacé de sa terre les traces de l'Occident. Bien au contraire, il est plus que jamais attiré par les produits de cette civilisation occidentale. Et nombreux sont les jeunes qui chaque jour, risquent leur

20. *Ibid.*, p. 210.

vie en arborant les côtes occidentales. L'Afrique ne peut se débarrasser totalement de l'Occident tout comme l'Occident ne peut pour sa survie, se passer de l'Afrique. Leur destin est plus que jamais commun.

C'est ce mariage désormais consommé qu'avait déjà perçu Emmanuel Mounier lors de son fameux voyage en proposant une civilisation qui fédère ce qu'il y a de constructif dans chacune de deux civilisations : la civilisation eurafricaine sera la synthèse et la jonction des deux mondes, l'Afrique et l'Occident. Cette perspective empêchera l'Afrique d'aller exhumer des valeurs qu'elle dit authentiquement africaines. Elle l'empêchera aussi de s'exposer aveuglement à tous les soubresauts de la mondialisation. Vivement qu'arrive ce moment pour elle.

LIVRES

**Jacques MARITAIN
et Emmanuel MOUNIER**
Correspondance (1929-1949)

Introd. et éd. Sylvain Guéna. Desclée de Brouwer, 2016, 460 p., 29 €.

Beaucoup connaissent l'édition de la *Correspondance* dirigée par Jacques Petit et publiée en 1973 au Seuil Sylvain Guéna, spécialiste de Maritain, en propose l'édition complète avec plus de 70 lettres supplémentaires par rapport à l'édition Petit. Qu'on ne s'attende cependant pas à des ouvertures radicalement nouvelles. L'important ici est l'intégration d'extraits des *Entretiens* de Mounier, ainsi que des *Carnets* de Maritain pour éclairer le contexte des lettres. Le tout, divisé en neuf parties, fait un ensemble très cohérent avec un appareil critique fourni sans être pesant.

C'est Mounier, on le sait, qui ira rencontrer Maritain pour lui proposer que son premier livre, *La pensée de Charles Péguy* (collectif avec Georges Izard et Marcel Péguy), intègre la collection « Le Roseau d'or » chez Plon. Une partie de ces Lettres inédites correspond à cette période où l'on voit Maritain, en éditeur attentif et scrupuleux (mais aussi en bon connaisseur de Péguy dont il avait été proche), corriger le texte de Mounier (sur la forme comme sur le fond) et lui conseiller des alternatives.

De là naîtra une amitié qui ne connaîtra presque aucune ombre.

Pour *Esprit* également, Mounier s'est énormément reposé sur l'éclairage et le parrainage de Maritain, de dix-huit ans son aîné. Maritain avait en effet une solide expérience de revue (*Le Roseau d'Or*), d'éditeur (chez Plon) et son salon de Meudon réunissait depuis la fin des années 1920 un grand nombre d'intellectuels et d'artistes de tous âges et d'horizons les plus divers. Une fois *Esprit* lancé, les deux hommes sont en contact constant : programmes, manifestes, polémiques, engagements des années 30, inquiétudes autour d'une possible condamnation de la revue par Rome, guerre d'Espagne. Par la suite, leur relation s'étiole, surtout en raison du départ de Maritain aux États-Unis en 1938, puis durant toute la guerre. De 1941 à 1950, ils n'échangent que quatre courtes lettres.

Il ressort de cette lecture la confirmation que les deux hommes sont profondément chrétiens : leur foi est à la source de leur vocation intellectuelle ; ils vont jusqu'à partager une vision très mystique de l'existence. Seulement, si Maritain pense qu'il faut afficher la dimension chrétienne pour la revue, fidèle à l'orthodoxie, irréprochable, insoupçonnable, Mounier estime impos-

sible de le faire si l'on veut respecter les non-catholiques proches du personnalisme, au risque de devoir assumer après coup des reproches, des soupçons d'hétérodoxie. Le grand intérêt de cette correspondance est de révéler, ici plus qu'ailleurs, deux personnalités fort distinctes : Mounier, homme tout d'un bloc, n'hésitant pas à embrasser la complexité du monde, tel Péguy, pour toujours aller de l'avant, quitte à avouer ses tâtonnements, à revenir sur ses certitudes. Maritain apparaît divisé : d'une extrême ouverture humaine, parfois surprenante, subtile, pour entrer dans la complexité des êtres humains, mais réticent à entrer dans ce que les idées ont de fluide, d'intuitif, et les combats politiques de chaotique, d'impur.

In fine, Mounier revendique d'abord une fidélité au Christ ; Maritain, une fidélité au christianisme. C'est pourquoi Mounier, tel Péguy, a choisi d'être en première ligne, incarnant ses choix jusqu'au bout ; Maritain se situe davantage dans l'état-major, à distance, préparant les plans de bataille, attendant patiemment le moment favorable pour lancer ses troupes, qu'il sait cependant écouter. Deux positions apparemment opposées mais chez eux complémentaires, se nourrissant l'une l'autre. Car tous deux coïncident, comme l'écrit Sylvain Guéna, sur l'urgence que « les pensées, les philosophies d'inspiration chrétienne pénètrent le champ du temporel. Les chrétiens ont trop déserté la culture, la politique, les affaires

de la société. [...] Ils travaillent pour un changement radical de société, et non pour une réconciliation entre le monde moderne et les valeurs chrétiennes ».

Inutile d'insister sur l'actualité de ces positions.

Yves Roullière

Bernard DELPAL
L'Album de Beauvallon
Fondation et période historique
de l'école (1929-1945)

Commande à Nadine Soubeyran-
 Fournier : nadinejeanmarc@orange.fr,
 2014, 240 p., 15 €.

L'école de Beauvallon est ce lieu étonnant où Mounier donna de nombreuses conférences durant son séjour à Dieulefit à partir de 1942. S'il ne semble pas s'être intéressé de près à son fonctionnement, il n'en a pas moins admiré l'inspiration, celle d'une « éducation nouvelle » dans le sillage de Claparède, une pédagogie active, inventive, loin des systèmes de l'instruction officielle et en direction d'enfants difficiles ne trouvant pas leur place dans l'école traditionnelle.

Dans le bel ouvrage richement illustré qu'il vient de lui consacrer, Bernard Delpal met en valeur les multiples raisons de faire mémoire de ce lieu fondé par Marguerite Soubeyran et Catherine Krafft. Andrée Viollis les exprimait déjà en ces termes en 1944 dans un mot de reconnaissance : « L'école de Beauvallon

a pour moi deux visages que je n'évoquerai jamais sans émotion : l'un, le paradis enfantin avec ses cris, ses rires, ses chants, ses danses, ses bonnes fées tendres et attentives ; l'autre, la citadelle de la résistance, âpre et forte avec ses réfugiés traqués, ses gars du maquis, ses blessés, avec tous ceux qui n'ont jamais frappé à la porte sans trouver des mains tendres, des cœurs généreux, prêts à consoler, à soutenir, à rendre confiance, courage, espoir. Et sur les deux visages, le divin rayonnement de ce bien suprême, la liberté. »

Une manière de redécouverte d'un épisode assez mal connu de l'existence de Mounier.

Jacques Le Goff

Marek LANGOWSKI

*La force de la personne faible
À la recherche d'un personnalisme
de la vulnérabilité avec Emmanuel
Mounier*

*Thèse Institut catholique de Paris –
université de Poitiers, 2016.*

Il s'agit d'une thèse soutenue à la mi-décembre à l'Institut catholique de Paris par un doctorant polonais dont la maîtrise du français impressionne. Il est vrai qu'il a exercé en France pendant quelques années.

Avant qu'il ne soit un jour édité, saluons sans retard la qualité de ce travail dont l'objet est de penser le concept, somme toute récent, de vulnérabilité à

la lumière du personnalisme. Il ressort de l'analyse que :

1) L'existence personnelle se joue entre les pôles de l'autonomie et de la vulnérabilité génératrice de dépendance sous des formes infiniment variées. En cela, cette dernière constitue une entrave au plein développement, un facteur de résistance à la liberté effective.

2) Mais dans le même temps, comme y insiste Mounier, par sa faiblesse l'homme fragile nous fait découvrir l'une des dimensions essentielles de notre condition, une dimension qui contribue à son accomplissement. On connaît ses textes sur la non-violence génératrice d'une grande vulnérabilité mais qui constitue l'une des plus belles manifestations de la vertu de force. Il en va de même de la fragilité en tant qu'elle prédispose à l'ouverture à la fois par la demande d'attention du « Reconnais-moi » et par cette capacité à être affecté par le malheur d'autrui qui a nom « sollicitude » et « empathie » deux valeurs en pleine redécouverte comme en témoignent les ouvrages assez récents de Jérémy Rifkin et Matthieu Ricard.

Marek Langowski ne pouvait toucher de plus près l'un des débats les plus centraux du temps présent décliné par l'attention au care, à l'hospitalité ou à la fraternité appelée en renfort de la solidarité.

J. L. G.

**Laurent LOTY, Jean-Louis
PERRAULT, Ramon TORTAJADA
(dir.)**

***Vers une économie « humaine » ?
Desroche, Lebre, Lefebvre, Mounier,
Perroux, aux prismes de notre temps
Hermann, 2014, 618 p., 39 €.***

Trente-quatre auteurs relisent des œuvres passées trop rapidement sous silence par la postérité.

Dans une longue introduction les « éditeurs » analysent en profondeur les origines de la discipline économique et ses fondements, répondant à l'appel de Lucien Febvre qui invitait à faire l'histoire des mots de l'économie. Ils mettent en évidence le fondement théologiquement optimiste de cette « science » qui la fait paraître profondément inhumaine aux exclus du système et aux penseurs soucieux de cohérence de la théorie avec le réel. Ici intervient la réflexion des cinq auteurs qui appellent à *humaniser l'économie*, en intégrant à leurs analyses l'apport des sciences humaines souvent négligées par les économistes.

Les itinéraires personnels des auteurs mettent en évidence l'étroite connexion de leurs théories avec le réel (influence de Bergson) souvent hors des cadres de la recherche universitaire au sens strict. C'est évident pour Mounier qui travaille avec ceux qu'on appellera plus tard les « acteurs » de la société civile. Même remarque pour Joseph Lebre. Souci identique d'Henri Desroche dans son entreprise de théo-

risation et de reformulation du statut de la coopérative. François Perroux, en incluant tous les acteurs de la vie économique, ne se limite pas au champ de l'entreprise privée. Quant à Henri Lefebvre, le plus « indisciplinaire », il a notamment mis en évidence que « ni la conscience individuelle ni la conscience collective ne peuvent passer pour critère de vérité ». Nos cinq mousquetaires ont voulu, humblement, changer la vie. « Ils ont accepté l'inachèvement » (Georges Lapassade, René Lourau).

Plus tard Desroche, Lebre et Perroux consacreront une grande part de leur activité à l'avenir des pays en voie de développement en créant les structures de formation, de recherche et de conseil en France et dans de nombreux pays d'Afrique et d'Amérique du Sud.

De cet ensemble de contributions, la part faite à Emmanuel Mounier est importante. Des aspects peu étudiés de sa pensée sont présentés, notamment par Jacques Le Goff (« Mounier, le droit et l'économie ») qui décrit l'évolution de la pensée de Mounier principalement sur le droit, sujet jamais étudié jusqu'à présent. Absente des premiers textes publiés (mais on dispose de manuscrits où très tôt cette préoccupation est présente), sa réflexion s'élabore sous les influences de Proudhon et de Jean Lacroix, en dialogue avec l'œuvre de Georges Gurvitch dont la thèse (*L'idée du droit social*) est recensée dans *Esprit* dès 1933, avant que Gurvitch ne publie dans cette revue à partir de 1934. 1945

marque une étape décisive manifestant le souci d'« une réévaluation de l'idée de droit et de Droits de l'homme ».

À ces trois étapes, trois moments « correspondant à autant de configurations du spirituel et du temporel » : la transfiguration (jusqu'en 1935) du réel par le spirituel (« tentation moniste »), influences conjuguées de Péguy et de Blondel, mais en même temps, et sans monisme cette fois, influence de Bergson et de Maurice Hauriou ; dans la dialectique de l'instituant et de l'institué, Jacques Le Goff pointe une parenté avec celle, marxiste, d'infrastructure et de superstructure.

À partir de 1934-1936 Mounier prend conscience de la spécificité du social et du politique qui « ne font plus figure de coadjuteurs du spirituel ». Il y a là une évolution qui reconnaît la réalité propre du politique « distincte du spirituel ». D'où la place centrale accordée aux médiations entre le spirituel et les autres ordres de réalité. Aussi, suivant Hauriou, il souligne « le rôle moteur du conflit qu'il revient à l'institution de réguler comme facteur d'efficacité ». Et durant cette phase Mounier découvre la centralité juridique et politique du *Droit Social* (Gurvitch) et de sa puissance transformatrice. En 1945 il prône un « impersonnalisme partiel des structures », ce qui a des conséquences dans l'ordre juridique formel : le droit devient « un médiateur nécessaire », « le voilà devenu le socle dur d'une société de personnes ».

Hugues Puel met en perspective l'œuvre des cinq auteurs sous l'angle des anthropologies qu'ils ont conçues sous le signe du rejet des postulats de l'économie « standard », ensuite sous un regard renouvelé sur le marxisme. Cette attention portée à l'œuvre de Marx vaudra critiques et condamnations des magistères romain et communiste. Dès sa création, *Esprit* évite, grâce à Maritain, les anathèmes de Rome. D'autres n'auront pas cette chance : Desroche quitte l'ordre dominicain tandis qu'Henri Lefebvre quitte le parti communiste en 1958. Leuret et Perroux, très critiques vis-à-vis de la doctrine sociale de l'Église, en proposeront une réflexion renouvelée en profondeur qui se retrouveront dans les travaux de Vatican II et dans certaines encycliques. Claire Toupin-Guyot souligne, dans une brillante contribution, que « dès que des intellectuels catholiques introduisent une quelconque forme d'historicité ou de sciences humaines, ou que les laïcs cherchent à participer à la construction théologique », ils se heurtent à un blocage romain. Blocage qui s'estompe au moment de Vatican II, pour rebondir en Amérique latine dans les années 60 avec la théologie de la libération. Cl. Troupin-Guyot (comme Jean-Yves Calvez) conclut à la fin d'un cycle à partir des années 70 au cours desquelles resurgit la réhabilitation du libéralisme économique.

Marie-Lise Semblat livre une lecture originale de Mounier et de Desroche en montrant comment leurs

pensées ont nourri son action d'enseignante et de militante féministe. Elle note que dès 1936 Mounier relève que « la masse des femmes représente une sorte de "prolétariat" qui ne semble intéresser personne » et « l'éducation des filles les condamne à la soumission », elle souligne également la critique de l'antiféminisme de souche chrétienne chez Mounier (p. 530). Novatrice également la position d'Henri Desroche dans sa volonté de renforcer les partenariats féminins dans les développements coopératifs en reconnaissant aux femmes les rôles d'actrices au même titre que les hommes.

Henri Lefebvre, très jeune (à 20 ans), rencontre le marxisme en collaborant à la très critique revue *Philosophies*. Il adhère au parti communiste en 1928, et dès le début de cette collaboration les divergences surgissent lorsqu'il rappelle la « prophétie » (K. Marx) du mouvement, sa dynamique. Son questionnement permanent du champ philosophique s'accompagne de travaux de sociologie rurale, d'études « sur l'introduction dans le marxisme, [...] de la logique, de l'informatique et de la cybernétique », sur la vie quotidienne, sur la ville, l'espace. Ce qui rapproche H. Lefebvre des auteurs étudiés ici est sa lecture hétérodoxe de Marx et aussi l'élaboration d'un espace où la représentation peut se déployer. Comme l'écrivent Rémi Hess et Gabrielle Weygand, pour Lefebvre « il faut choisir les représentations

fécondes, celles qui permettent d'explorer le possible ». Cette métaphilosophie « est une suite de concepts qui ne font pas système » où « vécu et conçu s'enrichissent mutuellement ».

François Perroux est très longuement commenté dans l'ouvrage à tel point qu'il pourrait en constituer le fil rouge. Retenons les contributions de Philippe Béraud et Franck Cormerais, d'Hubert Gérardin et Jacques Poirot qui renouvellent le concept de création collective promis à un bel avenir.

Sylvie Constantinescu expose « le souci commun de Polanyi et Perroux sur les conditions d'une coexistence entre *Les Deux Nations* (B. Disraeli), ou encore entre les intérêts du capital et du travail ».

Saluons donc la belle réalisation des éditeurs et des auteurs de cette somme, malgré le constat que les utopies de ces non-conformistes appartiennent à l'histoire européenne mais sont bien vivantes dans d'autres parties du monde.

François Denoël

Emmanuel Pic

Emmanuel Mounier et le mur blanc

Parole et silence, 2015, 60 p., 6,90 €.

Étonnant petit livre de notre ami Emmanuel Pic qui répond au projet d'éveiller à la pensée de Mounier en suscitant la curiosité de ceux qui n'ont jamais croisé sa réflexion. Dans un style qui rappelle celui des *Petits Platons*, il met en présence du fondateur d'*Esprit*

selon un scénario d'inspiration cinématographique. « Emmanuel Mounier est assis à son bureau. Il est très tard. La maison est silencieuse. Ses enfants et son épouse dorment depuis longtemps... », quand subitement les rayonnages de la bibliothèque laissent place à un « mur blanc » où vont venir s'inscrire quelques-uns des grands événements de sa vie et quelques grands thèmes du personalisme. « Mur blanc », le clin d'œil est transparent en direction de la propriété des Murs Blancs qu'il habita avec quelques amis (Domenach, Fraisse, Marrou et plus tard Ricœur) à Châtenay-Malabry.

Écrit sobrement, illustré de citations bien choisies, ce petit livre mérite d'être offert aux plus jeunes qui pourraient sortir de sa lecture au moins intrigués à défaut d'être d'emblée conquis.

J. L. G.

Pierre-Yves LE PRIOL

En route vers Chartres

Dans les pas de Péguy

Préf. Michel Péguy, *Le Passeur*, 290 p., 19,50 €.

Quoi de mieux que de se mettre en marche pour poursuivre, ou bien entamer, la conversation avec Péguy auquel Mounier était si attaché ! Ce qu'illustre à merveille le livre de Pierre-Yves Le Priol, récit d'une pérégrination de 3 jours en direction de « l'étoile de la mer » et en compagnie du petit-fils de l'auteur.

Ils sont partis à quatre de « la Maison des pins, Lozère par Palaiseau, Seine-et-Oise » pour Limours, Dourdan, Ablis puis Chartres. Traversée de paysages évocateurs : « Nous débouchons maintenant sur la hauteur du plateau, laissons à droite le clocher de Gometz-la-Ville et passons la Salmouille, un filet d'eau qui court au sud-est vers la vallée de l'Orge. Ici s'interrompt d'un coup le tissu urbain de l'agglomération parisienne... » Mais aussi retour sur bien des aspects de la vie et de la pensée de Péguy à travers, çà et là de savoureuses anecdotes. Et, bien sûr, évocation de l'actualité d'une pensée que le centenaire de sa mort en 1914 a contribué à sortir d'un si injuste oubli.

Un livre fervent, « un cœur tout brûlant », plein de charme et de vigueur. Une balade très plaisante et instructive en excellente compagnie.

J. L. G.

Jean-François PETIT

Jacques Chevalier (1882-1962)

et la philosophie française

Peter Lang, 2015, 256 p., 40 €.

Pour qui s'intéresse de près à Emmanuel Mounier, on ne peut passer à côté de Jacques Chevalier, qui fut son maître à tant d'égard à Grenoble : non seulement en tant que professeur de philosophie mais aussi en tant que mentor dans le domaine de l'édition. Gérard Lurol, dans son maître ouvrage, *Emmanuel Mounier* lui a consacré de longues pages

(L'Harmattan, t. I, 2000, p. 71-157) jusqu'à lui-même devenir un spécialiste de cet auteur en rééditant notamment son *Histoire de la pensée* (4 vol., Éditions universitaires, 1991-1992).

Après avoir étudié de près l'influence de Chevalier sur Mounier (*Philosophie et théologie dans la formation du personalisme d'Emmanuel Mounier*, Cerf, 2006), Jean-François Petit entreprend de présenter l'œuvre de Chevalier lui-même, entreprise qui n'avait jamais été faite de façon aussi systématique, œuvre par œuvre, en privilégiant cependant les ouvrages où Chevalier fait œuvre de philosophe et non d'historien de la philosophie. Il est vrai que lui-même n'a rien fait pour se ménager un parcours de tout repos.

Agrégé à 21 ans, normalien, chevalier est peut-être le dernier de l'école classique, qui tentait d'endosser tous les savoirs humains, dans la ligne d'un Descartes, d'un Pascal et d'un Bergson, penseurs dont il fut un des grands introducteurs (il sera même un des exécuteurs testamentaires de Bergson). À preuve, il tiendra d'abord à être physicien avant de lancer dans la métaphysique. Mais ce qui intéresse surtout J.-F. Petit, c'est le lien constant qu'il établit entre philosophie et théologie. Outre la philosophie, il s'intéresse à la théologie avec le Père Pouget dont on connaît le souci – qui le situera parmi les modernistes (il sera d'ailleurs condamné) – de confronter l'orthodoxie thomiste à la Bible. On pourra cependant regretter

– J.-F. Petit ne le cache pas – qu'il ait franchi trop facilement le seuil séparant le théologique ou plutôt le religieux du politique, ce qui le conduisit à des impasses, notamment sous le premier gouvernement du Maréchal Pétain.

Il apparaît surtout dans cette étude combien Chevalier a cherché à « concilier la position bergsonienne, sensible au mouvement, au devenir, et une métaphysique plus classique marquée par la théorie platonicienne des Idées » (p. 211). De là, il pouvait convoquer tout autant, au même niveau, les études scientifiques les plus pointues aux plus hauts textes mystiques, le but étant d'embrasser le « réel intégral » (concept-clé de Chevalier). Car seuls les textes mystiques (en particulier ceux de Thérèse d'Avila) étaient à même pour lui de vérifier les intuitions philosophiques.

À fermer l'ouvrage très complet de Jean-François Petit, il nous reste l'image d'un infatigable « expérimentateur » d'idées, éprouvées au principe de réalité. Son génie pédagogique a fait de lui l'un des meilleurs introducteurs à la philosophie de langue française de Descartes jusqu'à Bergson.

Y. R.

Andrea GIAMBETTI
Ricœur nel labirinto personalista
 Franco Angeli, 2013, 312 p., 35 €.

Le but du texte de Giambetti est de « tester l'originalité du personalisme

ricœurien, en le comparant avec celui des auteurs [...] intimement liés à la tradition personaliste », dans la conviction que, avec Ricœur, cette tradition « pourrait abandonner certaine naïvetés de fond qui l'ont parfois caractérisée » (p. 16). L'argument se déroule en six étapes représentant les six chapitres du livre.

Tout d'abord, la critique de l'idéalisme cartésien et husserlien. Ricœur partage avec des auteurs tels que Landsberg, Nédoncelle, Mounier, Buber, Madinier, Jaspers, Lavelle et Le Senne une certaine répulsion pour les philosophies du sujet, comme le montre sa relation avec Freud et Heidegger (p. 47-54). Néanmoins, plutôt que renoncer au cogito, le philosophe préfère, notamment après le tournant intersubjectif des années 90, le transformer en un *Soi* originellement ouvert à l'altérité (p. 64). Deuxièmement, la question de l'existence humaine incarnée. Ici aussi, Ricœur est proche des philosophies personalistes qui ont redécouvert le corps. Pourtant, en particulier avec *Soi-même comme un autre*, le philosophe français critique également la perspective husserlienne du corps-propre, en estimant que cette notion ne prend pas vraiment en compte le degré d'étrangeté radicale du *Soi* à soi-même (p. 89). L'originalité de la pensée de Ricœur se manifeste, cependant, surtout quand on parle de l'altérité, thématique à laquelle Giambetti consacre la troisième et la quatrième partie du livre. Par rapport à la tradition personaliste, où on privi-

lège les relations chaleureuses et amicales, Ricœur insiste sur l'importance des institutions comme véhicule de relation avec les « lointains ». Le cinquième chapitre de l'ouvrage se concentre sur la question de la fidélité comme attestation et maintien su soi. En ce cas aussi, Ricœur suit des voies inédites par rapport à ses prédécesseurs personalistes, comme dans le moment où il fait le lien entre cette question et celle de l'identité temporelle et narrative. Enfin, l'auteur parle de la souffrance et de la mort, en rapprochant les expériences personnelles racontées par Ricœur et Mounier (p. 235-241), en insistant sur ce qu'on pourrait appeler le *Mitsein* de la mort (p. 246) et en disant quelque chose de l'effort ricœurien pour penser la mort de Jésus-Christ dans une manière « non sacrificielle » (p. 260).

Bien que très riche et stimulant, notamment grâce aux nombreuses références aux auteurs personalistes, la limite majeure du texte d'Andrea Giambetti consiste à notre avis dans le fait de se contenter de quelques « airs de famille » entre les personalistes et Ricœur. D'un point de vue historique, il n'y a pas de reconstruction précise du contexte dans lequel le philosophe aurait subi l'influence des personalistes. D'un point de vue théorique, le texte n'est pas suffisamment « agonique », sauf quand l'auteur critique l'inattention de Ricœur pour les foyers de socialisation spontanée (p. 187) ou le *vulnus* créé par les considérations ricœuriennes sur le

pardon agapique dans sa réflexion sur la réciprocité (p. 232).

Alberto Romele

Mohamed Aziz LAHBABI

La personne en Islam

Liberté et témoignage

Introd. et éd. Markus Kneer, Lessius, 2015, 136 p., 14 €.

Le personnalisme musulman a été publié en 1964 (2^e éd. 1967), aux PUF dans la collection « Initiation philosophique » dirigée par Jean Lacroix. Lessius, édition jésuite franco-belge, a pris l'initiative d'une édition nouvelle dans sa collection « L'Autre et les autres » vouée au dialogue interreligieux. Markus Kneer, spécialiste allemand du philosophe marocain, enrichit le texte de Lahbabi d'un glossaire de notions arabes importantes, d'un index des versets coraniques cités dans le texte (Lahbabi rend le Coran par sa propre traduction du texte arabe), des noms cités, d'une bibliographie qui inclut des articles sur Lahbabi ainsi que d'une introduction.

L'introduction montre que pour Lahbabi, le « colonisé », le dialogue a eu une fonction existentielle : dans sa pensée comme dans ses activités publiques. De nos jours des chrétiens occidentaux, des hommes d'Église essaient de promouvoir le dialogue entre le monde occidental-chrétien et le monde islamique - dialogue plus urgent

que jamais et que peu de penseurs se sont autant appropriés que Lahbabi qui a connu les deux mondes. Par sa thèse principale selon laquelle le Coran défend l'idée d'homme comme personne - chose nouvelle dans la philosophie de la religion, selon Markus Kneer -, ce livre postule un dénominateur commun entre les deux cultures.

Mentionnons trois points discutables. Le changement du titre, justifié ainsi : « ... il nous a semblé important de ne plus le circonscrire [l'ouvrage] au seul "personnalisme" qui évoque aux lecteurs français d'aujourd'hui une école de pensée trop datée » (p. 11). La philosophie de Lahbabi, profondément inspirée par Mounier, est située dans le courant de la soi-disant « philosophie du dialogue » considérée comme identique au personnalisme. Les éditeurs ont cru nécessaire de corriger le texte, mais certains empiètements nous semblent dépasser la juste mesure.

Le prix de ce livre est raisonnable, et très belle la couverture avec le calligramme de la *shahâda* : « Il n'y a de Dieu que Dieu... » Reste à espérer que, du côté musulman, l'on redécouvre cet auteur et qu'il y aura une réédition de l'édition arabe de 1969, rééditée en 1973.

Sibylle Schulz

ÉCHOS DE LA VIE DE L'ASSOCIATION (2015-2017)

Manifestations

- Dans le cadre du Festival *Les Médiatiques* à Orléans, Marc-Olivier Padis (*Esprit*) et Yves Roullière (La révolution espagnole) sont intervenus au Cercil-Musée mémorial des enfants du Vel d'hiv sur le thème : « Les années 30 et l'engagement des intellectuels » (14 février 2015, animé par Nadia Yala Kisukidi).
- Colloque *À la gauche du Christ, les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours* avec la participation de Guy Coq, Jacques Le Goff et Jean-François Petit (Institut catholique de Paris, 12-13 mars 2015).
- Colloque sur l'écologie avec Éric Vinson (Institut catholique de Paris, 4 décembre 2015).
- Université d'automne d'*Esprit civique* à Cluny les 14 et 15 octobre 2016, réunissant plus de 120 personnes avec la participation de Guy Coq et de Jacques Le Goff. Thème : *Penser le travail*.
- Colloque sur l'actualité de la pensée du Père Lebreton (1897-1966) le 15 octobre 2016 avec la participation de Jacques Le Goff intervenu sur le thème « Mounier et Lebreton ».
- 4^e séminaire Mounier de doctorat de philosophie de l'Institut catholique de Paris. *Révolution et libération : pratiques, théories et imaginaires* sous la direction de Jean-François Petit et Didier Da Silva avec intervention de Jacques Le Goff sur Proudhon.

Relations avec les associations amies

Nous avons créé des passerelles permanentes avec des associations amies : Les amis de Ricœur, Maritain, Teilhard de Chardin, Simone Weil et Les amitiés Péguy afin d'améliorer notre réseau d'informations mutuelles.

Les relations avec *La Vie Nouvelle* et le groupe *Poursuivre* ne cessent de s'approfondir. Jacques Le Goff est régulièrement invité à leurs séminaires. Il en va de même des échanges avec *Esprit civique* animé par Dominique Pottier.

Publications

- Les Carnets de Mounier vont enfin être publiés en avril 2017 aux Presses Universitaires de Rennes sous le titre qu'il leur avait lui-même donné, celui d'*Entretiens*. Cette édition a été établie par Bernard Comte et Yves Roullière avec la collaboration d'Étienne Fouilloux, Jacques Le Goff, Jean-François Petit et Maria Villela-Petit.
 - La présentation de l'ouvrage de 970 pages (32 €) aura lieu à l'IMEC le 27 avril 2017 à Paris et nous comptons sur tous nos lecteurs pour lui donner un maximum d'écho dans les médias.
- Signalons également que le Prix Emmanuel Mounier 2016 a été attribué à Bernard Comte pour sa contribution décisive à la mémoire de Mounier.
- Enfin 2017 sera également marquée par l'inauguration d'une plaque commémorative apposée sur la maison située dans la grande rue de Grenoble où Mounier a passé son enfance. Nous organiserons, à cette occasion, une rencontre-débat.
- Une journée consacrée aux relations Maritain/Mounier se tiendra au Collège des Bernardins à Paris en janvier 2018.

